

L'ENJEU INFORMATIQUE

la liberté
selon Max Gallo

vaincre
la drogue

J.M.W. Turner

supplément à l'education-hebdo n° 38 du 29 septembre

Magazine

L'EDUCATION

**POUR AVOIR DIT NON
CET HOMME
SERA TORTURÉ.**



Amnesty International

18 rue Théodore Deck 75015 Paris

A BESOIN D'ARGENT POUR LE DEFENDRE.

retour à l'essentiel 3

L'AIR DU TEMPS
268 + 1 = 1984 ? 4 *du côté de la rentrée*

LIBRE PARCOURS
Max Gallo 8 *écrivain d'abord, écrivain toujours*

DIALOGUE
ne coupez pas, on vous parle 14 *la drogue au lycée
et comment s'en débarrasser*

LA CHRONIQUE DE LOUIS PORCHER
20 *voir et savoir*

DOSSIER 22

l'enjeu informatique

*Au SICOB, c'est la fête de l'informatique.
Que n'a-t-on écrit sur cette technologie des temps modernes ?
Monstre dévorateur ou merveilleux outil, peu importe,
il faut en passer par elle.
Et si on essayait de faire le point ?*



L'ECHAPPEE BELLE 42

PLACE DES ARTS 44
grandeur et misère
de l'amiral Booth, alias J.M.W. Turner *en avant-première, au Grand Palais*
René Fallet *les débuts du souvenir*
un grand pêcheur devant l'Éternel
Jean-Louis Comolli *l'anti-Melville*
cinéaste hors normes

IMAGES D'AILLEURS 53
les poids lourds de la sagesse *l'empire des signes*

photos — couverture et p. 22 : Marc Pialoux/C.N.D.P. (document traité par ordinateur) ; p. 1, 24, 27, 30, 33, 36 : Marc Pialoux/C.N.D.P. ; p. 8, 11, 12 : Lot ; p. 44 : Roger-Viollet ; p. 46, 47, 48 : Anderson/Viollet ; p. 51 : Bernard Blanc ; p. 53 : Camara Tres/Rapho ; p. 55 : Barbosa/Rapho.

Ce numéro comporte un encart (I à VIII) entre les pages 28 et 29.

Magazine
L'ÉDUCATION

supplément
à l'éducation-hebdo n° 38
du 29 septembre 1983

**fondé en 1945
par Gustave Monod
et Louis Cros**

hebdomadaire publié par « L'éducation », association sans but lucratif.

direction

directeur : André Lichnerowicz ; administrateur délégué : Léon Silvéreano.

rédaction

rédacteur en chef : Maurice Guillot ; rédacteur en chef adjoint : Jean-Pierre Vélis ; conseiller pédagogique : Louis Porcher ; secrétariat de rédaction-maquette : Suzanne Adelis, Michel Bonnemayre ; informations : Michaëla Bobasch, Nicole Gauthier, René Guy ; documentation : Pierre Ferran, chef de rubrique - Bernard Blot, Anne Carpentier, Christian Cousin, Claudine Dannequin, William Grosin, François Mariet, Claude Moreau ; lettres, arts, spectacles : Bernard Blanc, Jacques Chevallier, Jacques Erwan, Etienne Fuzellier, Hubert Haddad, Raymond Laubreaux, Odile Limousin, Pierre-Bernard Marquet, Georges Rouveyre ; correspondants : Elisabeth de Blasi, André Caudron, Odile Cimetière, Pierre Rappo, Jean-Jacques Schaeffel, Gérard Sénéca.

conseil d'administration

bureau : André Lichnerowicz, président ; Georges Belbenoit et Léon Silvéreano, secrétaires généraux ; Yves Malécot, trésorier ; Robert Mandra, Robert Mélet, Philippe Vianay.

membres : Lazarine Bergeret, Jean-Louis Crémieux-Brilhac, Hélène Beyhaut, Anne-Marie Franchi, Emile Gracia, Lucien Géminard, Michel Gevrey, Colette Magnier, Georges Petit, Raymond Toraille, Yvette Servin.

publicité-développement

Martine Cadas, Francisca Sol.

**rédaction, publicité
annonces, abonnements**

2, rue Chauveau-Lagarde

75008 Paris

Tél. : 266-69-20

le numéro hebdomadaire : 5 F
hebdomadaire + magazine : 15 F

abonnement annuel :

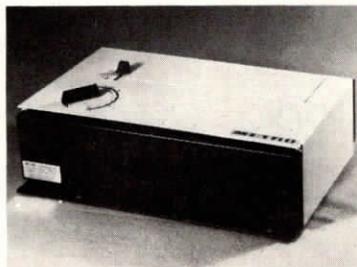
France 200 F (T.V.A. incluse)

étranger 250 F

(CCP 31680-34 F La Source).

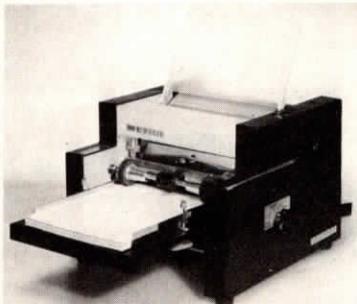
METRO DUPLICATEURS S.A.

50, RUE ÉTIENNE-MARCEL, PARIS 2^e - TÉL. 236.38.30



THERMOFLEX

Thermocopieur pour l'établissement en quelques secondes d'un cliché hectographique - transparent si on le désire - pour duplicateur à alcool, d'un transparent pour la projection par rétro-projecteur, d'un thermo-stencil pour duplicateur à encre. Autres fonctions : monocopie, plastification.

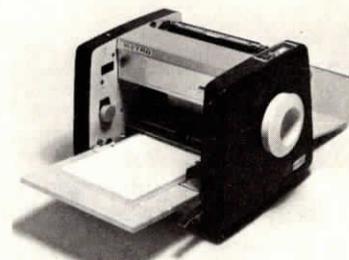


DELTA : 2 modèles

Duplicateurs à alcool automatiques et électriques de grand rendement : 75 copies minute, humidification 100 % automatique par rouleaux, tirages multicolores en un seul passage de la feuille de papier, prix de revient infime de la copie. Format 225 x 375 mm.

M-730 :

Duplicateur à encre et à stencil électrique. Appareil ultra-moderne, de hautes performances, pour l'impression de quelques centaines ou de quelques milliers de copies. Sécurité et facilité d'emploi exceptionnelles. Format : des plus petits jusqu'au format 220 x 340 mm.



METROLUX

Rétro-projecteur pour la projection, à la lumière du jour, de documents transparents (en diverses couleurs) établis soit à la main soit par l'intermédiaire de Thermoflex.



METRO, UN ENSEMBLE COMPLET DE REPRODUCTION

DOCUMENTATION GRATUITE E SUR SIMPLE DEMANDE

RETOUR A L'ESSENTIEL

Avec raison il se fait beaucoup de bruit à propos de la future réforme de l'enseignement de l'histoire. Mais, plus loin que cette seule discipline que l'on fait mine de redécouvrir à la manière d'un phare embrumé, c'est une orientation plus sourde et plus puissante, extensible à l'ensemble de la société, qui se dévoile peu à peu. En bien des domaines on est allé trop vite et trop loin ; ceux-là qui s'étaient lassés de la route principale parce qu'ils avaient épuisé toutes les vertus de sa rectitude monotone, ont entraîné à leur suite une grande foule de néophytes qui n'étaient pas équipés pour les chemins buissonniers. Pour cela, le coup de colère du président de la République fait songer au cri du berger lançant ses chiens pour rassembler le troupeau au moment où il commence dangereusement de s'aventurer vers le ravin. Comme un glissement progressif vers la facilité.

Il faut être fort pour s'autoriser la faiblesse, il faut avoir franchi tous les arcanes et les rudesses de tout apprentissage pour commencer d'aller vers la fantaisie. Or, et l'évolution technologique de notre temps doit y avoir sa part de responsabilité, nous avons trop eu à connaître les engouements de l'éphémère et de la pacotille. De scintillants instruments, méthodologiques ou techniques, ont à leur insu favorisé la diffusion de l'illusion qu'un jour — aujourd'hui — on puisse effacer l'usage de la

raison et le recours à l'effort. Que l'on sache, la mathématique moderne comme les calculettes n'ont jamais dispensé de la nécessaire acquisition des quatre opérations, l'invention de la machine à écrire — désormais électronique — ne suppose pas qu'on se passe de l'orthographe, même si cette dernière demeure « la science des imbéciles ». Cela vaut en tout : nul ne peut accéder au plaisir du piano s'il ne s'est plié à la fastidieuse répétition des gammes, pas plus qu'on ne devient un cavalier habile à toutes les évolutions sans avoir souffert dans la carrière. C'est tant pis : toute une quincaillerie moderne et fascinante, aisément accessible, a laissé croire qu'enfin il était venu, le règne de l'économie de l'effort. En tous domaines, des étapes sont éludées plutôt que franchies, mal et trop vite, démultipliant les facettes du factice et de l'illusoire.

Mais voilà : comme elles étaient engluées dans un baume idéologique on n'a point trop voulu critiquer ces méthodes ou ces techniques, si bien qu'aujourd'hui il est à craindre qu'on ne veuille jeter le bébé avec l'eau d'un bain pas très clair. Déjà on peut entendre les sirènes crier qu'il faut rejeter la pédagogie de l'éveil, comme d'autres jettent l'anathème sur la télévision ou l'informatique (pour les autres, bien sûr, pas pour eux). D'avoir trop couru la poste, l'obscurantisme nous menace. Quelle meilleure façon de contourner l'essentiel !

$$268 \times 1 = 1984 ?$$

Dans le quotidien **Libération**, Alain Gillot-Pétré, par le miracle d'on ne sait quel tour de passe-passe devenu une sorte de star des médias, est parvenu à transformer une banale rubrique météo en un véritable billet d'humeur ; il y dit la pluie et le beau temps sur tout et n'importe quoi, sur les menus et grands faits du monde qui retiennent son attention. Inversement, ici, cette rubrique — mais peut-être le doit-elle à son titre — tend logiquement à se transformer en bulletin météo : dire « l'air du temps » par un rapide survol de l'actualité, c'est aussi tenter d'imaginer la couleur des jours. Autant vous dire que, de Dreux au Chili, du Liban à l'île Sakhaline, de Pologne en Irak sans oublier l'Afghanistan et tous ces endroits du monde où sévissent la guerre, la famine, la misère et l'alphabétisation, autant vous dire que, de ce survol, même le Méditerranéen le plus gouailleux finit par ressortir avec le dégoût de la mer. Septembre fut maussade et, à moins d'un anticyclone que rien n'annonce, octobre ne promet guère mieux. La pression atmosphérique est bien basse qui se manifeste par la désespérante perpétuation d'un climat de morosité. Les beaux jours se sont si vite estompés que la rentrée a eu lieu sans qu'on s'en soit véritablement aperçu, comme si l'hier était toujours devant nous.

Parce que septembre, forcément, en France, c'est la rentrée ; c'est autour de la rentrée que se mobilisent tous les commentaires, preuve, s'il en fallait, et quoi qu'on en ait,

que la France demeure toujours et encore focalisée sur son système scolaire, preuve aussi que les appréciations subjectives (ou sociologiques) des modes d'existence de chacun renvoient à un découpage de notre société en strates qui se juxtaposent, se superposent, comme on voudra, mais finissent toujours par se rencontrer : quand les écoliers retournent en classe (c'est vrai que ça fait du monde !) c'est comme si l'année commençait véritablement pour tout Français. Notre société civile s'aligne sur notre calendrier scolaire, ce qui ne peut pas ne pas avoir de retentissement sur la vie quotidienne et jusque sur les sentiments les plus profondément intimes de chacun. Qu'on le veuille ou non, avec chaque septembre qui revient, on ne finit pas de retourner à l'école. Ils sont bien rares les privilégiés qui peuvent vivre l'illusion de s'abstraire de cet encadrement temporel. Car, par-delà la transmission des savoirs, la sourde inculcation d'un rythme de vie, pour toute la vie, peut être l'un des enjeux sociaux de la scolarité : la rentrée de septembre en est l'une des plus éclatantes manifestations.

Mais revenons au ciel pour renifler l'air du temps ; les nouvelles qui en tombent sont conformes à la modernité de notre époque : alors qu'au jour le jour, dans la proximité des relations humaines chacun veut ou peut lutter pour la reconnaissance de son identité dans le respect des différences (n'est-ce pas l'une des missions de l'école aujourd'hui ?), dans l'espace aérien deux cent soixante-neuf passagers d'un vol civil peuvent mourir à la même seconde, victimes d'un aveugle missile, indistinctement. Indistinctement, oui, parce que l'éloignement dans le temps et la distance nous autorise à globaliser. Deux cent soixante-neuf passagers. En paquet. Comme un baril de lessive. On passe à la pub suivante. Qui dira le règne de l'anonyme ? Les sciences économiques nous ont appris que c'est la dernière unité disponible d'un stock qui donne sa valeur à l'ensemble : ce qui vaut pour les marchandises ne vaut-il pas pour les hommes ? Et si l'on dit deux cent

soixante-huit **plus un**, « un » c'est qui ? Ce peut être vous, ce peut être moi. Il ou elle a un nom, un visage, un corps, des goûts, des habitudes, des parents, des amis. « Un » commence d'exister et, de proche en proche, tous les autres des deux cent soixante-huit. Alors l'événement prend un autre sens ; alors il commence d'échapper à la boulimie d'informations quotidiennes : alors il n'est plus pré-digéré, médiatisé. Ce n'est rien, c'est peu de chose que de tâcher de penser ainsi mais c'est, bien modestement, commencer de résister pour soi et par soi à la pernicieuse insinuation du totalitarisme de la pensée.

Parce que cela ne cesse de devenir urgent au moment où s'assombrit un peu plus ce bulletin météo de rentrée : on apprend qu'en Chine sévit une vague de Terreur, exécutions sommaires et publiques (une balle dans la nuque) de jeunes délinquants afin d'« exterminer les déchets sociaux ». Au Chili, pour fêter comme il convient le dixième anniversaire du putsch par lequel il s'est porté au pouvoir, Pinochet s'offre quelques morts. Mais rien de tout cela en France sans doute soumise à l'influence de son climat tempéré ; oh certes, on s'y est bien pris de fièvre pour le triomphe de Connors au tournoi de tennis de Flushing Meadow mais pour mieux se replier dans l'inquiétude frileuse provoquée à l'annonce d'une fiscalité d'austérité. Foin des grands élans, des grands projets de société. Il est vrai qu'à grand renfort de publicité, lorsque paraissent ses **Mémoires**, on essaie de nous persuader que la France n'a plus qu'un seul vrai et grand penseur en la personne de Raymond Aron, ce « journaliste au Collège de France, professeur au Figaro » comme aurait dit de Gaulle. Quant à l'événement littéraire du moment ce n'est point un nouvel **Ulysse**, un autre **Au-dessous du volcan** ou quelque **Désert des Tartares** mais une traduction nouvelle du **Procès** de Kafka. Il nous reste quelques semaines encore pour vérifier si Orwell avait vu juste.

Jean-Pierre Vélis

► **Le Monde**
du 3 septembre

La plus énorme « bavure » de toute l'histoire de l'aviation... Bavure ? Il n'est pas d'autre terme que celui de crime pour désigner l'acte qui vient d'être commis et l'on ne peut qu'être horrifié par sa monstruosité. Les dénégations de l'agence Tass manquent de conviction, le lourd silence où Moscou s'enferme depuis jeudi soir aggrave les soupçons, et les preuves semblent bien accablantes de la culpabilité soviétique.

Les circonstances dans lesquelles le Boeing des lignes sud-coréennes a disparu ne connaissent pas réellement de précédent. Certes, dans le passé, des appareils militaires ont déjà ouvert le feu sur des avions civils, faisant des morts et des blessés, mais dans des conditions où ces tirs pouvaient, à l'extrême rigueur, être présentés par leurs auteurs comme des actes de sommation. L'arme employée dans la nuit de mercredi à jeudi aux abords de l'île Sakhaline, un ou plusieurs missiles, ne peut cette fois laisser aucun doute : les pilotes soviétiques ont tiré pour détruire, sachant parfaitement qu'ils envoyaient ainsi à une mort certaine les passagers et l'équipage d'un avion civil. [...]

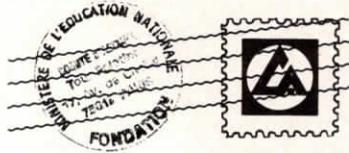
Indépendamment de l'exploitation qui pourra en être faite dans des cercles toujours prêts à jeter l'anathème contre toute idée de dialogue avec Moscou, un tel drame risque de compromettre, du jour au lendemain, les légers progrès enregistrés ces dernières semaines vers le rétablissement d'un minimum de confiance dans les rapports Est-Ouest. Parle-t-on de confiance réciproque avec des criminels ?

► **La Croix**
du 13 septembre

On ne se bat peut-être pas davantage dans le monde des années 80 que dans celui des années 60 (la guerre du Vietnam battait, alors, son plein), mais les bruits se rapprochent et les foyers se multiplient.

Les événements des derniers jours au Tchad et au Liban, l'affaire du Boeing coréen, les émeutes en Amérique latine, viennent s'ajouter aux drames permanents dans l'ancienne Indochine, à la résistance afghane, à l'instabilité en Pologne, à la guerre entre l'Irak et l'Iran, notamment. En Europe même, les « Grands » babillent sur le désarmement à Genève, tandis qu'ils s'arment sans cesse davantage... sur le territoire des autres. On menace, on insulte, on tire. La cogestion russo-américaine de la « paix nucléaire » nous apparaît soudain plus fragile. Les guerres locales mêlées de terrorisme sont de moins en moins, à nos yeux, les exutoires d'une guerre générale qui nous semblait ne plus pouvoir avoir lieu parce qu'elle aurait été aussi coûteuse pour le vainqueur que pour le vaincu. Nos craintes d'aujourd'hui

**VOYAGES
SORTIES
EVEIL**



COMITE D'ACCUEIL

17 avenue de Choisy
75643 Paris cedex 13

tél: (1) 584.12.55

• SEMAINE DE VIE SCOLAIRE
GRANDE BRETAGNE - ITALIE - ESPAGNE

• GRANDE BRETAGNE ITALIE ESPAGNE
"A LA CARTE"

• DÉCOUVERTE DE PARIS EN FETE Spectacle "Cyrano de Bergerac"
TECHNIQUE Palais de la Découverte, RATP
INSOLITE Croisières sur la Seine...

Brochure VOYAGES SORTIES EVEIL 84 gratuite sur demande

NOUVEAU!

GOTHA 83-84

THEATRE • DANSE • MUSIQUE • ACTION
CULTURELLE • ARTS PLASTIQUES • PRESSE

Nous cherchons sans cesse les informations culturelles qui vous sont indispensables : elles existent et vous les trouverez dans le nouveau guide des organisations théâtrales et artistiques.

Je désire recevoir le Gotha 83-84

Nom

Adresse

et je joins la somme de 195 F (180 F + 15 F de port)

33 bis rue Doudeauville 75018 Paris (1) 606.65.11

(nos bureaux ne reçoivent que sur rendez-vous)

sont peut-être excessives comme notre quiétude d'hier. Le fait est qu'elles s'accroissent.

Jean Boissonnat

► **L'Express**
du 16 au 22 septembre

Le « problème des immigrés », pour reprendre cette expression courante, intéresse aussi bien la droite que la gauche ; ni l'une ni l'autre ne détient le secret de le résoudre. En 1981, au temps des illusions et de l'état de grâce, le gouvernement a décidé de « régulariser » la situation des immigrés sans papiers. Cette décision encouragea les « passeurs » et les entrées illégales. Il y a quelques jours, le président de la République usa d'un langage qui, dans la bouche de Valéry Giscard d'Estaing, aurait soulevé, à gauche, une tempête d'indignations.

Les militants de la gauche n'ont pas accueilli sportivement leur défaite ; ils auraient intérêt à s'y accoutumer. En ce qui concerne le grand jeu, la « menace fasciste », que la majorité va brandir pour rameuter sa clientèle, je me contenterai d'un mot : cela ne prendra pas. Dans les années 30, le danger venait non pas de Jacques Doriot, mais de Hitler. La seule internationale de style fasciste, dans les années 80, elle est rouge et non pas brune, ce qui ne rend pas innocents Doriot hier ou Le Pen aujourd'hui.

Raymond Aron

► **Libération**
du 13 septembre

Le combat de la gauche sur le terrain éminemment mouvant et souvent pestilentiel de l'immigration est frileux, défensif, mené avec mauvaise

conscience quand ce n'est pas avec l'irritation de ne pas avoir choisi son terrain. Trop souvent, on préfère l'agitation des grands mots (« la vocation de la France ») à l'action pédagogique opiniâtre qui consisterait à faire entrer dans la tête des Auvergnats ou des Picards que la cohabitation dans la différence est inéluctable avec les Turcs, les Maghrébins et les Portugais. Les Français ont toujours répugné à apprendre les langues et à étudier la géographie. En conséquence, lorsque ces dernières viennent à eux, incarnées par quelques centaines de milliers de visages, de voix et de chevelures différents, ils se blottissent qui autour des hussards noirs de la République, qui autour des Charles Martel en costumes trois pièces et attaché-case. Nulle « école de pensée » ou formation politique ne résiste à la tentation perverse de flatter le narcissisme congénital des lecteurs d'*Astérix*. La petite église de la « force tranquille » qui veillait sur la destinée de François Mitterrand en mai 1981 ne rejetait pas la mosquée de la banlieue parisienne : pire, elle l'ignorait. Pierre Mauroy, aujourd'hui commentant à la télévision l'élection de Dreux, reste enfermé dans le cadre de pensée qui enserre la gauche comme un carcan : « Nous fermons les portes, et ceux des immigrés qui sont là sont invités à devenir comme nous », déclare-t-il en substance. Si Dreux devait marquer pour la gauche le début d'un chemin de Damas, celui-ci devrait longtemps parcourir ses propres terres, tant y règne l'indécision, la peur de l'autre et le repli sur les certitudes acquises.

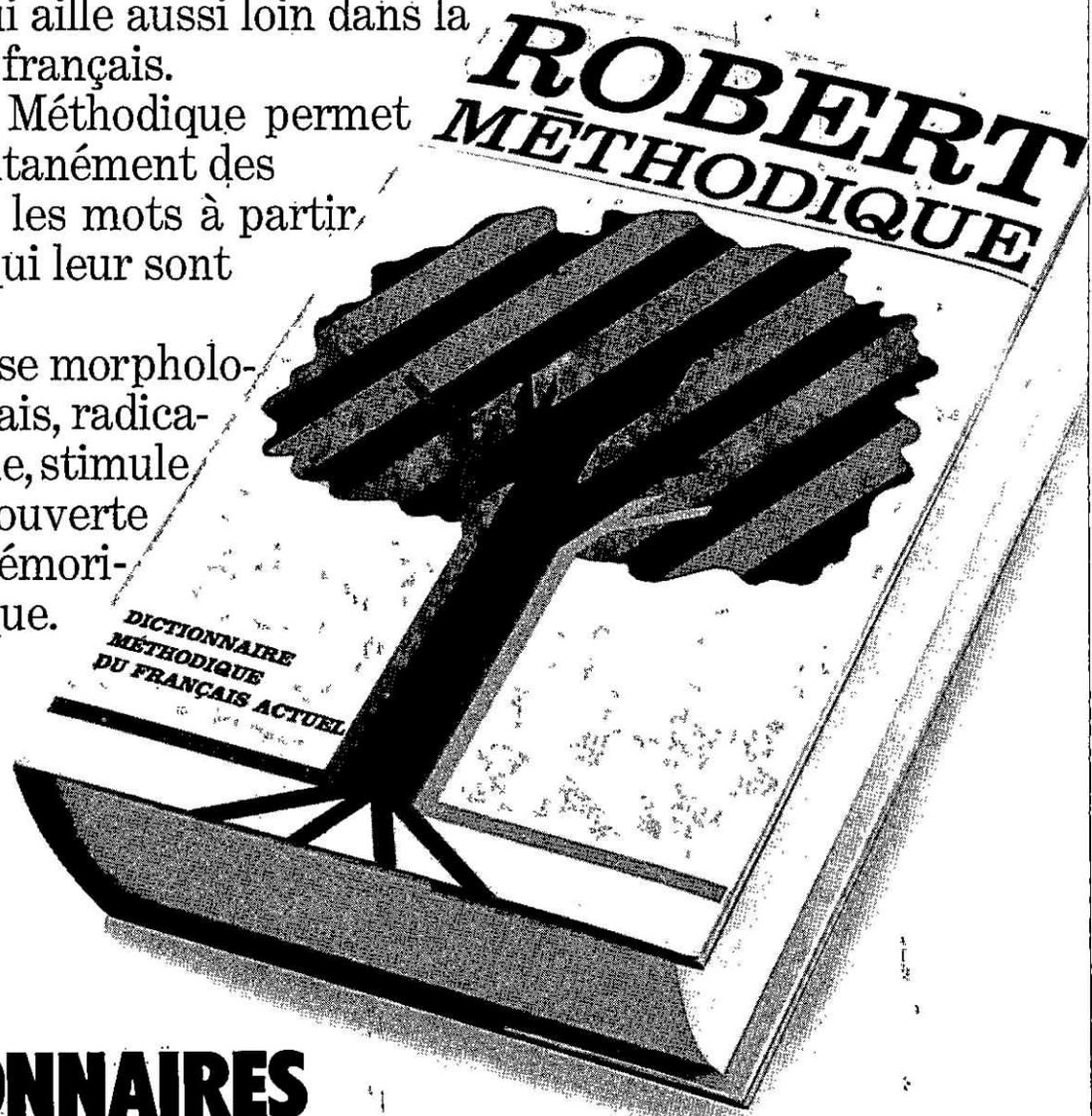
Luc Rosenzweig

LE GRAND JEU DE CONSTRUCTION DU FRANÇAIS.

Plus spécialement conçu pour les élèves, allié précieux des professeurs et des parents, le Robert Méthodique est le premier dictionnaire qui aille aussi loin dans la description du français.

Le Robert Méthodique permet d'établir instantanément des rapports entre les mots à partir des éléments qui leur sont communs.

Cette analyse morphologique du français, radicalement nouvelle, stimule l'esprit de découverte et facilite la mémorisation du lexique.



DICTIONNAIRES LE ROBERT

MAX GALLO



Jusqu'en mars 1983,
Max Gallo
était connu surtout
comme journaliste
et écrivain.
On le savait aussi
très attaché
à ses origines : à Nice,
sa ville natale,
n'avait-il pas consacré
une trilogie romanesque ?
Juste retour des choses,
les Alpes-Maritimes
l'ont choisi pour député.
En mars 1983, l'écrivain
féru d'histoire,
l'élu socialiste
a été porté plus avant
sur la scène politique :
on a créé à ses mesures
un secrétariat d'Etat,
le voici désormais
Porte-parole
du gouvernement.
Mais, au fait, qui parle ?

• « Libre PARCOURS » : pouvez-vous, précisément, résumer votre parcours ?

Je suis né il y a cinquante-deux ans à Nice. Pour moi, comme pour tout le monde je crois, le lieu de naissance est important. Cette ville est au bord de la mer et cela a dû jouer un rôle. Et c'est aussi une ville qui a une longue histoire, depuis sa fondation par les Grecs jusqu'à sa situation un peu marginale entre l'Italie et la France. Cette marginalité, elle aussi, a sûrement joué un rôle pour moi.

Je suis d'un milieu modeste — mon père était ouvrier électricien — et j'ai commencé par des études techniques. Mon premier diplôme, dont je suis très fier, est un C.A.P. de mécanicien ajusteur. J'ai passé un brevet d'enseignement industriel, puis un baccalauréat technique, puis de mathématiques et technique. J'ai passé un concours et je suis devenu contrôleur technique à la radio, on disait alors la R.T.F. Parallèlement à tout cela, parce que ça me passionnait, j'ai fait des études d'histoire. J'ai quitté la radio et je suis devenu l'un de ces maîtres-auxiliaires qui vont d'un établissement à l'autre, enseignant les mathématiques et les sciences naturelles. J'ai tout de même réussi l'agrégation d'histoire. A partir de là mon parcours est plus classique : thèse de troisième cycle, thèse de doctorat ès lettres ; j'ai enseigné cinq ans dans un lycée, cinq ans à la faculté de Nice, cinq ans à l'Institut d'études politiques. J'ai finalement quitté l'enseignement, j'ai travaillé dix ans dans l'édition et le journalisme en même temps que j'écrivais un certain nombre de livres.

Pour moi tout cela est lié : expériences personnelles, enracinement, écriture, de même qu'engagement politique. Comme on dit, je suis « né à gauche » par tradition familiale (mon père était un militant politique). J'ai été pendant quelques années un étudiant communiste mais j'ai quitté le P.C. en 1956 et j'ai adhéré au P.S. en 1974. J'ai été député en 1981 et je suis maintenant secrétaire d'Etat depuis mars 1983.

• Quand on raconte les choses comme ça, on a le sentiment d'une certaine cohérence. Pourtant à de certains moments il y a des choix à faire...

Bien sûr, on a toujours tendance à trouver une cohérence — et je crois qu'elle existe, sinon l'individu serait émiétté en des morceaux divers, ce qui n'est le cas de personne. C'est vrai aussi qu'il faut faire des choix et que certains, dans ma vie, ont été moins faciles que d'autres : quitter un poste technique à la radio pour devenir maître auxiliaire — alors que dans l'univers familial, être fonctionnaire c'était quelque chose de très important —, quitter cette sécurité de l'emploi pour m'engager dans des études longues pour lesquelles je n'étais pas préparé, n'était pas évident. Je pense pourtant — en tout cas je suis comme ça — qu'il existe des situations où la question du choix ne se pose pas : ou bien on change ou bien on a le sentiment de mourir — même si on ne meurt pas réellement. C'est pour cela que je crois qu'il n'y a pas de choix ; si psychologiquement vous vivez dans une situation impossible, il faut à toute force vous en évader, et j'utilise délibérément le mot

« évader » parce que quand on est dans une prison il y a toujours plusieurs attitudes possibles : il y a ceux qui s'adaptent, qui s'arrangent, et ceux qui (je ne dis pas qu'ils aient raison) ont envie de s'évader à tout prix, qui sont poussés par un désir de fuite en avant. Dans la vie sociale, j'ai eu un peu ce comportement.

• Alors, aujourd'hui, vous êtes plus écrivain, élu politique ou membre du gouvernement ?

Je me sens tout à fait un écrivain. C'est, au fond, l'activité que j'ai exercée de manière la plus continue. La seule constante de ma vie, c'est que, depuis l'âge de quinze-seize ans, je tape à la machine ; sauf durant de très rares périodes de ma vie pendant lesquelles je n'avais aucune disponibilité, ou entre deux livres, j'ai toujours tapé à la machine ou pensé à un livre. Mais en même temps, je n'ai jamais fait que cela. Pour moi, l'écriture est une activité totalement essentielle dans mon propre équilibre : j'ai besoin de produire des livres, d'en écrire, de penser en termes de livre. J'en ai écrit une trentaine environ, ce qui signifie au moins deux par an, mais je les ai toujours réalisés en faisant autre chose. Je les ai faits — ce qui est banal — en étant professeur, en étant dans l'édition ou quand j'étais journaliste ou élu.

Reste que maintenant je suis membre du gouvernement et qu'effectivement, j'ai beaucoup moins de temps à y consacrer. Tout de même, après une période durant laquelle je n'avais pas la possibilité, même psychologique, de dégager fût-ce une heure par jour, depuis quelques semaines, j'ai réussi à li-

*Il est peut-être vrai qu'un écrivain lu par un grand nombre de lecteurs
a une influence plus grande en profondeur [...] qu'un homme politique de taille modeste*

bérer à nouveau cette heure matinale, à l'aube, pendant laquelle je peux écrire, rêver à haute voix d'une certaine manière.

• **Ecrivain ou secrétaire d'Etat : à laquelle des deux fonctions sociales attribuez-vous le plus d'importance ?**

Le rapport à l'écrivain et à l'écriture est un rapport de responsabilité intime eu égard à la notion même de l'être intérieur, si vous voulez : c'est presque un rapport que l'on entretient avec soi-même. Je vais prendre un exemple qui, peut-être, fera hurler : si nous prenons un pratiquant d'une religion, il a une pratique de sa foi qui peut être de prier chaque jour par exemple, et puis il peut être ouvrier tourneur ou ministre de l'Economie et des Finances ou autre chose encore ; si vous lui demandez à quoi il attribue le plus d'importance, il ne peut répondre que dans le sens d'une espèce d'intrication. Il y a à la fois une fonction sociale, politique, dans laquelle je suis tout entier engagé — qui est une responsabilité individuelle en même temps que collective —, et une autre fonction, mais qui relève davantage du rapport que moi-même j'entretiens avec ma propre vie et à laquelle je ne tiens pas du tout à renoncer. S'il y a éventuellement problème, c'est que cette dernière est aussi une fonction sociale : il y a donc superposition de deux fonctions sociales. Mais je crois que, même si je ne publie pas de livre étant membre du gouvernement (c'est peut-être ce qu'il faut faire, je ne me suis pas encore posé la question), je continuerai à écrire dans mon coin. Mais cela relève d'une activité de foi.

• **Ne peut-on dire qu'à terme l'écrivain a plus de pouvoir que le secrétaire d'Etat, car le premier peut prétendre à créer l'histoire, tandis que le second ne fait qu'y participer ?**

Je suis peut-être d'accord avec vous. Pour prendre un exemple illustre, mais clair de ce point de vue-là, il est évident que Victor Hugo a davantage pesé comme auteur des *Misérables* que comme membre de la Chambre des Pairs. L'histoire retient d'abord l'auteur, c'est vrai. Cela dit, vu de l'intérieur d'une vie, on ne pèse pas les choses de cette manière : si à un moment donné vous écrivez un livre, bien sûr vous pouvez vous imaginer qu'il peut jouer un rôle dans la prise de conscience, dans l'évolution des sensibilités des lecteurs, mais vous ne l'écrivez pas pour ça. Vous n'écrivez pas un livre, un roman, comme vous écrivez un article ou comme vous prononcez un discours. Il est peut-être vrai qu'un écrivain lu par un grand nombre de lecteurs a une influence plus grande en profondeur, même si elle n'est pas apparente, qu'un homme politique de taille modeste.

• **« LIBRE parcours » : dans votre parcours, n'avez-vous pas un peu perdu de votre liberté ? Est-ce que l'écrivain ne ressent pas comme une pesanteur la responsabilité de l'homme de gouvernement ?**

C'est évident : en tant qu'écrivain, j'ai joui d'une parole qui n'engageait que moi, avec laquelle je pouvais jouer en toute irresponsabilité, n'étant responsable que par rapport à ma propre morale et à ma

propre finalité. Je découvre — mais je l'avais déjà découvert comme élu — qu'étant devenu un homme politique, ma parole engage bien au-delà de moi. Si je parle sur tel événement politique, il est bien évident que je dois peser chaque mot, non pas simplement en fonction de la qualité sonore que je lui trouve ou du rapport à mon moi intime, mais par rapport à ce qu'il signifie dans ses implications immédiates. C'est une discipline lourde mais que j'ai assumée dès que j'ai accepté mes responsabilités.

• **Est-ce qu'un porte-parole est un mégaphone ?**

Non, pas du tout. En tout cas ce n'est pas comme cela que je conçois ma fonction et je ne pense pas que ce soit comme cela que ceux qui me l'ont confiée, le président de la République et le Premier ministre, la conçoivent. La part d'autonomie, et donc la part de responsabilité, y est grande. Ce qu'on me demande, c'est de coordonner — c'est l'aspect technique —, mais aussi de m'imprégner des dossiers, du sens de la politique du gouvernement, et de les exprimer tels que je les sens et tels que je les ai assimilés. Je crois qu'on ne peut assumer cette fonction en ayant un rôle un peu actif que si l'on bénéficie d'une information suffisante, de la confiance de ceux qui vous ont chargé de cette mission et d'une marge de manœuvre.

• **Le secrétaire d'Etat lit de très nombreux dossiers, mais l'écrivain trouve-t-il encore le temps de lire de la littérature ?**

Vous savez, c'est une formule



banale, un écrivain fait son miel de beaucoup de choses. Depuis plusieurs années, je ne suis pas vraiment un lecteur de romans ; je suis lecteur de journaux intimes, de mémoires (j'ai par exemple, une passion pour les mémoires de diplomates) et lorsque j'écrivais mon éditorial chaque semaine dans *L'Express*, je rendais compte des essais, livres de sciences, de philosophie ou d'histoire.

Pour moi, l'activité romanesque ne se nourrit pas de la fiction mais de la réalité telle qu'elle peut être reflétée par la vie, les journaux, les mémoires, les documents, les archives, etc. Mais je lis : je suis en train de lire — j'allais dire : comme tout le monde — les *Mémoires de Raymond Aron*.

• Est-ce que je peux comprendre que vous vous désintéressiez de la création romanesque de votre temps ?

Non, pas du tout, mais — ce qui

achèvera de me discréditer — je lis peu les romanciers français qui, à quelques exceptions près, ne m'intéressent pas.

• Pourquoi ?

Parce qu'en général — je crois que c'est en train de changer — ils ne s'intéressent pas au réel tel que je le vois. Je considère, peut-être avec beaucoup de prétention, que j'ai fait cela un peu avant les autres, quelle qu'ait été la valeur de ce que j'ai écrit : par exemple le premier roman que j'ai écrit en 1972 s'appelait *Le cortège des vainqueurs* et racontait l'histoire d'un homme politique fasciste qui vivait de 1900 à 1970 ; or, cette année, il y a, paraît-il, vingt-cinq romans qui traitent de la guerre en France. En 1979, je crois, j'ai publié un livre qui s'appelle *France* où j'ai essayé d'exprimer toute la trame de l'avant-guerre, de la guerre, du rapport entre Vichy, la collaboration, etc. Je poursuis mon chemin mais

le roman français, dans l'ensemble, ne m'intéresse pas. Je le dis avec brutalité.

• Comment envisagez-vous votre avenir ? Pensez-vous à une carrière politique ?

Je n'ai jamais pensé ma vie en termes de carrière. Il y a des moments où j'ai envie de faire des choses d'une manière insoutenable, et je les fais ; et puis il y a d'autres choses que, d'une manière insupportable, je ne peux plus accepter ; donc je ne les fais plus ou je m'y essaye. Jusqu'à présent, j'ai plutôt été de ceux qui, lorsqu'ils sont mal quelque part, essaient de partir plutôt que de s'arranger.

De toute façon, le problème ne se pose plus tout à fait de cette manière : quand on accepte une fonction élective comme celle de député, cela signifie que, par rapport à ceux qui nous ont élu, on a pris un engagement moral. Je n'aurais pas compris, même si la fonction de député m'avait paru insupportable, d'en démissionner au bout de six mois. Même chose pour une fonction gouvernementale : si on l'accepte, à moins d'une divergence politique ou d'une erreur qui vous disqualifie, je ne conçois pas que, pour des raisons personnelles qui tiennent de la fantaisie (« écoutez, en ce moment, j'ai envie d'écrire un livre »), on s'en aille. Tant que je suis chargé d'une mission qu'on m'a confiée, je l'assume.

• Est-ce que votre écriture se nourrit de ce que vous êtes en train de vivre ?

Non, pas du tout. Je ne suis pas du tout un écrivain qui s'intéresse



Travailler
autrement

le français aujourd'hui

la revue de

l'Association
Française
des Enseignants
de Français

- N° 53 Collèges
 55 Arlequin à l'école : théâtre,
 jeu dramatique, etc.
 57 Les enjeux sociaux de l'ensei-
 gnement du français
 58 L'ancrage des mots

30 F l'un - 100 F les 4

- N° 59 Des classes de français
 60 Examinons les examens
 61 Lire ou ne pas lire
 62 L'année de la seconde
 « passionnant »
 Le Monde de l'Éducation
 63 Des outils pédagogiques

40 F l'un - 100 F les 3

Prochain numéro : « Écrire ... »

S'informer,
se recycler,
discuter



renseignements,
commandes,
tables de la revue,
liste des numéros :
Association
Française
des Enseignants
de Français
B.P. 32
92310 Sèvres

DE LA MATERNELLE A L'UNIVERSITÉ

...j'ai plutôt été de ceux
qui, lorsqu'ils sont mal
quelque part, essaient
de partir plutôt
que de
s'arranger



au factuel de ce qu'il vit. Je crois que ce qu'on vit nous impressionne au plan de la sensibilité, mais je ne suis pas un écrivain qui prend des notes pour raconter ensuite. Non, ça ne m'intéresse pas du tout, peut-être parce que j'ai été historien et que pour moi, il y a l'histoire en tant qu'activité rigoureuse, à vocation scientifique, laquelle impose la recherche d'archives, de sources, etc., et puis la fiction qui est bien autre chose. Je déteste l'histoire romancée, c'est un genre que je ne comprend pas. J'adore **Les trois mousquetaires**, mais ne me faites pas lire une vie romancée. J'adore **Guerre et Paix** et Fernand Braudel, mais l'entre-deux ne m'intéresse pas.

• **Au terme provisoire de ce parcours, est-ce que vous avez le sentiment que votre vie va s'inscrire dans l'histoire de notre temps ?**

Non, je n'ai vraiment pas du tout cette prétention. Je raisonne beaucoup plus égoïstement. J'ai toujours été à gauche, j'appartiens à une génération qui a vécu la guerre comme enfant, qui est arrivée à la conscience politique — en tout cas pour moi — dans les années 50, c'est-à-dire qui n'a vécu que des défaites de la gauche : il m'aurait été vraiment difficile de vivre sans participer à l'épisode qui s'inscrivait tout à fait logiquement dans ce qui a été mon engagement presque naturel, à la naissance, par suite de circonstances familiales. Il n'y a pas un événement de la gauche, depuis que j'ai dix-sept ou dix-huit ans, auquel je n'ai pas participé, ne fût-ce que comme individu ou militant. Il se fait que l'âge, un peu de noto-

riété et un certain savoir-faire m'ont placé dans une certaine position. Ce n'est pas pour m'inscrire dans l'histoire mais pour participer aux événements de ma génération : je n'aurais pas aimé rester sur le trottoir à regarder passer les cortèges.

Propos recueillis par
Jean-Pierre Vélis

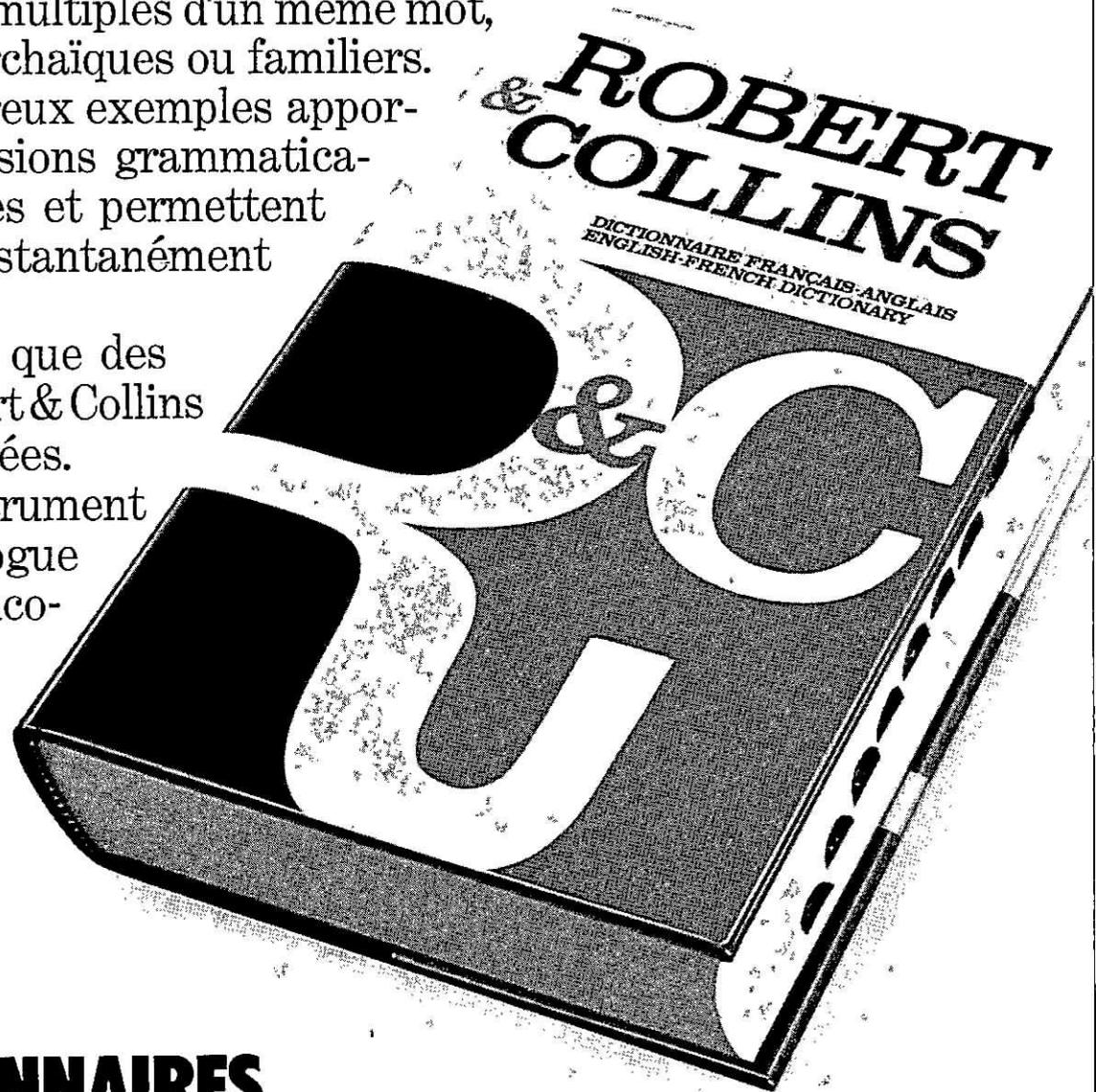
LE PLUS COURT CHEMIN DU FRANÇAIS A L'ANGLAIS.

Le Robert & Collins est le plus court chemin du français à l'anglais. Une classification claire et pratique permet de distinguer les sens multiples d'un même mot, les emplois archaïques ou familiers.

De nombreux exemples apportent les précisions grammaticales nécessaires et permettent d'exprimer instantanément la pensée.

Bien plus que des mots, le Robert & Collins traduit des idées.

C'est l'instrument idéal du dialogue entre les francophones et les anglophones.



**DICTIONNAIRES
LE ROBERT**

Qu'est-ce qui fait parler
ceux qui l'ignorent,
fait se taire
ceux qui la connaissent
et qui fait courir ceux
à qui on l'interdit ?

La drogue
dans les établissements
scolaires en France.
Une énigme difficile à cerner.
Des images inquiétantes
courent dans les têtes.
Un silence pudique
répond à toute question.
Des chiffres alarmants
sèment la panique.
En fait, que se passe-t-il
vraiment,
sur le terrain ?



NE
COUPEZ PAS
ON VOUS PARLE

« **N**ous sommes un grand lycée, bien organisé, nous n'avons strictement aucun problème », « Pas la moindre trace de quoi que ce soit », « Zéro pour la question, on s'intéresse aux études. Allez plutôt voir en province: là, on s'ennuie », « Nos élèves du technique sont moins stressés que ceux du classique et n'ont ni le temps ni l'argent. Allez plutôt voir dans les séries A », « Nous sommes une petite équipe bien soudée, les élèves nous aiment bien. Ils ne pensent même pas à se droguer. Mais dans les grands établissements... » (des chefs d'établissements parisiens renommés).

Bref, « allez voir ailleurs ». La drogue, c'est toujours chez le voisin. A croire que le problème ne concerne pas grand monde. A moins qu'on ne le cache comme une plaie honteuse ?

Au hasard des coups de téléphone, une responsable des S.E.S. dans un quartier populaire : « Chez nous, les élèves viennent de familles qui vivent de la drogue. Vous aurez de quoi faire. Mais demandez d'abord à la directrice. » La directrice : « Aucun problème chez nous ; mais si vous tenez vraiment à venir... »

Interrogées, des élèves de quatrième prennent tout d'abord l'air parfaitement étonné et naïf : « On ne sait pas ce que c'est mais c'est pas bien », « Ça ne sert à rien », « On ne voit jamais personne faire ça ». Mais finalement, elles en connaissent un rayon : « Ça fait oublier les problèmes, pour les chômeurs, ça aide à supporter », « C'est attirant

parce que c'est interdit », « C'est dangereux parce qu'on peut devenir clochard ». Certaines adoptent le discours moralisateur tout fait : « Il faut pas les fréquenter, ces gens-là. Ils manquent de volonté, leurs parents sont des lâches », « Ça rend fou », « Ça fait tomber les cheveux ». Arguments dissuasifs sans doute entendus dans la bouche de quelque adulte inquiet.

— Et avec quoi se drogue-t-on ?

Là, silence. De nouveau, personne ne sait rien. Je souris. « C'est des poudres », lance une fille qui a l'air d'en savoir long (« par des films », dit-elle).

— Y'en a qui prennent de l'éther ; dans une classe, y'en a qui prennent du haschisch.

— Et toi, tu en prends parfois du haschisch ?

— Oh, non ! Moi, jamais.

Elle décrit pourtant dans les détails l'effet que ça fait.

— Comment tu sais ?

— Oh, comme ça....

Bien sûr, on parle à mots couverts. Le prof n'est pas loin et on sait que la gentille directrice se persuade que ses élèves, « bien qu'avertis, restent des bébés, ils ne pensent pas à tout ça ». Ce n'est pas le moment de casser le morceau.

Ailleurs, un garçon de seconde, en dehors de son lycée expérimental de province :

— Tu devrais venir à X. Là, tout le monde fume. Les flics laissent faire. Ils ne peuvent pas entrer dans le lycée. Ils essaient seulement de choper ceux qui trafiquent avec les gens de l'extérieur. À l'intérieur, on est tranquille.

— Qu'est-ce qui circule comme drogue ?

— Juste de l'herbe et du hasch. Moi, je trouve ça moins pire que

l'alcool. A l'époque, nos parents se cachaient dans les toilettes pour fumer des cigarettes. Nous on roule des joints. C'est pareil. Sauf que c'est meilleur !

— Et l'éther ?

— Ça, c'est pour les gamins (1). Mais c'est très mauvais. Ça ramollit vraiment. A quatorze ans, j'ai pris du trichlo pendant un an. J'étais mal, mes parents se séparaient. Je devais décider avec lequel rester. Mon père n'a rien compris, il cognait. Ma mère, oui. On a parlé, ça m'a rassuré, elle était tellement calme. Alors j'ai arrêté. Il a fallu que je fasse une sorte de rééducation. Je ne pouvais plus articuler les mots. Elle me reprenait. Heureusement qu'elle a compris.

— Et la poudre ?

— Ça non, c'est trop moche. Deux ou trois en prennent au lycée mais ils sont tout seuls. Ça fait peur à tout le monde. Ils ont l'air tellement mal.

Finalement, le cannabis serait devenu d'usage assez courant chez les adolescents mais la cocaïne et l'héroïne resteraient choses reconnues comme très dangereuses.

Confirmation de Patrice Huerre, médecin psychiatre dans le centre d'accueil pour adolescents de Savigny-sur-Orge, l'Entre-temps : « L'usage des drogues en milieu scolaire paraît se développer, touchant une population de plus en plus jeune. Augmentation notamment des produits légaux — colles, alcool, médicaments — mais aussi produits opiacés, surtout l'héroïne. » Ce médecin remarque d'ailleurs une meilleure insertion sociale qu'il y a quelques années avec la

consommation de drogues dures. Le dépistage devient donc plus difficile, l'absentéisme ne jouant plus le rôle d'indicateur du problème.

L'originalité de la politique de L'Entre-temps, consiste à empêcher au maximum l'étiquetage du jeune. « *La drogue intervient à un moment de fragilité, de recherche d'identité et d'identification. Si après une ou deux prises, même de drogue légale, on colle au jeune l'étiquette de drogué, il peut à la limite y trouver son compte et être tenté de continuer dans cette voie. Il nous apparaît donc nécessaire de ne pas se focaliser sur le symptôme "prise de drogue" mais de resituer le problème dans le contexte général du jeune. Il cherche avant tout une communication avec l'adulte.* »

C'est pourquoi Patrice Huerre s'élève contre les campagnes d'information anti-drogues, bien pensantes mais parfaitement inefficaces selon lui. « *Que les pédagogues fassent leur travail et ne se réfugient pas derrière d'autres spécialistes, médicaux ou autres. Les jeunes ont plus besoin de communiquer avec leur entourage proche qu'avec des inconnus.* » Selon lui, le seul effet possible de ces campagnes risque d'inciter les jeunes à transgresser ailleurs, sans régler la question du « pourquoi on se drogue ». Il rappelle à ce sujet la tendance générale à user de substances extérieures en remplacement à une relation qui prendrait du temps. Ainsi, en France, un bébé sur trois se verrait administrer un sirop calmant au moment du coucher, quand nos grand-mères lisaient des histoires au bord du lit... Comment ces enfants ne seraient-ils pas tentés de continuer à absorber des toxiques

plus tard, quand ils se trouvent en situation difficile ? La structure est déjà en place, très tôt.

En revanche, les tables rondes lui semblent une occasion intéressante pour les jeunes d'entendre plusieurs sons de cloches et de mûrir leur propre opinion sur un sujet qui les touche.

Patrice Huerre rappelle également que chaque établissement dispose d'une assistante sociale et d'une infirmière, laquelle est couverte par le secret professionnel. Il lui semble souhaitable de tenter de tisser des liens de confiance intra muros, avant de faire appel à l'extérieur.

Un collège de province, classé ZEP, applique justement ces principes depuis qu'une vague de « sniffing » de colle et d'éther a envahi l'établissement. Précisons tout de suite que cet établissement est loin d'être le seul à rencontrer ce type de problème mais qu'il est un des rares à le reconnaître et à le traiter de front. Pour des raisons évidentes, l'équipe a préféré garder l'anonymat.

Refusant de céder à la panique, un groupe spontané s'est constitué progressivement autour du principal : assistante sociale, médecins, adjoint au maire, éducateurs et commissaire de police. Fort de son hétérogénéité, et de son ouverture sur l'extérieur, le groupe a posé la question aux délégués de classes de troisième : « *Qu'attendez-vous de nous ?* » Réponse unanime. « *Que vous soyez à l'écoute.* »

Tout en maintenant l'interdiction du « sniffing », l'équipe a dû passer de la panique à l'écoute sans tom-

ber dans la répression ou la culpabilisation. Soutenus par des rencontres de médecins du centre anti-poison le plus proche, du médecin délégué aux problèmes de toxicomanie au ministère de l'Éducation nationale (Dr Nicole Sentilhes — voir encadré), ils ont abordé la question sous un angle nouveau — que cache ce symptôme ? — au lieu de chercher à supprimer au plus vite ce comportement inquiétant.

De leur côté, les délégués de classe ont demandé des informations précises à Nicole Sentilhes, à la suite de quoi ils se sont transformés en « assistants sociaux-relais » auprès de leurs camarades.

Tout ce réseau tissé a rapidement fait décliner la consommation de colle et d'éther et a permis d'instaurer un nouveau type de rapports entre les adultes et les élèves, basé non plus sur la hiérarchie mais sur une confiance mutuelle. Le phénomène a repris à l'approche des grandes vacances, perspective d'oisiveté et de solitude pour la plupart des élèves, issus de familles défavorisées, prouvant bien par là le rôle structurant des relations établies.

L'impact de ce groupe dépasse maintenant les grilles du collège puisque des jeunes de l'extérieur viennent y demander conseil ; des adultes désemparés préfèrent désormais prévenir ce groupe plutôt que la police. Par la reconnaissance du problème, le collège est devenu un véritable lieu d'accueil.

Bien des chefs d'établissement, au nom de leur responsabilité, courent court à toute intrusion étrangère car ils en redoutent les dangers présumés. Ici, au contraire, le principal est profondément solidaire et estime de son devoir de pousser l'expérience le plus loin possible.

Cette année, le ministère de l'Éducation nationale concentre ses efforts sur la prévention de la toxicomanie, par le biais notamment de la formation des personnels. A cet effet, des « médiateurs » choisis parmi les chefs d'établissement, les conseillers médicaux des recteurs, les responsables nationaux des syndicats et des parents d'élèves ont pour mission de définir une stratégie nationale sur le plan de la prévention et de la répression. Ils doivent assurer le lien entre les établissements de leur académie et l'administration. Une première session de formation leur a été proposée en mai 1983.

A un échelon local, le ministère propose aux personnes intéressées, enseignantes ou non (concierges et femmes de ménage de l'établissement sont également conviées), des stages d'une semaine pour devenir « adultes-relais volontaires ». Il s'agit de les sensibiliser à l'écoute de la déviance chez les adolescents pour les aider à exploiter la relation de confiance établie. Ce travail est purement volontaire et n'offre ni heures ni rémunération supplémentaires. Il a cependant reçu l'accord des syndicats.

Par ailleurs, le docteur Nicole Sentilhes, chargée de mission pour les problèmes de toxicomanie au ministère de l'Éducation nationale, reçoit toute demande de conseils, d'information ou d'intervention de la part des établissements. Persuadée que « les attitudes répressives et les discours effrayants sur les dangers de la drogue ont toujours des effets néfastes », elle cherche à dédramatiser et suggère le rétablissement d'une relation de confiance qui, seule, au fil des jours permettra un changement.

De leur côté, différents ministères, conscients de l'éparpillement des énergies, ont créé, en février 1983, une commission interministérielle, placée sous la présidence de Pierre Bérégovoy, ministre des Affaires sociales et de la Solidarité nationale. Leur cible : la prévention, la répression, la réinsertion. Ils doivent également établir des statistiques, aujourd'hui bloquées à l'année 1981. C'est sans doute une opération nécessaire pour comprendre l'évolution du phénomène.

Espérons que la coordination souhaitée soit effective et qu'elle ne soit pas seulement l'occasion d'une commission supplémentaire.

Un tel état d'esprit permet à l'équipe de diversifier au maximum son mode de communication et d'intervention, donc de s'adapter aux cas particuliers. Car là non plus, on ne croit pas à une action massive parachutée par des spécialistes lointains. « *Toute réponse est provisoire* », dira modestement l'assistante sociale. En revanche, on replace le collègue dans l'ensemble des structures de la commune. Le fossé dedans-dehors, jeunes-adultes, tend ainsi à se combler, permettant aux élèves de se situer non plus seulement par rapport à leur classe mais dans l'ensemble du réseau social environnant.

« *En fait, ce sont les adultes qui changent et c'est ça qui aide les gosses* », avoue un professeur qui a instauré des « heures blanches » pendant lesquelles on déballe tout ce qu'on veut sur la table. Un autre enseignant anime un groupe avec l'idée de théâtraliser les stéréotypes pour mieux s'en dégager. Des interventions sont menées également auprès des marchands de cycles, principaux fournisseurs de solvants. Certains membres de l'équipe ont suivi un stage de formation de l'Éducation nationale dans le but de devenir des « adultes-relais volontaires ». Ils se sentent désormais parés à l'écoute de ceux que tente la drogue dure, prêts à garder contact, même en plein regain de « sniffing », surtout à ce moment-là, le moment charnière ou tout peut s'arranger ou basculer selon la réponse apportée. Leur label est la confiance et l'ouverture ; « *c'est la griffe ZEP* », dira en riant un professeur.

Pourquoi un tel établissement est-il si rare ? Pourquoi choisit-on souvent la politique de l'autruche,

alors que, de toute évidence, elle entretient le problème ? La drogue fait peur, par méconnaissance de ce qu'elle est réellement, par amalgame de tous les types de drogues. On omet en général un grand nombre d'entre elles, les drogues « légales », celles que tout Français moyen consomme en excès : l'alcool, le tabac, les somnifères, les amaigrissants aux amphétamines, les sirops contre la toux et autres produits banalisés en Europe comme le sont en Orient les drogues qui nous font peur.

Depuis le 17 juillet, l'Espagne a libéralisé l'usage et la détention de drogue pour consommation personnelle. En revanche, le trafic demeure puni. Une grande première en Europe qui n'a pour l'instant pas fait trembler les voisins, pas plus qu'elle n'a fait tache d'huile. En France, la question de transformer la législation, en général méconnue du public, ne se pose pas. Dans les faits, les tribunaux doivent s'adapter à une réalité, qui, chez nous aussi, a beaucoup évolué depuis six ans.

La loi du 31 décembre 1970 présente deux volets, malheureusement peu compatibles. D'une part, l'aide sanitaire aux intoxiqués, d'autre part, la répression de l'usage et du trafic illicite de stupéfiants. Un usager de drogue (tous genres confondus) interpellé par la police se voit proposer une cure de désintoxication qui lui évite toute poursuite judiciaire. S'il se signale seul ou est introduit par un médecin auprès de l'autorité sanitaire, il évite même le passage devant les magistrats.

Mais si l'utilisateur refuse ou interrompt son traitement, il relève alors des sanctions pénales, prison, amendes. Le trafic et l'incitation à la drogue sont eux fermement réprimés, les peines pouvant aller jusqu'à vingt ans de prison et cinquante millions de francs d'amende.

L'utilisateur interpellé peut donc se trouver dans la situation paradoxale de se voir condamné par un juge ou soigné par un médecin. Tout se passe comme si le désir d'arrêter de se droguer, nécessaire à la cure, pouvait lui être insufflé par le tribunal. De plus, on imagine dans quelle disposition d'esprit l'accusé se présente devant un médecin, qui, lui, cherche à établir un lien thérapeutique, hors de tout cadre répressif, sachant même que la rechute (récidive pour le magistrat) fera partie du déroulement « normal » des choses.

De plus, autant l'héroïne provoque une dépendance qui rend nécessaire une cure de désintoxication, autant le haschisch ne la justifie pas. Si bien que la politique de la police, selon Marcel Morin, chef de la Brigade des stupéfiants, est de ne s'intéresser au petit consommateur que dans la mesure où il pourra donner des indications sur le réseau de vente. Donc, en principe, plus de condamnation pour le simple consommateur. Mais, là où les choses s'embrouillent un peu, c'est qu'il est difficile de rester ce simple consommateur. La drogue coûte cher. Un héroïnomanie bien « accroché » doit trouver environ 1 000 F par jour. Il est alors quasiment obligé de « dealer », c'est-à-dire d'acheter un peu (ou beaucoup selon ses motivations) plus que pour sa consommation personnelle,

les différents types de drogues

► les drogues « légales » ou commercialisées

tabac
alcool
solvants
somnifères
amphétamines

► les drogues illégales

cannabis ou « herbe », dont on tire la marijuana
le haschisch
l'huile

cocaïne
L.S.D. ou « acide »
opium dont on tire la morphine
l'héroïne

Toutes peuvent procurer, à des degrés divers et selon les individus, une dépendance psychologique. Seul le cannabis ne peut procurer de dépendance physique.

quelques chiffres

En France en 1981

167 décès par overdose
31 000 par le tabac (trois fois plus que sur la route)
70 000 par l'alcool

Bien qu'officiels, ces chiffres ont une valeur relative : pour le tabac et l'alcool, ils sont des estimations avec toute la projection d'optimisme ou de pessimisme que cela suppose. Pour la drogue, ils ne tiennent compte que des décès par overdose et pas de ceux consécutifs à une maladie engendrée par l'usage prolongé de drogues.

Parmi les drogués interpellés au cours de cette année, 83,7% d'hommes contre 16,3% de femmes :

48% d'entre eux sont sans profession définie
32% sont employés ou ouvriers
9,5% étudiants et lycéens (contre 11,20 en 1980)
4,8% militaires (contre 3,6 en 1980)
5,4% artistes, professions libérales, cadres, agriculteurs

Il y a eu 7 888 condamnations pour trafic et/ou usage de drogue en 1981 contre 1 040 en 1971.

Toujours en France

un bébé sur trois est endormi chaque soir au Théralène
3 millions de personnes prennent un somnifère quotidien
à douze ans, un enfant sur quatre fume
75% des jeunes prennent leur première « cuite » avant quinze ans

à lire

- **Idées fausses sur la défonce**, de Francis Curtet (Flammarion) ;
- **Drogues, toxicomanes et toxicomanies**, de A. Biron, P. Huerre, J.-M. Reymond (Hermann). Ce livre comprend en annexe une liste des centres d'accueil français ;
- **Le toxicomane et sa famille**, par un collectif du Centre de thérapie familiale Monceau (Editions universitaires) ;
- **Les cahiers de la FEN : la drogue, une réalité, non une fatalité** (supplément de janvier 1981) ;
- une revue **Drogues** (Association pour l'information et la prévention des toxicomanies).

Chacune de ces publications contient d'importantes références bibliographiques ou des adresses de centres d'accueil.

et revendre avec un bénéfice, après avoir éventuellement dilué le produit pour gagner plus vite. Cela suppose bien sûr des fréquentations très spéciales, en tout cas proches de celles que connaît bien la police. Mais celle-ci est débordée, explique Marcel Morin, avec soixante-dix hommes et femmes seulement pour Paris. Leur travail vise donc à remonter les filières de l'héroïne pour limiter et réprimer au maximum l'approvisionnement. Mais le haschisch n'est pas leur préoccupation prioritaire. C'est pourquoi le patron de la Brigade avoue ne pas intervenir dans les établissements scolaires. En revanche, il donne parfois, sur demande, des conférences sur les risques encourus, de concert avec un médecin qui, lui, expose les risques médicaux. Il se montre d'une fermeté intangible quant à la répression du trafic. Mais il sait que ce n'est pas suffisant, que le problème est social, psychologique, que beaucoup passent à travers les mailles du filet et que l'imagination n'a pas de limites. « *On peut supprimer le produit, pas l'envie du produit, qui est le fruit d'une atteinte profonde de la société.* »

De plus, que peut-on attendre du séjour en prison d'un toxicomane ? Le trafiquant est mis hors d'état de nuire, mais le consommateur ? Que peut-il en tirer de positif ? Sera-t-il plus enclin à s'intégrer après une ou plusieurs incarcérations ? Francis Curter, dans son livre **Idées fausses sur la défonce**, affirme que la prison n'aide pas le toxicomane qu'elle « coupe de la réalité extérieure » et augmente sa tentation de « retourner dans le cocon piégé de la défonce » après avoir connu le cocon d'une prise en charge de cha-

que instant en cellule. A la place, il préconise une réinsertion sociale amorcée dès l'entrée en prison. De toute évidence, on n'en est pas là aujourd'hui...

Alors, la drogue dans votre établissement ?

Sûrement, vous frôlez chaque jour des élèves qui fument de temps en temps un joint, pendant que d'autres boivent quelques bières ou fument leur paquet de Gauloises. C'est regrettable mais ce n'est pas inquiétant, toute proportion gardée. Les quelques très jeunes élèves qui, eux, affichent sacs en plastique et pots de colle (attirail de base du sniffeur) réclament davantage l'attention. Ils sont « paumés », cherchent leur façon d'être qui ne soit pas compromettante avec la sale image qu'ils se font des adultes, de leur monde « pourri », et seront sûrement réceptifs à des relations d'un autre ordre avec les profs, l'administration. Alors, ils passeront à autre chose.

Quant à l'éventuel et rare réel drogué, alcoolique ou héroïnomane, que vous pourriez dénicher au fond de son isolement, lui a franchement besoin d'assistance. Il est une « personne en danger ». Vous trouverez ci-contre quelques pistes de compréhension ou d'action possibles. Il y en a beaucoup d'autres. Tout dépend de ce que chacun peut ou veut mettre en jeu.

Cécile Guiochon

(1) 32% des usagers de solvants ont moins de seize ans (chiffre communiqué par le D' Sentilhes).

Club Alliance Voyages

VOYAGES ECONOMIQUES EN CAR

Week-ends

| | |
|--|-------|
| Londres | 260 F |
| Amsterdam | 160 F |
| Genève | 180 F |
| Bruxelles | 150 F |
| transport seul, hôtel à partir de 60 F | |

Pont de la Toussaint

(29 octobre-2 novembre)

| | |
|--|-------|
| Berlin | 720 F |
| Prague | 780 F |
| Venise | 780 F |
| Florence | 690 F |
| Copenhague | 740 F |
| Luxembourg - Belgique - Hollande | 520 F |
| Vienne | 720 F |
| Madrid | 710 F |
| Londres | 560 F |
| Amsterdam | 490 F |

Vacances de la Toussaint

(22-30 octobre)

| | |
|------------------------|---------|
| Rome-Florence | 1 190 F |
| Madrid-Barcelone | 925 F |

Pont du 11 novembre

(10-14 novembre)

| | |
|--|-------|
| Venise | 630 F |
| Munich | 540 F |
| Bruxelles-Amsterdam | 410 F |
| Lacs suisses | 560 F |
| Mont Saint-Michel - Châteaux de la Loire | 420 F |

Vacances de Noël

(27 décembre-3 janvier)

| | |
|------------------------|-------|
| Rome-Florence | 980 F |
| Madrid-Barcelone | 960 F |

Pont du 1^{er} janvier

(30 décembre-4 janvier)

| | |
|------------------|-------|
| Venise | 780 F |
| Berlin | 720 F |
| Copenhague | 740 F |

transport-logement
petit déjeuner

92 bd Raspail
75006. PARIS
Tél. 548 89 53

voir et savoir

Après les transformations structurelles, les changements thématiques semblent être désormais à l'ordre du jour dans notre système éducatif. Les commissions dites « verticales » (par discipline, de la maternelle à l'université), que le ministère a mises en place juste avant l'été, en témoignent suffisamment, au moins autant que l'intervention du président de la République sur le champ particulier de l'histoire. Il s'agit bien de s'attaquer, cette fois, aux contenus mêmes de l'enseignement.

Les médias (y compris la presse écrite) ont, comme d'habitude, masqué les vrais problèmes. Il ont fait écho bruyamment et massivement à la seule intervention de François Mitterrand, laissant dans l'ombre tout le reste, qui est l'essentiel, et que le ministère s'efforce de mener comme il faut, dans la rigueur et la non-hâte. Voler au secours de la victoire, plaire aux princes qui gouvernent, c'est aujourd'hui la seule préoccupation de nos médias. Prenons-en acte, sans nous cacher cependant qu'il y a ici un très grand risque pour la démocratie elle-même qui repose d'abord sur l'information exacte et plurielle.

Bref, on est en train, vaille que vaille, de réformer les disciplines à enseigner. Il est temps. Attendons les résultats, dans les mois qui viennent. Reste, à mon avis, dans ce domaine, une interrogation : comment repérer les problèmes transversaux, diagonaux, ceux qui mettent en jeu des relations, arti-

culations, connexions, entre diverses disciplines, plusieurs régions du savoir. Si l'on veut bien laisser de côté la revendication verbale de l'interdisciplinarité qui, faute de définition opératoire, demeure pour l'instant une véritable bouillie pour les chats, qu'est-il permis d'espérer à cet égard ?

Peut-être justement que cette interdisciplinarité prend un contenu effectif et se nourrit d'autre chose que des mots du dogme. Maîtriser une discipline, le savoir qu'elle produit et les conditions de cette production, tel est certainement le premier pas. Ne pas s'enfermer dans la juxtaposition de ces disciplines, comme si elles existaient par elles-mêmes seulement et n'entretenaient aucune relation avec la réalité concrète du quotidien, telle me paraît être la deuxième exigence, aussi importante que la première et contemporaine de celle-ci.

Éviter le scolastique, en somme. Incarner le savoir. Orienter les apprentissages vers leur but : comprendre le monde et opérer en lui. Ne pas constituer l'école en un univers en soi (qu'elle est aussi, bien entendu), en un lieu de psalmodie, en une caverne de l'ésotérisme (au sens précis de ce mot). Confronter ce qu'on apprend (enseigne) avec ce que l'on vit, ne pas confondre ni amalgamer l'un avec l'autre, et, en même temps, ne pas ignorer qu'ils ne fonctionnent que l'un par rapport à l'autre.

L'a-t-on jamais fait ? Oui, je crois, dans l'école primaire de

Jules Ferry et jusqu'à la Première Guerre mondiale. Beaucoup moins depuis, à mes yeux, et peut-être même pas du tout. Les objectifs instrumentaux de l'institution scolaire ont peu à peu disparu. Sinon, connaîtrions-nous tous les débats sur les stages de formation continue des jeunes de seize à dix-huit ans, seize à vingt et un, dix-huit à vingt-cinq, etc.

Que les élèves aperçoivent clairement les rapports qui existent entre ce que l'on enseigne et le monde dans lequel ils vivent (vivent). Leur montrer comment ces apprentissages peuvent leur être bénéfiques, soit vis-à-vis d'eux-mêmes, soit vis-à-vis de leur insertion collective. Que l'enseignement devienne pour eux un recours, un moyen de s'orienter, une aide à l'identité personnelle, sociale et professionnelle. Voilà sans doute l'horizon vers lequel aller.

Ce serait donc enseigner véritablement l'actualité. Non pas comme le font les médias, qui n'expliquent jamais et ramènent tout à une affaire d'opinion ; au contraire, en montrant les conditions véritables de la production de cette actualité, ses enracinements historiques, son obscurité immédiate (un seul exemple : depuis plusieurs années nous sommes quotidiennement cernés par les informations économiques, omniprésentes ; qui y connaît quelque chose ?), son extraordinaire et permanente diversité, ses évolutions possibles ou probables. Est-ce si difficile ?

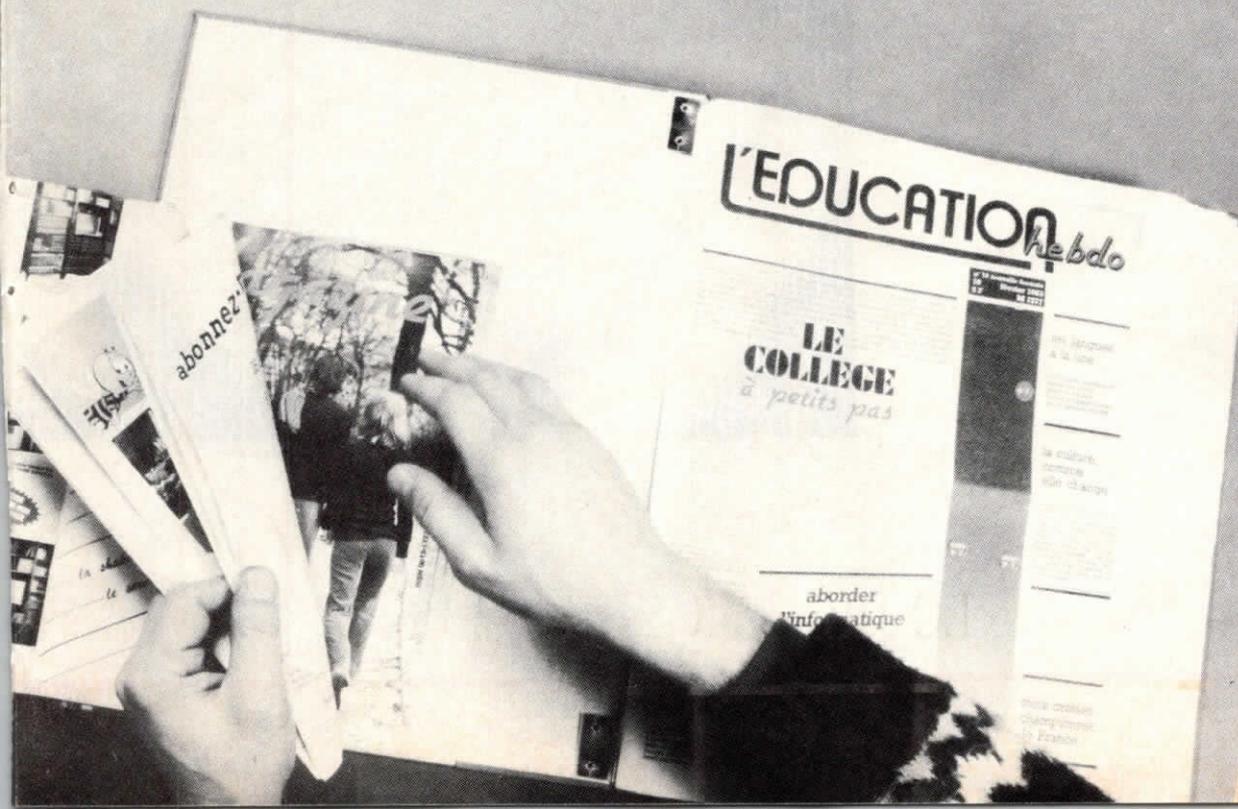
LA CHRONIQUE
DE
LOUIS PORCHER

L'EDUCATION *hebdo*

Magazine
L'EDUCATION

Pratique !

*Une reliure
destinée à tous les
abonnés de l'éducation
qui permet de regrouper
une année complète
de l'hebdo et du magazine
dans une même présentation.
75 F franco.*



NOM PRENOM

ADRESSE

CODE VILLE

nombre de reliures par chèque bancaire ou postal à l'ordre de
l'éducation
2, rue Chauveau-Lagarde
75008 Paris



LE DÉBUT





L'informatique est aux adultes de notre temps ce que sont certaines soupes pour les enfants : si on n'aime pas ça, on en mangera quand même ! Il faut le savoir ; l'heure n'est plus aux tergiversations et ceux qui s'obstinent encore à faire la moue sont comme ceux-là qui ratent toujours le dernier métro. A contrario, les fanatiques intempestifs de tout bidouillage moderniste qui se sont précipités dans l'avenir informatique en tenue de jogging commencent à s'apercevoir qu'ils couraient plus vite que le trottoir roulant. Le monde n'a pas changé à la vitesse de leurs espérances. Bref, l'informatique commence d'entrer dans son âge de raison. Ni anges, ni bêtes, commençons de décanter cet incontestable bouillon de culture.

« En informatique comme ailleurs, le succès que l'on cherche, c'est-à-dire la conception et la mise au point d'appareils et de systèmes qui sont légèrement supérieurs (au plan de l'efficacité ou du rapport qualité/prix) à ceux de nos concurrents, exige beaucoup de compétence, beaucoup de travail, de l'astuce, et un investissement important. Nous n'avons guère aujourd'hui que de l'astuce, ce qui est manifestement insuffisant. » Ce cri d'alarme émane de la Mission Informatique fondamentale et Programmation qu'instituèrent Jean-Pierre Chevènement et Alain Savary le 26 juin 1982. Les membres de cette Mission, présidée par le professeur Maurice Nivat, dans le rapport qu'ils ont remis aux ministres de l'Industrie et de la Recherche et de l'Education nationale le 26 avril 1983, dressent l'état de l'enseignement et de la recherche en informatique en France. Le panorama qu'ils nous livrent donne la mesure des efforts à accomplir à tous les niveaux d'activité.



« **L'**informatique est maintenant une véritable discipline scientifique, qui s'appuie sur des concepts et techniques propres, et elle doit être considérée comme telle à tous les niveaux d'enseignement. »

Cet énoncé fondamental, « anathème » jeté aux partisans de l'informatique facile, aux adeptes de la « bidouille », à ceux pour qui l'informatique rime avec BASIC, constitue l'idée centrale de cette partie du rapport où sont successivement abordés le problème des niveaux de formation, celui de leurs contenus et celui des moyens indispensables à leur mise en place.

En ce qui concerne la formation des informaticiens et utilisateurs professionnels, les auteurs distinguent quatre niveaux homogènes : « niveau de base que devrait posséder tout technicien ou cadre amené à être en contact avec l'informatique, niveau des utilisateurs intensifs mais non informaticiens professionnels (ingénieurs, techniciens, cadres supérieurs, etc.), niveau des informaticiens professionnels, enfin niveau formation pour et par la recherche. »

A chacun de ces quatre niveaux de connaissances, le rapport affecte des contenus spécifiques de formation extrêmement précis et détaillés qui n'ont d'ailleurs, de l'aveu même des auteurs, rien d'original : « Ils correspondent en gros à ce qui est déjà enseigné couramment aux U.S.A. ou en Angleterre. » Les temps de formation que nécessitent ces programmes ne sont pas clairement mentionnés ; toutefois, afin de fixer les idées, il est indiqué « qu'il n'est pas possible de donner une formation initiale quelconque

en moins d'une centaine d'heures, non compté un temps sensiblement équivalent d'accès en libre service à des matériels et logiciels de bonne qualité [...] ».

Abordant le problème des moyens, le rapport n'hésite pas à qualifier la situation française de désastreuse :

« Les établissements d'enseignement sont chroniquement sous-équipés (à de rares exceptions près), ce dans un facteur 5 à 10 en bien des endroits. Les enseignants n'ont jamais eu le choix des matériels et logiciels. La contrainte d'acheter français a toujours été absolue, alors même qu'il n'existait aucun matériel français adapté à l'enseignement. Les enseignants sont unanimes à dire qu'il n'est pas possible d'enseigner correctement dans ces conditions. »

« L'effort financier à consentir pour l'équipement en matériel des unités de formation est très important. Mais répétons que toute économie à ce sujet se traduirait inmanquablement par un surcoût important plus tard, dû à l'inadaptation persistante de la formation. »

Sur le plan humain la situation n'est pas meilleure. « Le manque d'ingénieurs et techniciens est partout très grand, les enseignants sont surchargés et travaillent dans de mauvaises conditions. » Les auteurs ne pensent pas « que des expédients, hâtivement mis en œuvre, nous tireront d'affaire : pas plus le recyclage de chimistes et physiciens, en peu de mois, pour les transformer en enseignants d'informatique que l'enseignement de l'informatique qu'ils connaissent très mal à des chômeurs par des élèves de grandes écoles, ne résoudront aucun problème ».

sur la recherche en informatique

« La recherche en informatique souffre plus que toute autre de l'ambiguïté fondamentale : la meilleure recherche est-elle celle qui permet à son auteur de faire le plus grand nombre de communications et d'articles uniquement destinés à ses pairs, ou bien celle dont l'utilité sociale et économique est la plus grande ? »

A cette question le rapport fournit trois éléments de réponse.

Premièrement, l'informatique est une science à part entière. Aussi, « en jugeant, parfois sévèrement, des fondamentalistes qui construisent modèles et théories, on oublie trop souvent que ces modèles et théories, s'ils ne sont pas traductibles directement en systèmes efficaces, contribuent essentiellement à la connaissance du sujet et donc à la transmission de connaissances parties du savoir théorique et pratique aux élèves et étudiants, améliorant ainsi le niveau des acteurs futurs de l'informatique ».

En second lieu, l'informatique est une science appliquée liée à une industrie et à des travailleurs pour lesquels sont conçus des systèmes informatiques. Aussi, « en jugeant, parfois sévèrement, les auteurs de systèmes qui peuvent apparaître comme n'ayant pas grande originalité sur le plan conceptuel, mais qui fonctionnent bien, sont bien adaptés à leur objet et satisfont les utilisateurs auxquels ils sont destinés, on oublie trop souvent que la réponse à des besoins pratiques est un des buts

essentiels de notre discipline ».

Enfin, dernier point, « la recherche en informatique doit obéir aux lois ordinaires de la recherche : une recherche pour pouvoir s'intituler ainsi doit être originale et utile. Elle doit principalement se traduire par un accroissement du savoir, c'est-à-dire par l'ajout aux stocks de connaissances acquises, d'autres connaissances qui soient énonçables, descriptibles, transmissibles, reproductibles (s'il s'agit d'expériences) ».

Par-delà le débat sur les intérêts respectifs de la recherche fondamentale et de la recherche appliquée, les auteurs du rapport formulent quelques suggestions et remarques. Ils assignent tout d'abord quatre buts à la recherche en informatique :

- « mieux comprendre les phénomènes et, pour ce faire, dégager des concepts, bâtir des modèles et des théories » ;
- « inventer ou affiner des méthodes d'utilisation des ordinateurs qui soient plus efficaces que les précédentes » ;
- « concevoir et construire des systèmes (matériel + logiciel) nouveaux et meilleurs que les anciens » ;
- « innover [...] ».

Les auteurs pensent aussi « qu'il faut modifier tous les rapports entre recherche et développement en informatique en France, et sans doute la nature et le contenu des contrats passés entre firmes industrielles et laboratoires de recherche [...] ». Ainsi les chercheurs doivent-ils rester des chercheurs avant tout soucieux de valoriser et d'enrichir un stock de connaissances en y ajoutant des idées nouvelles ou en se livrant à des expériences judicieusement conduites. Les ingénieurs,

sont chargés d'assembler, en fonction de nombreux paramètres, des idées, des techniques, des matériaux pour fabriquer des produits. « Une des raisons du succès de l'industrie informatique aux U.S.A. est là : les industriels savent choisir les idées les plus facilement exploitables, les exploiter vite et les vendre sans trop se soucier de perfection. » Pour y parvenir en France il faudrait probablement abattre les cloisons qui se dressent entre la recherche et l'industrie.

Le rapport propose aussi que « pour permettre à la voix des chercheurs en informatique d'être entendue, il soit constitué un collège de tels chercheurs informaticiens de haut niveau, auprès, par exemple, du ministère de l'Industrie et de la Recherche, qui se prononcerait sur toutes ces questions, publierait périodiquement un état de la recherche soulignant ce qui a été réalisé d'important et indiquant les domaines dans lesquels il lui semble qu'un effort doit être fait et a de bonnes chances de succès ». Une annexe du rapport est entièrement consacrée à la description de ce collège.

Enfin, le manque alarmant d'ingénieurs et de chercheurs est rappelé ainsi que les mauvaises conditions de travail, sources de découragement, de ces derniers.

informatique et société

Dans l'informatisation de la société, le rapport Nivat distingue deux phénomènes tout à fait diffé-

rents. D'une part, l'introduction massive de produits informatisés dans la vie quotidienne qui se compare à ce qu'a pu être le développement de l'électricité, de l'automobile ou de l'audiovisuel. D'autre part, l'utilisation de l'informatique dans les secteurs de production. Les auteurs portent toute leur attention sur ce second point et ils affirment qu'« il faut agir urgemment pour que ce deuxième phénomène ne se traduise pas par la perte de savoir-faire, la déqualification des travailleurs qui en résulte inmanquablement, l'inefficacité et le gaspillage ».

Plusieurs actions sont à entreprendre ; elles convergent toutes vers un objectif commun : donner à tout le monde une idée de ce qu'est l'informatique et de ce qu'on peut en attendre. La formation des jeunes, tout d'abord, mérite un effort exceptionnel pour que soit comblé notre retard. La formation continue dans un domaine en évolution rapide n'est pas à négliger non plus. Enfin, une recherche importante est à conduire dans le domaine de la pédagogie de l'informatique.

Malgré les efforts entrepris, les auteurs du rapport nous préviennent que « le processus d'informatisation ne pourra être que lent, onéreux, et difficile ». Lent, parce qu'il s'agit beaucoup plus d'acquisition de concepts que de mécanismes. Onéreux, parce qu'il exige certainement que tout futur utilisateur d'un outil informatique dispose d'un temps de formation assez long. Difficile, parce que beaucoup d'habitudes sont à bousculer.

Claude Moreau



Etablissements équipés en micro-ordinateurs où l'encadrement a reçu une formation, « clubs », projets d'actions éducatives (P.A.E.) : autant de biais par lesquels l'informatique a fait son entrée dans les lycées et collèges, avec, cependant, de grandes différences d'un endroit à l'autre, tant du point de vue de l'équipement que de celui du potentiel humain. On relève ainsi des paradoxes : là où il y a du matériel, les enseignants ne sont pas toujours intéressés ; et inversement, là où il y a des convaincus, les ordinateurs font parfois défaut. C'était le cas, notamment, dans deux établissements parmi d'autres dans le Val-d'Oise, où l'on ne compte pas moins d'une vingtaine de « P.A.E. informatique ».

Au collège André-Malraux de Louvres, trois enseignants (un professeur de mathématiques, et deux de sciences naturelles) sont à l'origine d'un P.A.E. et d'un « club » informatique. Le club accueille une vingtaine d'élèves de quatrième et troisième qui, après s'être familiarisés avec le BASIC, se sont lancés dans l'élaboration de jeux informatiques : « le pendu », qui combine exercices de programmation et recherche de vocabulaire, et « la bataille navale ». Le P.A.E., lui, concerne plusieurs classes et rend possibles différentes utilisations du matériel : un « TRS 80 », relié à une imprimante (le papier étant fourni gratuitement par le père d'un élève), ainsi que des calculatrices programmables SHARP ; le tout, installé dans le laboratoire de sciences naturelles.

Gilles Bonnichon, enseignant de cette matière, fait en effet réaliser à ses élèves de sixième et cinquième des expériences de « simulation », pour étudier la croissance sur divers « milieux », d'une population de champignons par exemple, opérations trop longues à faire concrètement mais parfaitement possibles à représenter sous forme schématique sur un écran. Bernard Wach, professeur de mathématiques, fait effectuer aux classes de sixième des « dessins sur quadrillage » avec codage en fonction des coordonnées, ce qui rend le croquis transmissible. Avec les C.P.P.N., il réalise un travail sur la facturation : repérage dans une quittance de téléphone ou d'électricité des « constantes » (abonnement, prix de l'unité), afin de faire ressortir les tâches répétitives accomplies par la machine. « Celle-ci va beaucoup

plus vite et simplifie le travail », indique Bernard Wach, chez qui on décèle cependant une certaine prudence : « Notre rôle n'est ni de promouvoir, ni de glorifier l'informatique, mais de montrer, sur un problème concret, ce qu'elle peut faire. » Au passage, il mentionne deux dangers : « Les élèves, très à l'aise dans le maniement de la machine, ont tendance à croire que c'est simple. Il faut leur montrer que ce n'est pas si facile. D'autre part, même s'ils parviennent à la faire fonctionner, ils restent déqualifiés face à elle. Il faut leur présenter les problèmes qu'ils ne voient pas. »

Ces aspects négatifs ont été mis en évidence au cours d'une séance de « programme de fichier ». A partir des numéros de Sécurité sociale des élèves d'une classe, on a pu répertorier le pourcentage de garçons, extraire les noms de ceux qui étaient nés avant 1968, ainsi que les notes et les moyennes. Mais l'adjonction d'un « nombre code » arbitraire dont les enfants ignoraient la signification a servi à la mise en garde : « Cela ne voulait rien dire, mais aurait pu vouloir dire quelque chose. » Ce programme montre donc les avantages (accès rapide aux données, statistiques), mais aussi les dangers du fichier.

progression, évaluation

Voilà pour l'utilisation courante de l'informatique. Mais Gilles Bonnichon a mis au point avec Marc Foucher, lui aussi enseignant en sciences naturelles, mais au collège de Neufchâtel-en-Bray (Seine-Maritime), un véritable « programme de progression et d'évaluation ». Cet énorme travail, qui se déroule sur plusieurs années, est l'exemple de la collaboration à distance de deux professeurs passionnés à la fois par leur discipline et par l'informatique comme outil, aide pour une meilleure pédagogie.

Ils ont d'abord défini douze aptitudes qui entrent en jeu dans les sciences naturelles : maîtrise des sens, attention, concentration, analyse, logique, synthèse, mémoire, technique du dessin, utilisation d'appareils, réalisation de préparations microscopiques, expression

écrite, et communication orale. Pour chacune d'entre elles, ils ont ensuite quantifié « le degré d'intervention ». Le « programme de progression » a pour but de « proposer, pour une leçon, des activités choisies parmi les trois grands types d'objectifs des domaines sensoriel, intellectuel et technique, dont la difficulté tienne compte du niveau des élèves ». Il fournit donc « l'objectif majeur fixé, et son niveau d'efficacité maximum ». Quant au « programme d'évaluation », il permet à la fois de tester le niveau des élèves après une activité, afin de définir le niveau de difficulté à ne pas dépasser lors de la leçon suivante, et de « préciser les domaines (intellectuel ou manuel) où l'enfant est en difficulté, afin d'adopter une progression adéquate ».

Ce programme, qui gère un en-

INDEX

DES ARTICLES ET DOCUMENTS PUBLIES
DANS L'EDUCATION □ D'AVRIL A JUIN 1983
(hebdomadaires n° 26 à 35 - magazines n° 6 à 8)

L'EDUCATION

Articles

Précolaire

Enfants de tous pays

| numéros | pages |
|---------|---------|
| 8 | 12 à 15 |

Elémentaire

| | | |
|---|----|---------|
| L'école en vitrine | 27 | 1 et 2 |
| L'ère du logiciel | 27 | 4 et 5 |
| La lecture de père en fils | 27 | 5 |
| A l'école, on a des idées | 29 | 3 |
| Les inquiétudes du SNIDEN | 29 | 1 et 2 |
| Expérience en péril : l'école de la rue le Vau | 29 | 4 |
| SNI-P.E.G.C. le temps des décisions | 34 | 1 et 2 |
| <i>Enfants de tous pays</i> | 8 | 12 à 15 |

Lycées et collèges

| | | |
|---|----|---------|
| La réponse de Louis Legrand | 26 | 1 et 2 |
| Le lycée en souplesse (consultation) | 26 | 4 |
| L'ère du logiciel | 27 | 4 et 5 |
| Enseignement mode d'emploi | 28 | 1 et 2 |
| Les inquiétudes du SNIDEN | 29 | 1 et 2 |
| Opération « à collège ouvert » (suite) | 31 | 3 |
| Langues en péril | 31 | 4 |
| Les partis socialistes et l'éducation | 33 | 3 |
| La vraie question : qu'est-ce qu'un établissement scolaire (Gérard Mendel) | 33 | 5 |
| SNI-P.E.G.C. : le temps des décisions | 34 | 1 et 2 |
| Les P.A.E. 1983 | 35 | 4 |
| Orientations pour le lycée | 35 | 4 |
| <i>Enfants de tous pays (ZEP)</i> | 8 | 12 à 15 |
| <i>Des foyers où il fait bon vivre</i> | 8 | 17 à 20 |

Supérieur

| | | |
|---|----|--------|
| Les étudiants en colère (forum des étudiants indépendants) | 26 | 4 |
| Les carrières du Supérieur | 26 | 4 |
| Les étudiants ne font pas le printemps | 29 | 1 et 2 |
| Université, industrie, une nouvelle donne | 30 | 4 |
| Universiades au Parlement | 31 | 1 et 3 |
| Supérieur : premier round, le débat | 32 | 1 et 2 |
| Supérieur : les prolongations | 33 | 1 et 2 |
| Supérieur : fin du match aller | 34 | 1 et 3 |
| Forum-université | 35 | 1 et 2 |

Technique - Agricole

| | | |
|--------------------------------|----|---|
| Le technique c'est l'avenir | 28 | 3 |
| Rendez-vous avec la profession | 31 | 5 |

Formations

| | | |
|----------------------------|----|--------|
| Radio-T.V.-B.D. | 26 | 5 |
| L'ère du logiciel | 27 | 4 et 5 |
| La lecture de père en fils | 27 | 5 |
| Les enseignants du futur | 28 | 2 |
| Rencontre au musée | 32 | 4 |

Sport

| | | |
|--|----|--------|
| Jeux d'eau | 28 | 3 |
| Aucune médaille ne vaut la santé d'un enfant | 33 | 1 et 4 |

Parents

| | | |
|---|----|--------|
| La P.E.E.P. sur la corde raide | 34 | 4 |
| F.C.P.E., l'heure de la lucidité | 30 | 1 et 2 |
| La P.E.E.P. hors de ses gongs | 31 | 1 et 2 |
| Les parents qui ne viennent jamais (C.S.F.) | 34 | 2 |

Régions

| | | |
|-------------------------------|---|---------|
| <i>Les langues plurielles</i> | 8 | 22 à 43 |
|-------------------------------|---|---------|

Divers

| | | |
|---|----|---------|
| Un métier à risques | 26 | 1 et 3 |
| Sur la voie de garage | 28 | 3 |
| A vous de jouer (ludothèque) | 28 | 4 |
| Les inquiétudes du SNIDEN | 29 | 1 et 2 |
| Ecraser l'infâme (drogue) | 29 | 3 |
| Risques et périls psychiques de l'adolescence | 30 | 3 |
| Oui à l'éducation civique | 30 | 4 |
| Des aujourd'hui qui chantent | 30 | 3 |
| SGEN-C.F.D.T. : imaginer l'avenir | 32 | 3 |
| Le grand oiseau éducateur ; Hi ! Big Bird | 32 | 5 |
| Les crises d'adolescence au service de l'échec scolaire | 33 | 3 et 4 |
| La France prend un coup de vieux | 34 | 4 |
| Du bon usage de la latinité | 34 | 4 et 5 |
| OFAJ, vingt ans après | 35 | 1 et 5 |
| <i>Deux ans de culture</i> | 7 | 16 à 49 |
| <i>Le livre d'enfants à l'âge adulte</i> | 8 | 48 à 54 |

Bibliographie

Guides

| <i>Ordre alphabétique de titres</i> | numéros |
|---|---------|
| Consommateurs, si vous saviez Jean-Claude Allanic <i>Alain Moreau</i> | 28 |
| Guide touristique du littoral français Bernard Hennequin <i>Bordas</i> | 35 |

Poésie

| <i>Ordre alphabétique de titres</i> | numéros |
|---|---------|
| D'amour et d'eau claire Pierre Béarn <i>Grasset</i> | 34 |
| Demeure la parole Pierre Dargelos <i>Le Pont de l'Epée</i> | 34 |
| Inventaire de la douleur Guy Darol <i>Editions Vrac</i> | 34 |
| Poésies Stéphane Mallarmé <i>Flammarion</i> | 29 |

Essais

| <i>Ordre alphabétique de titres</i> | numéros |
|--|---------|
| Bleu, je veux Gisèle Bienne <i>Seuil, collection « Virgule »</i> | 29 |
| Homo sovieticus Alexandre Zinoviev <i>Julliard</i> | 30 |
| Montand. La vie continue Jorge Semprun <i>Denoël</i> | 35 |
| Orwell ou la route de 1984 Jean-Daniel Jurgensen <i>Robert Laffont</i> | 31 |
| Un portrait de Miles Davis Eric Nisenson <i>Denoël</i> | 35 |
| Problème littéraire et révolution. Le monde des livres au XVIII^e siècle Robert Darnton <i>Gallimard/Le Seuil</i> | 35 |

| | |
|--|----|
| Proust et l'Amérique : la fiction américaine à la recherche du temps perdu Elyane Dezon-Jones Nizet | 35 |
| Le rire Jean Fourastié Denoël/Gonthier | 35 |

B.D.

| Ordre alphabétique d'éditeurs | numéros |
|--|---------|
| Souvenirs du XX^e siècle Editions Alain Littaye | 35 |
| Jour de colère Milo Manara | 29 |
| Tonton Marcel, capitaine d'industrie Régis Franc Casterman, collection « Les romans » | 35 |
| Et moi, pourquoi j'ai pas une banane ? Copi Dargaud | 32 |
| L'enfant-tronc Judorowski et Jano Les Humanoïdes associés | 32 |
| Fin de siècle Frédéric Bézian Magic-Strip | 35 |

Fantastique

| Ordre alphabétique de titres | numéros |
|---|---------|
| Les chroniques de Majipour Robert Silverberg Robert Laffont, collection « Ailleurs et demain » | 31 |
| Danse macabre Stephen King J'ai lu | 31 |
| Des îles dans la tête Jean-Pierre Andrevon Editions Léon Faure | 31 |
| Des vacances inoubliables Kit Reed Denoël | 31 |
| Fondation Asimov Denoël | 31 |
| L'homme sans idées Thomas Disch Denoël | 31 |
| Le jeu de l'humour et du bizarre Raymond Milési Editions Francis Valéry | 31 |
| Le livre d'or de Brian Aldiss Maxim Jakubowski Presses Pocket | 31 |
| Les maîtres-feu Joëlle Wintretert J'ai lu | 31 |

| | |
|--|----|
| La mémoire de l'ombre Kate Wilhelm Denoël | 31 |
| Le monde divin Ian Watson Calmann-Lévy | 31 |
| Le monstre de métal Abraham Merrit Editions Néo | 31 |
| Les pilotes de la grande porte Frédéric Pohl Calmann-Lévy | 31 |
| Quand reviendra l'oiseau nuage Bernard Villaret Albin Michel | 31 |
| La transmigration de Timothy Archer Philip K. Dick Denoël | 31 |
| Traque-la-Mort Serge Brussola Jean-Claude Lattès | 31 |
| Un brin de belladone : Robert Bloch Jacques Chambon Casterman | 31 |

Sciences

| Ordre alphabétique de titres | numéros |
|---|---------|
| A la découverte des sciences collectif Hachette/Jeunesse | 27 |
| Astronomie Encyclopédie hebdomadaire Atlas | 27 |
| Le cerveau collectif Belin - Collection « Bibliothèque pour la science » | 27 |
| Comprendre le cerveau Jean-Michel Robert Le Seuil | 33 |
| Les enzymes Pierre Durand et Gilbert Monsan Gauthiers-Villars | 33 |
| Le fil du temps. Ethnologie et préhistoire André Leroi-Gourhan Fayard | 33 |
| Guide du ciel Charles A. Whitney L'école des loisirs | 33 |
| Langage d'un autre type : LISP Christian Queinnec Eyrolles | 27 |
| Mécanique vivante. Le crâne des vertébrés, des poissons à l'homme André Leroi-Gourhan Fayard | 33 |
| Premier livre de programmation collectif CEDIC/Fernand Nathan | 27 |

| | |
|---|----|
| Psychogénèse et histoire des sciences Jean Piaget et Roland Garcia <i>Flammarion</i> | 33 |
| La révolution informatique. Dictionnaire thématique Greg Brémond <i>Hatier</i> | 27 |
| Le système solaire collectif <i>Belin - Collection « Bibliothèque pour la science »</i> | 27 |
| Les tremblements de terre Bruce A. Bolt <i>Belin - Collection « Bibliothèque pour la science »</i> | 27 |

Anthropologie

| | |
|---|----------------|
| <i>Ordre alphabétique de titres</i> | <i>numéros</i> |
| La maîtresse-mort. Violence au Mexique Véronique Planet <i>Berger-Levrault</i> | 34 |
| Voyage de la mort Eliane Georges <i>Berger-Levrault</i> | 35 |

Economie

| | |
|---|----------------|
| <i>Ordre alphabétique de titres</i> | <i>numéros</i> |
| A l'est du monde Gilles Etrillard et François Sureau <i>Fayard</i> | 34 |
| L'étonnante histoire de l'OPEP Pierre Terzian <i>Jeune Afrique</i> | 31 |
| L'industrialisation de la Guadeloupe <i>C.D.D.P. Pointe-à-Pitre</i> | 32 |
| Marchés, technologies et nouvelles relations internationales Centre d'études prospectives et d'informations internationales <i>Economica</i> | 31 |
| Théorie macro-économique. Evolutions conjoncturelles Edmond Malinvaud <i>Dunod</i> | 31 |

Philosophie

| | |
|---|----------------|
| <i>Ordre alphabétique de titres</i> | <i>numéros</i> |
| Douze questions posées à Jean Beaufret à propos de Martin Heidegger Brick de Rubercy et Dominique Le Buhan <i>Aubier</i> | 31 |
| Lettre sur l'humanisme Martin Heidegger <i>Aubier</i> | 31 |
| Merleau-Ponty ou le corps de la philosophie Bernard Sichère <i>Grasset</i> | 31 |

| | |
|--|----|
| Le spectateur engagé Raymond Aron <i>Presses Pocket</i> | 31 |
| Un destin philosophique Jean-Toussaint Desanti <i>Grasset</i> | 31 |

Linguistique

| | |
|--|----------------|
| <i>Ordre alphabétique de titres</i> | <i>numéros</i> |
| Esquisse d'une rhétorique de l'image. L'exemple de la photographie <i>C.R.D.P. Montpellier</i> | 28 |
| La nostalgie en images. Une sociologie du récit dessiné Irène Pennacchioni <i>Librairie des Méridiens/Klincksieck</i> | 30 |
| Psycholinguistique de l'enfant. Recherches sur l'acquisition du langage. collectif <i>Pierre Mardaga</i> | 35 |
| Sens et expression. Etude et théorie des actes du langage John R. Searle <i>Editions de Minuit</i> | 35 |

Arts

| | |
|---|----------------|
| <i>Ordre alphabétique de titres</i> | <i>numéros</i> |
| Akira Kurosawa Aldo Tassone <i>Edilig</i> | 26 |
| Brahms, sa vie, son œuvre Karl Geringer <i>Buchet-Chastel</i> | 31 |
| Chansons des Antilles <i>C.D.D.P. Pointe-à-Pitre</i> | 28 |
| Cinéma de l'émigration in <i>CinémAction</i> (revue) <i>L'Harmattan</i> | 26 |
| Le ciné-roman Alain et Odette Virmaux <i>Edilig</i> | 26 |
| Clint Eastwood François Guérif <i>Henri Veyrier</i> | 32 |
| Des compositeurs pour l'image Alain Lacombe <i>Editions musique et promotion</i> | 32 |
| Dictionnaire des grands peintres <i>Larousse</i> | 33 |
| D.W. Griffith Patrick Brion <i>Editions L'Equerre/Centre Georges-Pompidou</i> | 26 |
| Esthétique du film collectif <i>Fernand Nathan</i> | 32 |
| Faux et faussaires Otto Kurz <i>Flammarion</i> | 33 |

| | |
|---|----|
| Guide pratique des cantates de Bach Philippe et Gérard Ewang <i>Robert Laffont</i> | 31 |
| L'image et son Juif. Le Juif dans le cinéma nazi Régine Mihal Friedman <i>Payot - Collection « Aux origines de notre temps »</i> | 26 |
| James Dean Jean-Loup Bourget <i>Henri Veyrier</i> | 32 |
| Meubles en peinture paysanne Arbo Gast et Hannie Stegmüller <i>Fleurus</i> | 33 |
| La rampe Serge Daney/ <i>Cahiers du Cinéma</i> <i>Gallimard</i> | 32 |
| La tapisserie de Bayeux Michel Parisse <i>Denoël</i> | 33 |
| Victor Hugo visionnaire Pierre Seghers <i>Robert Laffont</i> | 33 |
| Vingt ans d'utopie au cinéma in <i>CinémAction</i> (revue) <i>L'Harmattan</i> | 32 |

Société

Ordre alphabétique de titres

| | numéros |
|---|---------|
| L'abondance foncière B. de la Rochefoucauld <i>Dunod. Aspect de l'urbanisme</i> | 34 |
| A la mairie Jean Carré <i>M.D.I.</i> | 31 |
| La banlieue aujourd'hui M. Imbert et P.H. Chombart de Lauwe <i>L'Harmattan</i> | 34 |
| Les cadres Luc Boltansky <i>Editions de Minuit</i> | 33 |
| Cette terre est la vôtre Claude Michelet <i>Presses Pocket</i> | 27 |
| Le chemin des écoliers Anne Pons <i>Hachette</i> | 32 |
| La civilisation quotidienne en Côte d'Ivoire. Procès d'occidentalisation Abdou Touré <i>Karthala</i> | 30 |
| La commune mise à jour Pierre Zemor et Hervé Hocquard <i>Editions du Moniteur</i> | 31 |
| Les communes de France Antoine Escudier <i>Hachette</i> | 31 |
| Les communes françaises aujourd'hui Pierre Richard et Michel Cotten <i>PUF</i> | 31 |

| | |
|---|----|
| Conscience sous influence. Publicité et genèse de la société de consommation Stuart Even <i>Aubier</i> | 28 |
| La crise du melting pot. Ethnicité et identité aux USA Jean Cazemajon et Jean-Pierre Martin <i>Aubier</i> | 34 |
| Elle court, elle court la famille Ghislaine de Sury <i>Casterman</i> | 33 |
| Il s'est passé quelque chose à Cassis Vincent Ambite <i>Casterman</i> | 32 |
| L'information et l'emploi Olivier Pastré <i>Maspero</i> | 34 |
| Les institutions de l'entre deux guerres. Idéologies et action syndicale Roger Martin <i>Presses universitaires de Lyon</i> | 32 |
| Institutions et professions. Matériaux pour l'analyse d'un groupe social Helène Desbrosses <i>Editions</i> | 32 |
| L'intelligence gaspillée. Inégalité sociale, injustice sociale, injustice scolaire Michel Schiff <i>Le Seuil</i> | 29 |
| Loubards sans fards Odile Naudin <i>Casterman. Collection « E3 »</i> | 33 |
| Mariages au quotidien. Inégalités sociales, tensions culturelles et organisation familiale collectif <i>Editions Pierre-Marcel Favre</i> | 33 |
| Le papier in <i>Traverses</i> n° 27/28 (revue) <i>Editions de Minuit/Centre Georges-Pompidou</i> | 30 |
| Pratique d'un pouvoir plus collectif Gérard Mendel <i>Petite bibliothèque Payot</i> | 32 |
| Radioscopie : des jeunes par milliers Jacques Chancel <i>Robert Laffont</i> | 33 |
| Religion et publicité Julien Potel <i>Editions du Cerf</i> | 28 |
| La sélection non verbale à l'école Daniel Zimmermann <i>E.S.F.</i> | 29 |
| Travail et emploi n° 14 (revue) <i>Ministère de l'Emploi et du Travail</i> | 30 |
| Un aspect des relations entre les êtres vivants : le parasitisme <i>C.R.D.P. Montpellier</i> | 32 |
| L'univers politique des classes moyennes G. Lavau, G. Grumberg et N. Mayer <i>Presses de la Fondation des sciences politiques</i> | 33 |
| Un petit collège très ordinaire Vincent Cachilès <i>Editions du Scarabée</i> | 32 |
| La vie quotidienne des professeurs de 1870 à 1940 Pierre Guiral et Guy Thuillier <i>Hachette</i> | 32 |

Romans

Ordre alphabétique de titres

| | numéros |
|---|---------|
| L'accident Stephen King <i>Jean-Claude Lattès</i> | 28 |
| Ararat D.M. Thomas <i>Presses de la Renaissance</i> | 31 |
| Bélibaste Henri Gaugaud <i>Le Seuil. Collection « Points »</i> | 27 |
| Le ciel de la Kolyma Evguenia Guinzbourg <i>Le Seuil. Collection « Points/romans »</i> | 26 |
| De l'autre côté du fleuve Lawrence Clark Powell <i>Buchet-Chastel</i> | 28 |
| Ebauche d'un autoportrait Louis Calaferte <i>Denoël</i> | 29 |
| Et si on tuait Bérénice ? Michel Guibert <i>Editions des Champs-Élysées</i> | 32 |
| Les femmes de M. Legouvé Luc Estang <i>Le Seuil</i> | 28 |
| France Max Gallo <i>Livre de poche</i> | 26 |
| Il y aura de l'eau pour les cygnes Samivel <i>Albin Michel</i> | 28 |
| La maladie de Chooz Michael Maltravers <i>Gallimard. Collection « carré noir »</i> | 32 |
| La maladie de la mort Marguerite Duras <i>Editions de Minuit</i> | 35 |
| Mamie Boileau-Narcejac <i>Denoël. Collection « Sueur froide »</i> | 32 |
| Palmes Frédéric Grendel <i>Flammarion</i> | 30 |
| La petite fille au tambour John Le Carré <i>Robert Laffont</i> | 31 |
| Portrait caché Jean-Marie Roberts <i>Le Seuil</i> | 28 |
| Le premier cercle Soljénitsyne <i>Le livre de poche</i> | 27 |
| La promenade au phare Virginia Woolf <i>Le livre de poche</i> | 29 |
| Somme toute Claude Roy <i>Gallimard. Collection « Folio »</i> | 27 |
| Suor Jorge Amado <i>Temps actuels</i> | 31 |

Un ami de passage

Claude Courchay
Belfond 35

Un mot d'auteur

Jean Cayrol
Le Seuil 28

Voyage d'un botaniste

Joseph de Tournefort
Maspero 31

Histoire

Ordre alphabétique de titres

| | numéros |
|---|---------|
| Les Allemands sans miracle collectif <i>Armand Colin</i> | 34 |
| L'armée polonaise assassinée Alexandra Kwiatkowska Viatteau <i>Editions Complexe</i> | 34 |
| L'ascension d'Hitler B. T. 2. <i>L'école moderne française</i> | 30 |
| Bourgeois et gentilhommes. La révolte sociale au XVI^e siècle Georges Huppert <i>Flammarion</i> | 30 |
| Commentaires royaux sur le Pérou des Incas Inca Garcilaso de la Véga <i>Maspero</i> | 27 |
| Le défi alsacien Eugène Philippe <i>Société d'édition de la Basse-Alsace</i> | 34 |
| Les délateurs. Le cinéma américain et la chasse aux sorcières Victor Navaski <i>Balland</i> | 34 |
| Exilés en France. Souvenirs d'antifascistes allemands émigrés. 1933-1945 <i>Maspero</i> | 30 |
| Le génocide amérindien <i>C.D.D.P. Pointe-à-Pitre</i> | 28 |
| La grande nation. L'expansion révolutionnaire de la France dans le monde de 1789 à 1799 Jaques Godechot <i>Aubier</i> | 30 |
| L'image de l'autre. Histoire de l'Occident médiéval face à l'Islam Philippe Senac <i>Flammarion</i> | 34 |
| Le Moyen Age collectif <i>Armand Colin</i> | 30 |
| Orient et Occident au temps des Croisades Claude Cahen <i>Aubier</i> | 34 |
| Race et couleur en pays d'Islam Bernard Lewis <i>Payot</i> | 34 |
| Regards sur l'école primaire au XIX^e siècle <i>C.D.D.P. Blois</i> | 28 |
| Remues d'hommes. Les migrations montagnardes en France aux XVII^e et XVIII^e siècles Abel Poitrineau <i>Aubier</i> | 34 |

| | |
|--|----|
| La révolution à la Guadeloupe <i>C.D.D.P. Pointe-à-Pitre</i> | 28 |
| Le shtetl Rachel Ertel <i>Payot</i> | 30 |
| Tziganes Jean-Pierre Liégeois <i>Maspero</i> | 34 |
| Une éducation pour la démocratie. Textes et projets de l'époque révolutionnaire Bronislaw Baczko <i>Garnier</i> | 30 |
| La vie quotidienne des armées d'Alexandre Paul Faure <i>Hachette</i> | 30 |
| La vie quotidienne en Egypte au temps de Ramsès Pierre Montet <i>Le livre de poche</i> | 27 |

Pédagogie

| Ordre alphabétique de titres | numéros |
|--|---------|
| Ah ! les beaux groupes Ian Stewart <i>Belin</i> | 26 |
| Aperçus sur l'enseignement dans le monde. Situations et tendances collectif <i>Casterman</i> | 28 |
| Apprentissage mathématiques à l'école élémentaire collectif <i>Sermap/Hatier</i> | 26 |
| L'ordinateur à l'école Gérard Bossuet <i>PUF. Collection « L'éducateur »</i> | 26 |
| Autonomie et auto-évaluation Nelly Leselbaum <i>Economica</i> | 29 |
| Biculturalisme, bilinguisme et éducation Chadly Fitouri <i>Delachaux et Niestlé</i> | 35 |
| Les classes de découverte. Bilan et perspective <i>C.R.D.P. Grenoble</i> | 28 |
| La communication sociale chez l'enfant Jeanine Beaudichon <i>PUF</i> | 29 |
| La composition de culture générale Serge Salon et Jean-Charles Savignac <i>Sirey. Collection « Notions essentielles »</i> | 26 |
| La course aérobie à l'école élémentaire In <i>Courir n° 72</i> (revue) <i>Revue française de course à pied</i> | 30 |
| Découvrons et expérimentons Lydia Halimi <i>Fernand Nathan</i> | 28 |
| De l'animation pédagogique à la recherche-action Charles Delorme <i>Chroniques sociales</i> | 29 |
| Des enfants non francophones à l'école. Quel apprentissage ? Martine Abdallah-Pretceille <i>Armand Colin</i> | 33 |

| | |
|---|----|
| Les dix-treize ans, garçons et filles en C.M.2 et en 6^e Bianca Zazzo <i>PUF</i> | 29 |
| Doit-on enseigner l'image aux enfants ? <i>C.R.D.P. Rennes</i> | 28 |
| L'école de Jules Ferry à travers les manuels <i>C.R.D.P. Nancy</i> | 28 |
| Espace vécu et espace connu à l'école maternelle Liliane Lurçat <i>E.S.F.</i> | 29 |
| Et si le français était une activité d'éveil in <i>Repères n° 59</i> (revue) <i>I.N.R.P.</i> | 30 |
| Guide pratique d'éducation musicale. Le rythme par le chant <i>C.R.D.P. Orléans</i> | 28 |
| Lecture. De l'activité sociale aux pratiques de la classe <i>C.R.D.P. Mâcon</i> | 28 |
| Lire, écrire, pratique nouvelle de la lecture au collège Annette Béguin <i>Editions de l'Ecole</i> | 28 |
| L'ordinateur à l'école Gérard Bossuet <i>PUF. Collection « L'éducateur »</i> | 26 |
| La politique comparée Daniel-Louis Seiler <i>Armand Colin</i> | 28 |
| Psychopédagogie pratique collectif <i>Istra</i> | 29 |
| Le soutien en lecture et la lecture soutenue Gisèle Calmy <i>Fernand Nathan</i> | 28 |
| Le théâtre des images Chantal et Michel Rouquette <i>L'école des loisirs</i> | 26 |
| Vers une nouvelle pédagogie de la lecture Isdey Cohen et Yannick Mauffrey <i>Armand Colin</i> | 33 |
| La vidéo, pour quoi faire ? Dans un stage, dans une école collectif <i>PUF. Collection « L'éducateur »</i> | 26 |

Géographie - Régions

| Ordre alphabétique de titres | numéros |
|---|---------|
| La ferme. Du satellite à la carte <i>C.R.D.P. Toulouse</i> | 28 |
| Flore de l'étage alpin <i>C.R.D.P. Toulouse</i> | 28 |
| Mon village en Lorraine Jean Morette <i>Edition Serpenoise</i> | 26 |
| Plaques et grands reliefs <i>C.N.D.P. Paris</i> | 32 |
| Préhistoire de Midi-Pyrénées <i>C.R.D.P. Toulouse</i> | 32 |

Filmographie

Ordre alphabétique de titres

| | numéros |
|-----------------------------------|---------|
| L'argent | |
| Robert Bresson | 33 |
| Atomic Café | |
| K. et P. Rafferty et Jayne Loader | 26 |
| Ballade à blanc | |
| Bertrand Gauthier | 32 |
| Le cercle du pouvoir | |
| Dolby Roth | 27 |
| Gaijin | |
| Tizuka Kamasaki | 28 |
| Le roi des singes | |
| Film chinois d'animation | 34 |
| Le vent | |
| Souleymane Cissé | 28 |

Textes Officiels

Formations

| | numéros |
|------------------------------------|---------|
| Etudiants étrangers | 28 |
| Accès aux carrières universitaires | 29 |
| Contrats d'apprentissage | 32 |

Enseignement

| | |
|--|----|
| Enseignement agricole | 28 |
| Sensibilisation à l'environnement | 29 |
| Classes de premier cycle dans les lycées | 32 |
| Etudes informatiques | 33 |
| Classes d'initiation à la langue française | 34 |

Social

| | |
|--------------------------------|----|
| Logement de fonction | 27 |
| Gratuité des manuels scolaires | 29 |
| Pensions civiles | 33 |
| Gratuité des manuels scolaires | 33 |

Personnels

| | |
|--------|----|
| S.E.S. | 27 |
|--------|----|

Divers

| | |
|-------------------------------|----|
| Dispense d'éducation physique | 27 |
| Etat des bâtiments scolaires | 31 |
| Conseils de classe | 32 |

Accueil

| | |
|---|----|
| Etablissements expérimentaux | 28 |
| Jeunes handicapés | 29 |
| Ecoles maternelles en zones rurales | 30 |
| Ecoles maternelles en milieu montagnard | 32 |
| Passage du privé au public | 32 |
| Accidents en S.E.S. | 33 |
| Ecoles maternelles en zones rurales | 34 |



le prochain
index
paraîtra dans

Magazine
L'EDUCATION

du 19 janvier 1984

semble de notes réparties en fiches, évalue donc l'élève et sa classe par rapport à une population statistique (établissement ou ensemble d'établissements), sur l'ensemble de la discipline, et pour les diverses aptitudes répertoriées. « *Cela permet de moduler pour chaque classe, explique Gilles Bonnichon; cela prend beaucoup de temps, mais a l'avantage d'éviter les grosses erreurs et de donner autant de poids à la perception, par exemple, qu'à*

l'expression écrite. » Ce programme fonctionne dans les deux collèges malgré des difficultés dues à des équipements différents (un T.R.S. 80 à Louvres et un Apple II à Neufchâtel-en-Bray). Un inconvénient toutefois: muté à Gargenville, Gilles Bonnichon y emportera son programme pour le poursuivre là-bas. Le relais sera-t-il assuré à André-Malraux où peu d'enseignants (six au total) s'intéressent à l'informatique? Mystère...

bonnes volontés

Au collège Henri-Wallon de Garges-les-Gonnesse, le problème est inverse: de nombreux enseignants s'intéressent à l'informatique, mais il y a peu de matériel. Lorsque l'équipe de base, composée de trois professeurs de mathématiques — Denis Mora, Robert Bass, Pierre Bors — et d'un professeur de biologie, Alain Ratiarson, a lancé un « appel d'offres » pour une initiation à l'informatique, ses prévisions les plus optimistes (une vingtaine d'enfants) ont été largement dépassées: quatre-vingts élèves et une trentaine d'enseignants (soit plus de la moitié de l'effectif des professeurs) se sont manifestés.

Il y avait là de quoi saturer l'unique ordinateur (un « T07 » de chez Thomson) et les cinq calculatrices SHARP que possédait l'établissement. Des séances d'initiation au BASIC ont eu lieu, au second trimestre, par groupes de dix élèves et en dehors des heures de cours (1). Un P.A.E. — objectif: maîtrise des

quatre opérations — a été réalisé avec des cinquièmes, et une demi-classe volontaire s'est initiée au BASIC en dehors du temps scolaire. Forts de ce succès, les enseignants ont mis sur pied, pour l'année 1983-1984, une série de projets destinés à « *faire les choses plus en profondeur, notamment à lutter contre l'échec scolaire* ».

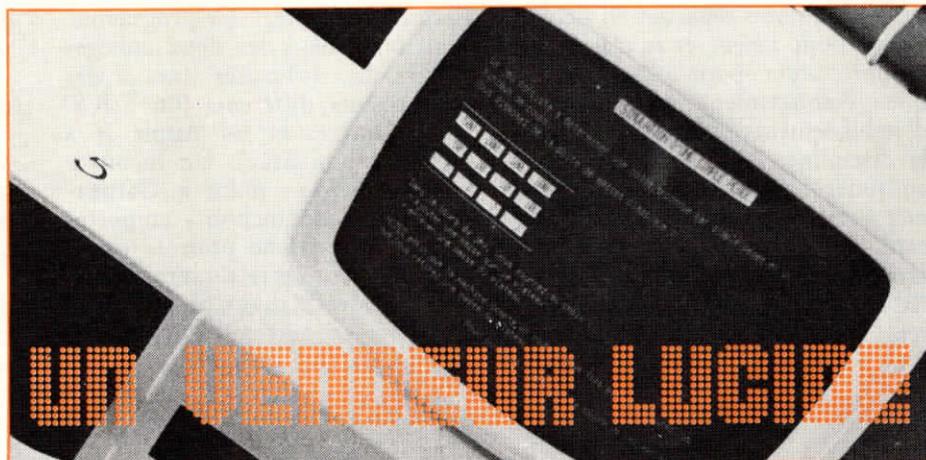
Tout d'abord, pour la « sixième à effectif allégé » (qui existait déjà l'an dernier), les jeux informatiques constitueraient un bon biais pour résoudre certaines difficultés en calcul et en français. Ensuite, poursuite du travail entrepris en cinquième, mais aussi extension à d'autres classes — quatrième et troisième — grâce à huit heures d'informatique intégrées à l'emploi du temps. Enfin, on envisage l'informatisation du C.D.I. « *Nous touchons surtout des élèves volontaires, ceux qui ne rejettent pas l'école... alors que nous souhaiterions attirer ceux qui sont en situation critique* », expliquent les ensei-

gnants. Et de rêver à une salle équipée où les élèves pourraient se rendre durant certaines plages horaires...

Hélas, l'absence de matériel reste le problème numéro un: malgré la somme de six mille francs obtenue pour l'ensemble des P.A.E., cent heures supplémentaires (sur les trois cent cinquante demandées) et deux heures de décharge pour chacun des quatre professeurs-animateurs, les enseignants craignent de devoir ralentir le rythme. On est loin en effet des vingt mille francs nécessaires pour équiper une salle. Dans cet établissement situé en ZEP, où se posent de nombreux problèmes (déprédations dues en partie à l'environnement mais aussi à la mauvaise qualité de la construction), il s'avère, malgré de nombreuses bonnes volontés, bien difficile de « travailler autrement ».

Michaëla Bobasch

(1) A signaler: une heure sur deux seulement a été rémunérée.



Comme la plupart de ceux qui travaillent chez I.B.M., Marc Eisinger est un « ingénieur maison ». Après une licence de mathématiques, il est entré en juin 1968 dans la firme américaine : « J'ai appris qu'I.B.M. embauchait ; j'ai écrit une lettre ; I.B.M. recrute en fonction de ses besoins, il faut tomber au bon moment. » Après une formation de base en deux étapes — au total huit mois de cours théoriques entrecoupés par trois mois de stages dans une agence —, il a entamé une carrière qui se caractérise par un perpétuel va-et-vient entre le « terrain » (qu'il ne craint pas d'appeler le « field ») et le marketing.

Il a été successivement ingénieur technico-commercial en agence — il s'agissait d'aider l'ingénieur commercial à élaborer, sur le plan technique, des solutions adaptées aux problèmes de chaque client, et d'assurer le démarrage et le suivi des installations —, puis a travaillé sur des programmes d'applications

médicales (centre d'études semi-automatique de médecine d'entreprise), avant un retour au marketing pour s'occuper d'autocommutateurs ; depuis près d'un an, il est attaché de presse. « C'est un parcours un peu inhabituel, car j'ai beaucoup changé de poste », dit-il, tout en spécifiant que la mobilité est une des caractéristiques de l'entreprise I.B.M.

Tout au long de sa carrière, Marc Eisinger a suivi à plusieurs reprises des stages de formation continue : « Les technico-commerciaux sont ceux qui en bénéficient le plus, car, lorsqu'ils changent de clients, ils changent également de matériel. » Il ne faut pas oublier qu'I.B.M. consacre 9,8 % de la masse salariale à la formation. Celle-ci comporte, outre l'information que tous les constructeurs dispensent à leur personnel et à leurs clients (introduction à des produits, méthodes et systèmes), des cours d'auto-enseignement (bandes magnétiques, cassettes) et des cours magistraux dispensés dans des centres et ou-

verts à tous, moyennant une facturation. I.B.M. possède deux centres d'enseignement à Val-de-Fontenay et à Boulogne-Billancourt ; ce dernier représente, en heures dispensées, l'équivalent de l'université de Rouen. De plus, une « Ecole d'été » s'emploie au recyclage interne du personnel, pour faire le point sur les nouveautés.

Que pense cet « ingénieur maison » des diverses formations existant en matière d'informatique ? Les écoles privées ? Sa réponse est laconique : « Il y en a de bonnes et de moins bonnes. » Les grandes écoles ? « A quelques exceptions près, elles boudent l'informatique. » L'Université ? Elle a indiscutablement une mauvaise image de marque, assortie, curieusement, d'une certaine méconnaissance de ce qui s'y fait. On a d'ailleurs le sentiment que cette méfiance est réciproque. I.B.M. semble avoir une très mauvaise image de marque dans les universités ; c'est la multinationale, avec toute la connotation péjorative que cela recouvre. « D'un autre

Comment les informaticiens du « privé »
voient-ils l'enseignement de l'informatique ?
C'est ce que nous avons demandé à Marc Eisinger,
cadre chez I.B.M. — vingt mille employés.

côté, dit Marc Eisinger, le gouvernement français tend à favoriser les constructeurs français à travers l'Education nationale. Finalement, les gens sont formés sur des matériels peu répandus ou à des langages qui ne le sont pas trop, l'Algol par exemple, qui a été longtemps un cheval de bataille de l'Université française. »

Ceci posé, l'Université a à ses yeux quelques défauts : elle est dramatiquement sous-équipée (« lisez le rapport Nivat »), privilégie la théorie, s'emploie à « concevoir des systèmes jamais finis, n'a aucune perception de ce qu'est le business », bref « ne forme pas les informaticiens dont on aurait besoin actuellement ». Pourtant, I.B.M. est sensible aux diplômés — « non pas pour les connaissances acquises, mais parce que c'est la preuve d'une capacité à acquérir des connaissances » — et collabore avec quelques universités : celles de la région parisienne, de Nice et de Montpellier. Marc Eisinger espère une extension de cette coopération,

« comme dans d'autres pays, où il y a rivalité entre les différentes firmes, pour équiper les universités. » Il est d'ailleurs regrettable, à son avis, « qu'I.B.M. soit pratiquement exclue de celles-ci ».

Et l'informatique à l'école ? Après avoir précisé que « I.B.M. en tant que telle n'a pas et n'a pas à avoir de position sur ce point qui est du ressort de l'Etat », Marc Eisinger donne son avis à titre personnel. Curieusement, cet informaticien n'est pas un incondicional de l'informatique pour tous dès le plus jeune âge, et, pour être vendeur d'ordinateurs, il n'en reste pas moins « lucide ». Certes, il reconnaît que l'informatique au lycée a des avantages, notamment celui de la démystification : « Apprendre l'informatique, c'est comme passer son permis de conduire ; savoir ce que c'est, comment ça marche. » Mais il considère en revanche que « l'informatique n'est pas intellectuellement neutre », et s'interroge sur « l'influence qu'elle peut avoir sur le développement de la pensée.

L'informatique induit un mode de réflexion ; à partir du moment où l'on veut informatiser un problème, on le regarde d'une manière différente, comme un photographe qui s'interroge sans cesse pour savoir si tel sujet ou objet peut ou non faire une bonne photo. Si bien que l'on finit par ne plus penser qu'à ce que l'on peut faire en fonction de l'outil ».

Peu disposé à se laisser envahir, Marc Eisinger n'a pas d'ordinateur chez lui : « Il n'y a rien sur l'informatique à la maison, pas même une brochure, pas de micro-ordinateur pour les enfants. » Et l'informatique ne fait pas partie de ses « hobbies », bien qu'il l'utilise pour certains de ses loisirs, notamment pour répertorier des éléments relatifs à l'étude des civilisations précolombiennes de l'Amérique centrale, sujet pour lequel il se passionne. « L'informatique est un outil, conclut-il ; pour moi, c'est, entre autres, une extension de ma mémoire. »

Michaëla Bobasch

on va encore être les derniers

Tout d'abord, il y a eu les banques puis les gares, les aéroports, les caisses d'épargne, les commerçants... Chaque jour voyait éclore de nouveaux terminaux. A l'école, rien. Puis il y a eu les artisans, les petites entreprises, et déjà quelques familles avaient un petit ordinateur à la maison. A l'école, on repeignait les tableaux noirs.

Ensuite sont arrivés les *vidéo-games* par dizaines, pour les tout petits et les plus grands. Pacman nettoyait des couloirs sur les écrans de tous les bistrot « du » lycée et déjà certains jeux se mêlaient d'enseigner la logique ou l'orthographe, les « tables » ou le vocabulaire. A l'école, on choisissait un nouveau manuel d'éveil.

Mais les enseignants ne sont pas restés inactifs. Ignorons les farfelus et les traîtres qui sont allés à l'université apprendre l'informatique. Quatre, cinq années à avaler du Fortran, à décortiquer l'assembleur... De Basic en Pascal, d'intelligence artificielle en reconnaissance des formes, ils sont devenus tellement forts qu'ils n'ont plus leur place chez nous. Qu'ils partent et disparaissent, ils sont perdus pour l'enseignement. Et les autres ? Ils se sont bougrement remués, ils ont créé des commissions, avec des sous-commissions, des rapporteurs, des secrétaires, des auditions, des colloques, des missions. Et de tout

cela sont nés des rapports, des motions, des « libres opinions », des déclarations... sur les dangers de l'informatique qui robotise, mécanise, uniformise, standardise la pensée. Ouf ! On avait de bonnes raisons de ne rien faire. C'est un coup classique dans l'histoire de l'éducation. Déjà, il y a quelques siècles, quand se développait l'imprimerie, les professeurs des universités avaient mis en garde la société contre cette nouvelle technologie qui allait tuer la véritable culture qui ne pouvait être qu'orale et manuscrite.

Quelques siècles plus tard revenait la même antienne à propos de la radio, du stylo à bille, de la télé, des calculatrices de poche... Combats d'arrière-garde, bien sûr, et perdus d'avance. Mais à chaque fois quelques générations d'enfants sont privées d'une dimension essentielle de notre culture, et la société est privée de citoyens et de travailleurs adaptés aux nouvelles technologies. Allons-nous recommencer encore et rester à l'écart de l'informatisation de notre société le plus longtemps possible, tout occupés que nous sommes à dissimuler notre conservatisme intéressé derrière une rhétorique fumeuse et des hochets pédagogiques : un petit stage d'initiation par-ci, un petit peu d'éveil par-là ?

Pourtant ces générations perdues pour la culture moderne ne sont pas l'aspect le plus inquiétant du

retard systématique de l'école. Le plus grave c'est que toute l'institution scolaire se déconsidère, aux yeux des parents, des enfants et des entreprises. Autrefois, il y a cent ans, l'instituteur était compétent dans les savoirs essentiels de son époque : il savait l'arithmétique, la gestion municipale, la géographie et l'agriculture. Aujourd'hui il ne sait rien en technologie, rien en gestion, rien en sciences économiques ou politiques, rien en anglais, rien en informatique. Et par pudeur on n'évoquera pas la culture scientifique ! Cela commence à se savoir dans les entreprises, chez les techniciens et les cadres, chez les parents privilégiés : l'essentiel, il faut l'apprendre ailleurs qu'à l'école.

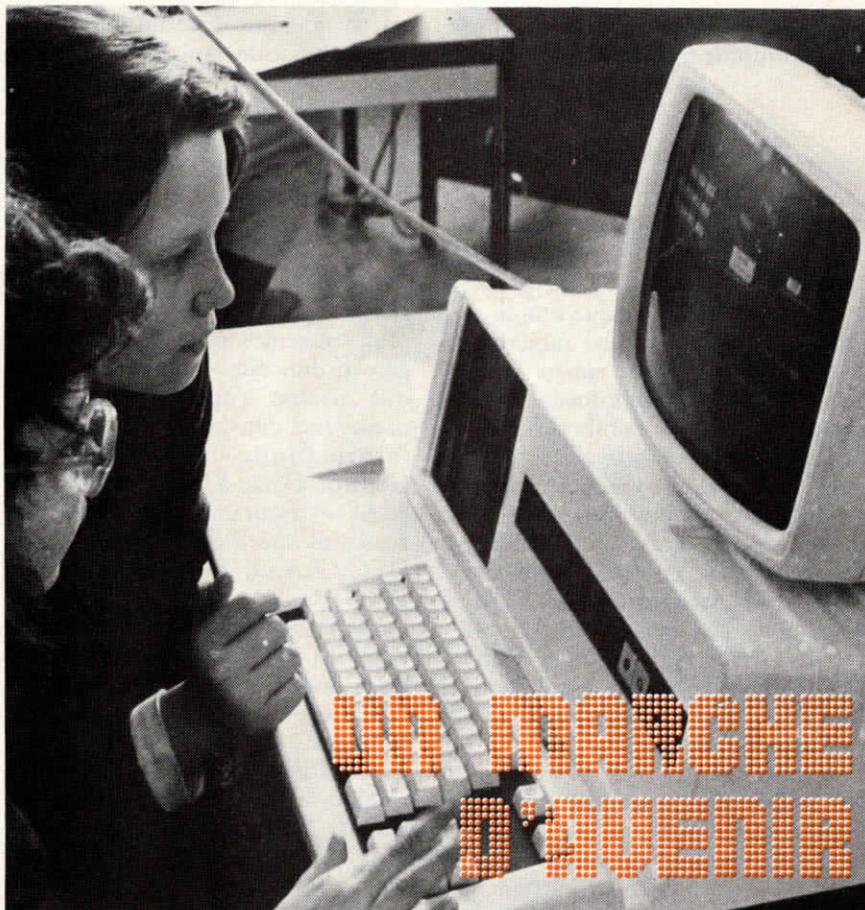
L'école s'est ainsi trouvée exclue des médias et elle est bien partie pour être exclue de l'informatique. Déjà les éditeurs, les fabricants de matériels sont au travail. Mais il y a pire : tout cela se fait à partir de réalisations américaines, on traduit, on adapte, on ne crée guère. Il ne reste plus aux enseignants qu'à dénoncer l'impérialisme américain. Facile : les constructeurs américains font leur travail, ils inventent, produisent et vendent. Ce n'est pas l'impérialisme américain le vrai coupable, c'est la mollesse et le conservatisme français.

Il y a, dit-on, un défi informatique à relever. L'école et les enseignants

ont là un rôle majeur à jouer, mais ce combat ne se gagnera pas à coup de papotages et de bricolage. Il est urgent de bien former et informer les enseignants ; peut-être faudrait-il oser renoncer à quelques heures dans les disciplines moins vitales, reconvertir certains enseignants (quitte à heurter les réflexes corporatistes) ; il faut déclencher un véritable plan Orsec de la formation, s'allier aux entreprises, mettre des micro-ordinateurs dans les centres de loisirs et les maisons de jeunes, promouvoir des clubs, des magazines... Dans quelques années il sera trop tard.

Pourtant les enseignants ne sont pas des gardiens de musée, ils sont au service de notre société, de son développement et de sa modernisation. Gagner la bataille de l'informatique est vital pour l'école et ses personnels. S'ils échouent, l'école apparaîtra de plus en plus comme une garderie, et notre société paiera au prix fort cette négligence. Mais rassurons-nous et parions que, si par malheur cette prédiction se réalisait, loin des *computers* et des *vidéo-games* américains ou japonais avec lesquels les enfants français travailleront, dans les écoles normales il y aura une U.F. consacrée à la philosophie de l'informatique. Cela risque d'être de plus en plus dur à avaler... et à exporter.

François Marlet



UN MARCHÉ
D'AVENIR

En France, la situation de l'enseignement assisté par ordinateur (E.A.O.) se distingue des expériences étrangères (Etats-Unis, Grande-Bretagne, etc.) par une certaine timidité des éditeurs et constructeurs qui se trouvent limités dans leurs initiatives par cette forteresse de protectionnisme pédagogique que constitue l'enseignement public.

Hésitant à prendre des risques, ils s'orientent plus volontiers vers les entreprises et la formation professionnelle, délaissant la formation initiale livrée à elle-même, sans concurrence. Il n'est pas improbable que la qualité des produits de formation offerts aux élèves et aux étudiants s'en trouve affectée.

Encore une fois l'innovation pédagogique risque de se faire en de-

hors de l'Education nationale et plus ou moins malgré elle.

entreprises et formation professionnelle

Contrairement à ce que l'on imagine, les technologies modernes d'enseignement n'ont jamais été le domaine réservé de l'Education nationale. Aussi, de nombreuses entreprises et organisations qui utilisaient déjà des systèmes audiovisuels pour les besoins en formation de leurs personnels tendent maintenant à leur adjoindre des systèmes d'enseignement assisté par ordinateur. Tel est, entre autres, le cas du Crédit agricole, de l'Union des assurances de Paris ou d'Aéroformation (formation de personnels de l'aviation, etc.).

A chacune de ces entreprises, correspondent généralement des besoins très spécifiques auxquels ne peuvent que rarement répondre les logiciels d'enseignement existants : les catalogues ne leur offrent que des outils trop généraux alors qu'il leur faut du « sur mesure ». Il est par exemple peu probable qu'une entreprise autre qu'Aéroformation ait l'usage d'un système d'E.A.O. pour la formation des équipages de l'Airbus 300, de l'Airbus 310 ou du Concorde. Quelques constructeurs d'ordinateurs et sociétés de services ont donc développé des outils permettant à la fois de suivre des cours existants (poste-étudiant) et d'en réaliser de nouveaux (poste-auteur) même si l'on dispose de peu de connaissances en informatique, ceci grâce à un langage-auteur. Celui-ci

est en quelque sorte un langage de programmation conçu tout spécialement pour la réalisation d'instruments didactiques. De la sorte, il devient plus aisé pour le prestataire de services de répondre rapidement à une demande de didacticiel pour un besoin précis ou, pour le client, d'écrire ses propres didacticiels.

Parmi les systèmes disponibles sur le marché — ils sont encore le plus souvent multipostes (mini ou gros ordinateur + terminaux) bien que semble s'opérer progressivement une conversion à la micro-informatique (**Microplato** de Control Data, **STERCA** de **STERIA**) — figurent tout d'abord les systèmes spécifiques : **DECAL** de **DEC**, **E.A.O. V** de **CITI 2**, **DI-DAO** de la **C.G.I.** Dans ce cas, matériel et didacticiel sont livrés « clef en main » pour des applications données.

Viennent ensuite les sous-systèmes : **IIS/Coursewriter** et **IIS/IMG** d'**I.B.M.**, **Phœnix** de **Westinghouse**, **LOVE** de la **SEMS**, **LOVE-T** de **CEREP**. Ceux-ci sont utilisables concurremment avec d'autres logiciels (gestion, traitement de texte, etc.).

Enfin, les systèmes dédiés où l'on pratique uniquement l'E.A.O. : **PLATO** de Control Data, **CAN 8** de la Compagnie **BULL**, **OPE** de l'université Paris VII, **SCBET** de **AS** et **I**.

l'E.A.O. dans la formation initiale

Dans le domaine de la formation initiale, l'enseignement assisté par

ordinateur ne se développe pas avec un égal dynamisme à tous les niveaux de formation. L'Université, malgré quelques tentatives ponctuelles dans le domaine, demeure encore un véritable désert.

L'enseignement élémentaire public ou privé accomplit paisiblement ses premiers pas au gré des initiatives locales, du hasard des compétences et des expérimentations menées par les écoles normales d'instituteurs lorsque des matériels et des enseignants motivés ont réussi à se rencontrer. Profitant de cette brèche, un éditeur, **Vifi-Nathan**, commence à diffuser des didacticiels utilisables à l'école élémentaire sur le micro-ordinateur **T07** de **Thomson**.

L'enseignement secondaire est quant à lui le terrain d'efforts considérables. Ces efforts, parfois très controversés, commencent néanmoins à porter leurs fruits. Ainsi, la Mission informatique du Centre national de documentation pédagogique, chargée d'animer la production et la diffusion des didacticiels, disposait dès la rentrée scolaire 1982 d'une « bibliothèque » de plus de 120 logiciels d'enseignement fonctionnant sur les micro-ordinateurs agréés par l'Education nationale (**R2E**, **Logabax** et **Leanord**) et couvrant pratiquement toutes les matières de l'enseignement général et, partiellement, de l'enseignement technique. A ces premiers didacticiels, en accès libre à tous les établissements d'enseignement de l'Education nationale, devront s'ajouter deux cents nouvelles heures d'utilisation ainsi que divers systèmes préparés durant l'année scolaire 1982-1983 : **Logo**, langages-auteurs, etc.

Pour l'instant, l'Education na-

tionale est pratiquement le seul maître d'œuvre des didacticiels utilisés dans l'enseignement public. La seule exception notable est Hatier qui a pris le risque d'éditer deux cents heures de programmes en orthographe, français, latin, anglais, allemand, espagnol, physique, mathématiques appliquées à la physique, et économie.

l'E.A.O. pour le grand public

Occasionnellement exploité par les constructeurs de micro-ordinateurs, le marché de l'E.A.O. grand public commence à attirer les éditeurs du secteur scolaire et parascolaire. Ces derniers, avant de prendre place sur les rangs, ont toutefois pris la précaution de s'associer avec des entreprises de la branche informatique.

Nathan s'est lié à Thomson pour donner naissance à Vifi-Nathan. Son catalogue de logiciels destinés en principe au grand public est encore peu fourni mais il comporte déjà une large gamme de produits utilisables sur le micro-ordinateur T07 de Thomson : jeux, programmes éducatifs, jeux d'entreprise et progiciel éducatif pour les enseignants et éducateurs. Nathan semble ne pas avoir perdu tout espoir de fournir un jour les écoles en logiciels d'enseignement.

Bordas, associé à DIDAO (une filiale de la C.G.I.) annonce pour la rentrée scolaire un produit nouveau : **Le Libriciel**. Il s'agit d'un

suite p. 36

des logiciels

pour l'été

Dans le cadre prestigieux de la Chartreuse de Villeneuve-lez-Avignon, le Centre international de recherche, de création et d'animation (CIRCA) a créé l'événement informatique de cet été 1983. Des expositions consacrées à la création artistique assistée par ordinateur, des ateliers où les participants ont pu s'exercer à cette nouvelle forme d'activité artistique (textuelle, visuelle ou sonore), des conférences publiques sur « la culture, la technologie et le citoyen » ont célébré la puissance nouvelle du dieu ordinateur.

Mais là n'était pas l'essentiel : les visiteurs étaient invités tout en s'informant et même en s'instruisant à participer comme jurés au premier Festival du logiciel. C'est ainsi que près de six mille personnes se sont, souvent pour la première fois, frottées à un micro-ordinateur. Les logiciels en langue française et à la portée des néophytes étaient à la disposition d'un public curieux et terriblement appliqué.

Ces logiciels provenaient pour la plupart de créateurs qui venaient ainsi présenter leur œuvre comme un peintre cherche à exposer ses premiers tableaux. Ce moderne vernissage a révélé des travaux d'excellente qualité et, qui plus est, de fort jeunes auteurs. Les prix remis le 8 septembre et couronnant vingt-cinq brillants lauréats ont été décernés par le CIRCA, l'Agence de l'informatique, la Fondation de France, Vifi-Nathan, l'Ordinateur individuel, la Compagnie Bull, R.T.L., Thomson, Antenne 2 et la Caisse des dépôts et consignations.

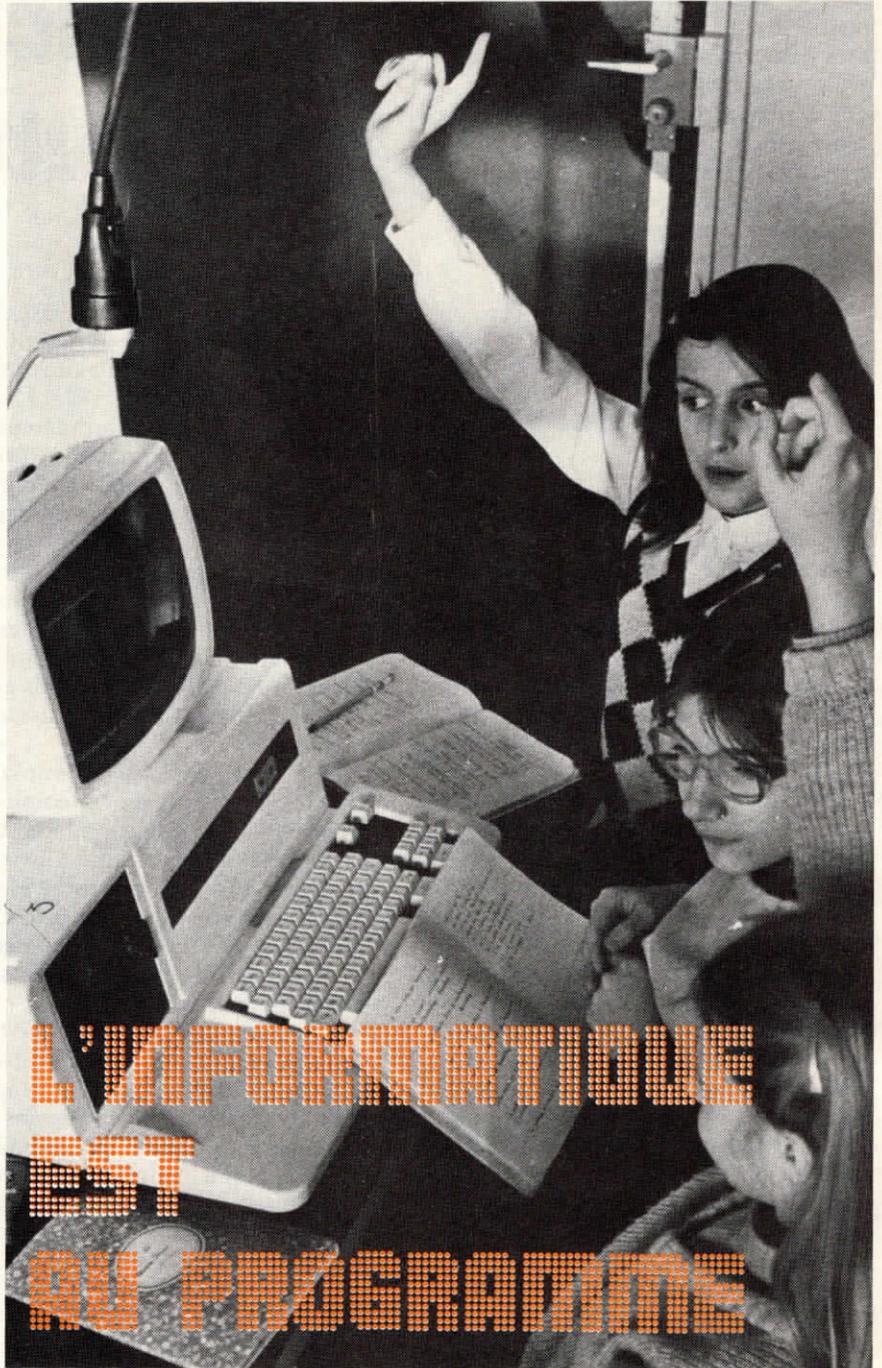
Faut-il souligner l'intérêt d'une telle manifestation qui incite au développement de la culture informatique et à sa dissémination ? La popularité de ce festival d'été auprès des jeunes et même très jeunes générations témoigne de besoins qui ne feront que s'accroître avec l'extension du marché des ordinateurs domestiques.

Nul doute que l'an prochain la compétition sera plus sévère pour les créateurs de logiciels pour le grand plaisir des visiteurs. Pendant vos prochaines vacances d'été, ne bronzez pas stupidement, faites aussi un peu d'informatique.

C. M.

document écrit, vendu en librairie, et d'une clé d'accès à un ordinateur central au moyen d'un terminal vidéotex de type Minitel. Cette clé d'accès donnera droit à un nombre d'heures forfaitaire de connexion à l'ordinateur central. Le premier Libriciel disponible en septembre 1983 est un cours de BASIC. Bordas, en choisissant cette voie, parie très certainement sur le prochain développement de l'équipement télématique des ménages : le fait que près de 2 millions de Minitel seront installés en France d'ici à 1985 par les P.T.T. n'est probablement pas étranger à cette orientation.

Le G.I.E. Matra-Hachette n'entend pas mettre tous ses œufs dans le même panier. Tandis qu'Hachette diffuse des Ediciels (jeux d'action et de réflexion, logiciels éducatifs, programmes de gestion domestique) pour divers micro-ordinateurs (Apple II, TRS 80, T07, etc.), Matra prépare la réalisation d'un Minitel intelligent offrant les capacités de traitement en local d'un micro-ordinateur et celles d'un terminal vidéotex pour le raccordement à divers serveurs.



Claude Moreau

entretien avec Daniel Gras

conseiller technique au Cabinet du ministre de l'Education nationale

• Quelles sont les principales orientations du ministère de l'Education nationale pour le développement de l'information à l'école ?

A la suite d'évolutions technologiques, sociales et scientifiques, nous entrons maintenant dans la troisième phase du développement de l'informatique à l'école. La première phase s'était située dans les années 70, qui avaient vu la mise en place d'une première mission au ministère, et la seconde en 1978, quand sont apparus les micro-ordinateurs et qu'a été lancée l'opération « 10 000 micros » dans les établissements scolaires.

Nous sommes aujourd'hui à un tournant qualitatif et quantitatif. Quantitatif parce que l'informatique est entrée dans les mœurs et qualitatif parce que son développement se traduit par une demande sociale très forte. Depuis 1980, les sollicitations sont de plus en plus nombreuses et de plus en plus pressantes de la part des jeunes comme des parents. Il est clair que dans cinq ans, il y aura au moins cent mille micro-ordinateurs dans le système scolaire. La demande est telle que les collectivités locales et territoriales sont amenées à fournir des équipements aux écoles. Notre rôle alors est de mettre de l'ordre, de canaliser, de donner une cohérence d'ensemble et d'utiliser pour ce faire le financement dont on dis-

pose. Depuis deux ans, nous avons considérablement renforcé la maîtrise pédagogique du développement de l'informatique. On a formé près d'un millier d'enseignants dans des stages de formation lourde, plusieurs dizaines de milliers dans des stages plus courts et nous pensons donner une initiation de base à tous ceux qui le souhaitent. C'est un objectif très ambitieux.

• Comment définissez-vous l'intérêt pédagogique de l'informatique ?

Cent mille micro-ordinateurs et cent mille enseignants formés, c'est une dimension bien supérieure à ce qui s'est fait pour l'audiovisuel et c'est un objectif bien supérieur à ceux que se sont donnés d'autres pays. C'est une prise en charge de l'ensemble du problème par le système éducatif. Cette action s'organise suivant trois lignes de force :

1 - Une action sur la formation professionnelle. Il nous faut renforcer et développer les formations de la filière électronique. Mais il y a aussi des filières plus classiques qui sont atteintes, dans leur contenu, par l'informatique. La commande numérique, par exemple, ne va pas supprimer le métier de tourneur. En revanche, elle implique qu'on introduise dans la formation des éléments qui permettent aux élèves de comprendre ce qu'est la

commande numérique : une certaine automatisation, une forme de programmation, et surtout un autre mode d'organisation de la production.

2 - L'utilisation de l'informatique comme outil pédagogique à tous les niveaux du système scolaire. Il ne s'agit pas seulement de l'E.A.O. (enseignement assisté par l'ordinateur), mais de l'utilisation de l'ordinateur comme d'un support pour la formation. L'ordinateur est de plus en plus utilisé comme aide à la conception et à d'autres démarches créatrices. En ce sens, nous n'avons pas fini de découvrir la richesse de ses apports possibles à l'enseignement. Il est souhaitable que dans un avenir proche tout élève ait passé plusieurs centaines d'heures à utiliser un ordinateur dès lors qu'il aura suivi le cycle de la scolarité obligatoire.

3 - Enfin l'introduction de l'informatique comme dimension de la culture de base des élèves. Parmi les savoirs dispensés aujourd'hui à l'école, l'informatique risque d'apparaître de façon morcelée, soit comme un élément lié à la formation professionnelle, soit comme un élément permettant certains types d'apprentissage. En réalité, l'informatique a un domaine d'intervention très large : à peu près tous les secteurs de la vie sociale. Et depuis vingt ans elle s'est constituée en un corps homogène et un ensemble de connaissances struc-

turé selon ses propres méthodes. Il est donc logique de chercher à en donner une vision globale et cohérente aux élèves. Nous n'avons pas encore de réponse définitive sur la méthode. Mais nous voulons profiter de la « transdisciplinarité » de l'informatique et nous avons demandé aux commissions de discipline mises en place par le ministre et chargées d'étudier les contenus de l'enseignement d'identifier le rôle de l'informatique dans leur discipline respective.

• **Mais n'allez-vous pas retomber dans cet interminable débat : l'informatique est-elle, ou n'est-elle pas, une discipline ?**

C'est en fait un faux débat. Est-il indispensable de créer un cours d'informatique à l'école primaire ? Ce n'est pas évident, il est plus urgent de cerner la part exacte de l'informatique à l'école primaire, afin de prendre les mesures nécessaires pour la formation des maîtres. Pour les lycées, des réponses partielles sont déjà apportées : il existe en seconde une option d'informatique et en même temps l'informatique est utilisée au travers des autres disciplines. Une autre conception de l'enseignement, du lien et de l'organisation des disciplines entre elles est en train d'émerger. C'est peut-être le mérite de l'informatique que de nous faire échapper au schéma classique : il y a autant d'intérêt à l'étudier dans ses liens aux autres domaines qu'à l'étudier en elle-même.

• **L'école primaire n'est-elle pas la plus déshéritée en matière d'informatique, alors que la demande des maîtres est énorme ?**

C'est l'une de nos préoccupations. Au début de l'année scolaire 1982-1983, nous avons reçu un si grand nombre de demandes d'équipements de la part des conseils généraux que nous avons décidé de passer un contrat avec seize d'entre eux pour doter des établissements, à l'échelle départementale, d'un matériel « grand public » peu coûteux. Il est possible de satisfaire en effet une grande partie de ces demandes avec du matériel de faible coût, pour des activités peu intensives qui concernent généralement — mais pas seulement — l'école primaire. Toutes ces activités se développent sur la base d'un projet pédagogique départemental qui répond à des demandes locales. Dans la Drôme et dans l'Isère par exemple, ces projets sont essentiellement consacrés à l'apprentissage de la lecture ; en Seine-Saint-Denis, autour des zones d'éducation prioritaires ; dans d'autres départements, ils cherchent à favoriser le désenclavement d'écoles rurales. L'important est d'impliquer les jeunes et, si possible, d'autres partenaires.

Effectivement, il ne faut pas que nous mettions dix ans pour répondre à cette demande. Nous annonçons un programme de cinq ans, ce qui est à la fois ambitieux et raisonnable, car nous souhaitons que le mouvement se développe sur la base des initiatives locales.

• **Quelle est la politique du ministère de l'Éducation nationale en matière d'équipement et d'achat ?**

Nous jouons la carte de la décentralisation, et de nombreux mairies ou conseils généraux ont lancé des programmes d'équipement des éta-

blissements scolaires. Nos efforts visent donc à développer une politique d'achat de matériels adaptés aux besoins, dans différentes gammes. Nous définissons soigneusement ces gammes et nous proposons de coordonner les financements sous forme de contrats. Nous utilisons actuellement deux types de matériel : l'un « grand public », peu coûteux, utile pour des activités d'initiation ou des activités d'aide aux enseignants, attractif, mais ne permettant pas un usage très intensif ; l'autre est plus traditionnel ; il est adapté à des activités professionnelles et à l'E.A.O. et nous cherchons encore à l'améliorer.

Enfin, nous voulons développer des réseaux locaux afin de rationaliser l'emploi des matériels. En 1982-1983, il y avait sept mille micro-ordinateurs dans les établissements scolaires, payés sur des crédits nationaux. Nous allons livrer, entre juin 1983 et janvier 1984, six mille nouvelles machines dans les seize départements ayant signé un contrat avec l'Etat. Nous allons presque doubler en quelques mois le parc des matériels et ces chiffres donnent la mesure du phénomène qui s'amorce aujourd'hui. Les sommes engagées en 1983 sont de l'ordre de quatre-vingts millions, auxquels il faut ajouter vingt millions apportés par les collectivités locales. Ces sommes sont plus que doublées dans le projet de budget 1984, ce qui montre le changement de rythme envisagé, qui conduira à l'implantation de 15 à 20 000 micro-ordinateurs en 1984.

Il y a eu un bouleversement radical de la logique : il y a cinq ans, le

suite p. 40

insertion

qualification

Former de jeunes chômeurs à l'informatique par des volontaires du contingent : cette idée de François Mitterrand vient d'être mise en œuvre. Deux conventions signées entre le ministère de la Défense d'une part, le ministère de la Formation professionnelle et le secrétariat d'Etat à l'Education nationale d'autre part, ont permis la naissance des V.F.I. (Volontaires pour la formation à l'informatique). Il s'agit de jeunes diplômés des universités (maîtrise d'informatique, MIAGE) et des grandes écoles (Mines, E.N.S.T., INSA, H.E.C., ESSEC) effectuant leur service militaire, qui seront affectés, après un mois de classes réglementaires, à la formation de jeunes chômeurs. Actuellement au nombre de deux cent cinquante, ils seront quatre cents cet automne.

Le processus est le suivant : les quatre cents V.F.I. — volontaires sélectionnés par la Conférence des grandes écoles parmi près de mille cinq cents candidats — suivent après les classes un stage dans un Centre de formation de formateurs (1) où ils reçoivent durant un mois « un complément de qualification scientifique et pédagogique ». Ensuite, ils rejoignent des « sites de formation » où ils animeront deux types d'actions : des « stages d'insertion », d'une durée de cinq mois, proches de ceux organisés dans le cadre du dispositif seize/dix-huit ans, et des « stages de qualification » de neuf mois, s'adressant à des jeunes ayant déjà une formation supérieure et cherchant soit à acquérir une compétence en informatique, soit à se former aux métiers de l'informatique. Les sites de formation seront pour la plupart implantés dans des établissements relevant du ministère de l'Education nationale (GRETA, LEP, I.U.T., services de formation permanente des universités ou écoles d'ingénieurs), mais aussi dans d'autres organismes (lycées agricoles, centres de formation continue des

chambres de commerce et des métiers, M.J.C., F.J.T., associations).

Contrairement au programme relevant du ministère de la Formation professionnelle qui est national, celui confié au secrétariat d'Etat à l'Education nationale est régional. Des conventions ont été passées avec six régions — Nord/Pas-de-Calais, Rhône/Alpes, Ile-de-France, Lorraine et Midi/Pyrénées — et pourraient aussi concerner l'Aquitaine et la Haute-Normandie. Selon Roger-Gérard Schwartzberg, secrétaire d'Etat à l'Education nationale, l'opération touchera de dix mille à treize mille jeunes en un an, et pourrait être reconduite ultérieurement. Son coût est de treize millions de francs : deux millions financés par le Centre national informatique réservés à l'équipement complémentaire des centres de formation, et onze millions déboursés par les régions, pour assumer le coût des V.F.I. Le ministère de la Défense percevra en effet un remboursement forfaitaire annuel de dix mille francs par V.F.I. Ces derniers recevront, outre leur solde, une indemnité mensuelle de mille cinq cents francs pour la nourriture, le logement et l'hébergement.

« Il y a là une nouvelle forme de service national. Les V.F.I. deviennent des soldats de la bataille pour l'emploi », a indiqué Roger-Gérard Schwartzberg. L'idée n'est pas mauvaise. Reste à savoir si cette formation, qui a lieu sur du matériel français — « priorité est donnée à l'industrie française de l'informatique » — et n'est sanctionnée par aucun diplôme, permettra réellement aux jeunes qui l'auront suivie de trouver un emploi comme l'espèrent ses instigateurs. L'avenir le dira. **M. B.**

(1) Paris, Lille, Lyon, Nancy, Marseille, Nice, Toulouse et Caen (et bientôt Bordeaux et Rouen).

ministère de l'Education nationale pouvait espérer dire en quelle année tel établissement allait être doté de matériel. Aujourd'hui, il serait inconcevable de tenir des discours sur la décentralisation et de poursuivre cette politique.

● **Vous utilisez des matériels construits et élaborés par des producteurs industriels. Cherchez-vous des machines qui soient adaptées aux besoins et aux exigences plus spécifiques des enfants ?**

Plusieurs équipes travaillent en ce sens. Tout d'abord le choix des matériels est fait après une analyse très serrée, portant à la fois sur les qualités techniques et sur l'adaptation aux besoins pédagogiques. Nous avons un certain nombre de critères de qualité et nous refusons des matériels qui se révéleraient dangereux. Mais la marge est étroite. Quand l'administration achète des voitures, elle doit choisir parmi les modèles qui sont sur le marché. Il en est de même pour les micro-ordinateurs. La possibilité de faire adapter des modèles de façon spécifique est limitée, à moins de payer très cher... Nous maintenons une vigilance de consommateur, mais des produits trop modifiés ne seraient plus des ordinateurs...

● **Venons-en aux logiciels. Qui les fabrique actuellement. Et qui, selon vous, devrait les fabriquer ?**

Pour qu'un didacticiel ait de l'intérêt, il faut qu'il soit créé par ceux qui ont à la fois les compétences pédagogiques et techniques. Un didacticiel ne peut pas être bricolé

pour une diffusion de masse. Nous participons donc activement au « projet national E.A.O. » qui a pour but de déboucher sur la réalisation d'outils industriels de fabrication de didacticiels. Par ailleurs, le marché n'est malheureusement pas bien stabilisé à l'exception de deux secteurs: celui de la formation professionnelle, avec des didacticiels onéreux mais très spécialisés, et à l'autre bout de la chaîne celui du jeu éducatif, de très grande diffusion puisqu'il a atteint le milieu familial. Entre ces deux extrêmes, les produits sont plus difficiles à élaborer car les conditions de vente et de rentabilité ne sont pas acquises à l'avance. C'est pour cette raison, et aussi parce que pour être un bon consommateur il faut être producteur, que l'Education nationale doit développer sa production de didacticiels.

Elle n'a bien sûr aucune vocation à l'exclusivité dans ce domaine. D'autres producteurs — généralement associés aux éditeurs scolaires, qui connaissent bien les impératifs de la diffusion au sein même de l'Education nationale — se sont lancés sur le marché. Nous souhaitons être à la fois concurrentiels et complémentaires, par l'intermédiaire du C.N.D.P., lequel est un pivot, un maître d'œuvre qui met en place une politique de production de didacticiels à partir des orientations définies par le ministère. Ce service existe depuis maintenant un an.

En 1982-1983, nous avons produit, avec le budget dont nous disposons, environ trois cents heures d'interactivité. Cette production sera sensiblement supérieure cette année, et nous avons décidé de nous intéresser en priorité aux do-

maines professionnels, aux niveaux de changement de cycle, et de faire porter l'effort sur les élèves en difficulté.

La diffusion est la deuxième mission que nous avons confiée au C.N.D.P. en matière d'informatique pédagogique. Jusqu'à présent, nous avons dupliqué les disquettes, mais c'est une méthode qui n'est pas satisfaisante et le plus gros producteur français auquel nous nous étions adressés n'a pas pu répondre à la demande et honorer son contrat. Nous recherchons d'autres modes de diffusion (on peut penser au réseau TRANSPAC, au réseau hertzien de T.D.F. ou encore à d'autres canaux) pour sortir du domaine du bricolage.

● **Quelles sont les perspectives de formation que vous offrez aux enseignants intéressés ?**

Nous avons un dispositif de formation continue à trois niveaux :

1 - Formation lourde d'un an à l'informatique et à ses applications pédagogiques. Cette formation se fait actuellement dans vingt centres, l'objectif étant d'avoir à terme un centre par académie. Là aussi nous jouons la carte de la décentralisation.

2 - Nous formons, sur le terrain, des utilisateurs, dans le cadre des plans académiques de formation. La durée varie en fonction de la nature du projet pédagogique mais c'est plus qu'une sensibilisation : c'est une véritable formation, qui tend à se rapprocher des besoins et des demandes des établissements.

3 - Nous offrons aussi des formations spécifiques à différents acteurs de l'Education nationale : documentalistes, animateurs de

C.R.D.P., instituteurs spécialisés, professeurs d'école normale, etc.

Nous essayons d'organiser et de rendre cohérentes ces actions de formation, afin qu'elles s'inscrivent dans le cadre des missions de formation académiques. Celles-ci doivent désormais prévoir un plan de développement de l'informatique.

Enfin, nous comptons compléter ce dispositif par un programme d'initiation basé sur l'utilisation des techniques modernes (audiovisuel, disquettes).

• **Quelles sont les relations du ministère de l'Education nationale avec ses partenaires des secteurs public et privé? Comment se situe-t-il dans cet « enjeu » informatique?**

Nos relations avec le secteur privé sont des relations « normales » d'administration à entreprises. Le secteur privé est à la fois un fournisseur et un partenaire car nous sommes amenés fréquemment à discuter avec lui. L'informatique est l'occasion d'ouvrir le système scolaire à d'autres partenaires.

Nous avons par ailleurs des rela-

tions privilégiées avec d'autres ministères, comme celui de l'Industrie et de la Recherche: il serait impensable qu'on suive des politiques différentes, surtout dans un secteur aussi décisif. Nous ne concevons pas non plus l'action sans une concertation permanente avec nos partenaires traditionnels (enseignants, parents d'élèves, responsables élus des collectivités).

Quant à l'ampleur des responsabilités, elle est énorme. Nous sommes responsables devant douze millions d'élèves du développement du « fait informatique » et de son intégration dans les apprentissages fondamentaux. Sait-on répondre de façon parfaite à la situation? Peut-être pas, mais nous avons pris une série de mesures qui nous font penser que nous ne laisserons pas douze millions d'élèves démunis et que nous leur donnons de bonnes armes. La France avait peut-être pris du retard, mais elle a des ambitions importantes qui lui permettent de faire mieux que le rattraper.

**Propos recueillis par
Nicole Gauthier
et Claude Moreau**

Dossier coordonné par Claude Moreau

les éditions
ouvrières



Gérard METAYER

FUTURS EN TIQUE
Bureautique, informatique,
robotique, télématique...

L'informatique :
colonisation
ou décolonisation ?

Coll. « Alternatives économiques »
22872 - 180 pages - 53 F

nouveauté
**éveil
à la
poésie**

Michel ROUQUETTE
Préface de Georges MOUNIN

Ce livre est l'occasion de rencontre avec des poèmes du passé et du présent. Il donne plus de 130 propositions, des pistes nombreuses et variées pour permettre à l'enseignant, tant de l'école maternelle que de l'école élémentaire, une initiation à la poésie dans sa dimension ludique et imaginaire.

Un volume, 256 pages : 75 F

Armand Colin
Editions **Saint-Germain-des-Prés**
EN VENTE EN LIBRAIRIE

catalogue PEDAGOGIE
sur simple demande à
Armand Colin Editeur
103 Bd Saint-Michel, 75005 Paris

l'échappée belle

la mêlée des temps

Il y a quelques mois est paru **Le valet de plume**. L'annonçant, son éditeur nous rappelait qu'il s'agissait du quatrième roman de Jacques Folch-Ribas « *qui, en 1874, figura sur la dernière liste du jury Goncourt pour Une aurore boréale* (Robert Laffont) ». Une aurore qui se leva fort matin puisque le prix Goncourt (fondé par testament par Edmond en mémoire de son frère Jules) ne sera créé que le 21 décembre 1903...

faibles parents

Parents, si vous avez des problèmes de communication avec vos enfants, n'allez pas, n'allez surtout pas vous installer au Québec. Là-bas, si l'on en croit Lorraine Beaulieu, psychologue du collège Dawson de Montréal, 15 % des adolescents en mal de communiquer battent leurs parents ; 3 % d'entre eux utilisent même des instruments dangereux. Et n'allez pas croire que se soient les parents qui viennent se plaindre ! Non, ce sont les adolescents qui se dénoncent eux-mêmes pour prévenir le pire : ils « *craignent d'en venir à tuer leurs parents* ».

la quadrature du cercle

L'optimisme des Américains nous surprendra toujours. Dans **Focus**, publication de l'Ambassade des Etats-Unis d'Amérique, on peut lire : « *En juillet 1979, les plus optimistes des responsables américains pouvaient encore penser que, s'ils agissaient prudemment et avec générosité, le Nicaragua sortirait de la sanglante guerre civile qui le déchirait en se dotant d'un gouvernement indépendant, pluraliste, socialiste et neutre.* »
Un gouvernement de droite ?

Voyages de fin d'études

NAOURS

(Somme)

entre Amiens et Doullens

GROTTES-REFUGES
du III^e siècle
VIEUX METIERS
MOULINS A VENT

parc de jeux,
buvette, pique-nique
prix scolaires

renseignements :
Grottes Naours, 80114
Tél. : [22] 93-71-78

Prix au 1^{er} mars 83



850^F TTC
EN KIT
PTC 260 kg
en 400 kg: **1100^F**

Catalogue complet contre 3 timbres...
- de 30 modèles de 200 à 3500 kg
le réclamer à :

REMORQUE FRANC OCEAN
49170 S¹ GEORGES sur LOIRE
TEL (41) 41-10-55 (5 lignes)

ATTELAGES
VOITURES... 500 kg en kit
Exemples...
avec BOULE et PRISE
R4 R5 R9 R12 R14 R16 R18 R20 R30
VISA LN 3 cv GS GSA BX CX
104 204 304 305 504
1100 1307 1510

290^F TTC

100 points de VENTE en FRANCE

SPÉCIAL RENTRÉE 83/84

- NOUVEAU**
- **ENSEIGNEMENT PRIMAIRE**
 - ENSEMBLES PÉDAGOGIQUES PIERRON (Coffrets d'équipement de base correspondant aux programmes avec livret de manipulation)
 - CATALOGUES ET NOUVEAU TARIF GÉNÉRAL
 - **ENSEIGNEMENT SECONDAIRE**
 - NOUVELLE DOCUMENTATION RENTRÉE
 - TARIF GÉNÉRAL
 - BON DE COMMANDE A TARIFS RÉDUITS
- NOUVEAU**

DOCUMENTATION GRATUITE SUR SIMPLE DEMANDE A :
PIERRON FABRIQUE DE MATÉRIEL PÉDAGOGIQUE
4, RUE GUTENBERG - 57206 SARRIGUEMINES
TÉL. (16.8) 795.14.77

devine qui vient dîner

Extrait d'un communiqué de presse : « C'est un vrai miracle pour Jean-Michel Lelièvre, dix-sept ans, de Chassillé (Sarthe). On l'a vu émerger souriant — et même euphorique — d'une « montagne » de « Ronron » et de « Canigou » qui lui est presque tombée du ciel... Et Jean-Michel osait à peine y croire. Sur plus de trois mille cinq cents participants au grand concours « Voici pourquoi je l'aime », c'est lui qui a remporté le premier prix national, soit deux tonnes de délicieuses pâtées pour chiens et chats. Heureux lauréat ! Comme il va bien se régaler ! » Plus bête que moi tu meurs !



UNE DOCUMENTATION PEDAGOGIQUE A L'INTENTION DE VOS ELEVES

UNE ENQUETE EDUCATIVE SUR L'EAU

L'eau est un des éléments les plus indispensables à la vie. Vous êtes déjà nombreux à en avoir pris conscience qui depuis plusieurs années étudiez ce thème avec vos élèves. C'est pour répondre à ce besoin d'information et pour vous aider dans votre rôle d'éducateur que la Société des Eaux Minérales d'Evian vous propose un document intitulé :



UNE INITIATION A LA PUERICULTURE

L'initiation à la puériculture nécessite que soient mis à la disposition des jeunes des éléments concrets sur la gestation, la protection de la santé de la mère et du bébé, les soins corporels, le trousseau utile, la chambre, les jeux, l'alimentation, etc.

La Société des Eaux Minérales d'Evian en réponse à de nombreuses demandes d'enseignants vous propose :

« ENQUETE SUR L'EAU DE BOISSON »

Ce document (1) est constitué de trois supports :

- 1° Un dossier « le droit à l'information » sur l'ensemble des produits de la Société et les questions qu'ils posent servant de base documentaire aux enseignants (2).
- 2° Six fiches d'enquête destinées à guider la recherche personnelle des élèves, sous la conduite de leur professeur, retraçant le cycle de l'eau dans la nature, sa composition, sa filtration, son transport, ses contrôles, son importance pour la santé.
- 3° Douze diapositives illustrant les fiches.

Il peut être obtenu contre un chèque de 15 F à l'ordre de la S.A. EVIAN pour frais de tirage et de port.

- (1) S'adressant plus spécialement aux enfants des C.M. 6^e et 5^e.
- (2) Ce dossier, réalisé à l'intention des Organisations de Consommateurs, des Journalistes et Spécialistes de la nutrition peut être envoyé seul et gratuitement.
- (3) A l'intention des classes d'économie sociale et familiale.

« CONSEILS EN PUERICULTURE »

Ce dossier (3) comprend :

- 1° Les fiches grande-sœur-maman, depuis fort longtemps connues des puéricultices et des centres de P.M.I. et revues en 1981 par un pédiatre traitant.
- 2° 20 diapositives sur l'hygiène du biberon établies par des sages-femmes de Nancy.
- 3° Le « Droit à l'Information » Evian contient des renseignements essentiels sur l'eau (2)

Il peut vous être adressé contre un chèque de 30 F à l'ordre de la S.A. EVIAN pour frais de tirage et de port.

Si vous êtes intéressé par l'un ou l'autre de ces documents, remplissez et envoyez ce bon à
S.A. des Eaux Minérales d'EVIAN - Service Consommateurs
B.P. 87 - 74503 EVIAN - LES-BAINS

Je désire recevoir le dossier (préciser) « Conseils en Puériculture » Enquête sur l'eau de Boisson »

mon nom : M. Mme Mlle

mon adresse : rue

code postal

ci-joint le chèque correspondant, à l'ordre de S.A. EVIAN

place des Arts



grandeur
et
misère
de
l'amiral Booth

alias

44 J.M.W. TURNER



Le 15 octobre prochain,
s'ouvrira, aux
Galeries nationales
du Grand Palais,
une vaste rétrospective
du graveur
et peintre anglais
Turner.
Cette exposition,
organisée par
le British Council
avant l'installation
définitive
des œuvres
du plus grand
paysagiste romantique
du XIX^e siècle
dans la Tate Gallery
réaménagée,
nous fera découvrir
une création
aux cent facettes,
préfigurant aussi bien
l'impressionnisme,
le symbolisme
d'un Gustave Moreau,
que l'expressionnisme
abstrait.

Joseph Mallord William Turner surgit dans l'histoire de l'art à la façon d'un maelström bouleversant le glissement harmonieux de l'esthétique picturale d'un palier, d'un style, d'une touche à l'autre, selon la sage dialectique des talents. Parmi ceux-ci le génie intervient toujours comme *un vice de forme*, une perversion. Une sorte de folie s'empare soudain des formes convenues, des valeurs d'assujettissement idéologiques et sensibles, et embrase ce qu'on croyait être la *vérité* en art — ce faux miroir ne renvoyant que le reflet d'un rêve transitoire où chaque génération croit percer le secret du visible.

L'art du paysage en Angleterre, à la fin du XVIII^e et au début du XIX^e siècle, hérite des leçons conjuguées du réalisme descriptif des Flamands — avec les Cuyt, Van de Velde, Capelle, Ruisdaël — et de l'idéalisation de l'école italienne qui aboutit au classicisme des deux exilés français Poussin et Claude Lorrain. Gainsborough, Constable et le jeune Turner sauront renouveler splendidement le genre en filtrant les plus subtils effets de lumière au gré de perspectives romantiques proches des évocations poétiques des Shelley, Coleridge, Byron ou Wordsworth. Cet art anglais du paysage, tout d'échos intimes, de fluidité, de chromatismes pré-impressionnistes, Turner en activera les virtualités au point d'explorer le temps à sa manière et de rejoindre allègrement l'abstraction la plus radicale, celle de l'École de New York des années cinquante.

Né le 23 avril 1775 sous le *fog* londonien, Turner ne connaîtra qu'à dix ans la campagne. Déjà,

concrètement, la nature est cet Ailleurs où l'imaginaire trouve sa vraie mesure : le port de Londres l'attire pour ses gréments lumineux balancés sur les flots, son ciel double où miroitent les proues et les cuivres. Les splendides vaisseaux ont pour lui des cargaisons de rêve et leurs voiles s'emplissent d'un vent d'aventure qui l'enivre. Le père de Turner est barbier. D'une rare avarice, il forme son fils à l'économie comme au bien suprême. Conscient de son talent, il vendra dans sa boutique les premières études du jeune Turner pour quelques précieux shillings. Quant à sa mère, elle est demi-folle et ses terribles colères l'emmèneront plus tard à l'asile. Le jeune Turner ne connut ainsi que l'affection d'un père, son « vieux papa » avec lequel il vivra jusqu'à devenir vieux lui-même, bientôt père de son père qu'il soignera avec dévouement. Petit, les traits saillants, complexé en diable (« *Les gens diront de moi qu'un homme aussi petit ne peut pas dessiner* »), il prendra adulte l'aspect de ces caricatures balzacienne de Daumier, avec redingote tombant aux chevilles, jabot et haut de forme râpé.

L'ESPRIT DE RIVALITÉ

A quatorze ans, Turner fait ses premières études d'après nature mais sa véritable école est la copie assidue des maîtres, notamment lors d'un stage à l'Académie royale, laquelle exposera sa première aquarelle en 1790. A dix-huit ans, il part sur les routes merveil-



leuses, loin de la cité brumeuse, parcourant quarante kilomètres par jour sur ses petites jambes, à travers l'Angleterre et le pays de Galles, remplissant ses carnets de vues de montagnes, de lacs et de ruines, vendant pour vivre des peintures topographiques à l'habitant. En 1796, une dizaine d'aquarelles très remarquées des amateurs pour leur brio technique seront présentées à l'exposition annuelle de l'Académie royale. Turner deviendra vite connu, sinon reconnu. Grand amateur de veuves, il aura deux maîtresses officielles, des enfants qui le seront moins, lié avant tout à son « vieux papa », lequel « commencera et finira ses toiles » en les préparant et les vernissant. Sa peur maladive de perdre son indépendance l'éloignera de la vie bourgeoise et le poussera à préserver sa vie privée dans un relatif incognito. Son avarice proverbiale participe d'ailleurs de cette peur : être pauvre serait se vendre et donc s'aliéner.

A vingt-trois ans le succès couronne sa première huile exposée, **Pêcheurs en mer**. Mais l'éveil de son génie sera lié à un soudain défi qu'il croyait insurmontable : la découverte de deux tableaux de Claude Lorrain chez l'écrivain William Beckford. Turner désespère un instant : « *Cela est impossible à imiter !* » Il s'y emploiera dès lors avec rage. Un trait paradoxal de sa personnalité, puéril et pourtant essentiel : l'esprit de rivalité. Il faut absolument qu'il rattrape sa petite taille par son art et qu'il se hausse toujours une tête au-dessus des plus grands. Cette compétitivité acharnée, cent anecdotes l'illustrent : ainsi, lors d'un vernissage où l'une de ses toiles, une marine grisâtre, était exposée à l'Académie à

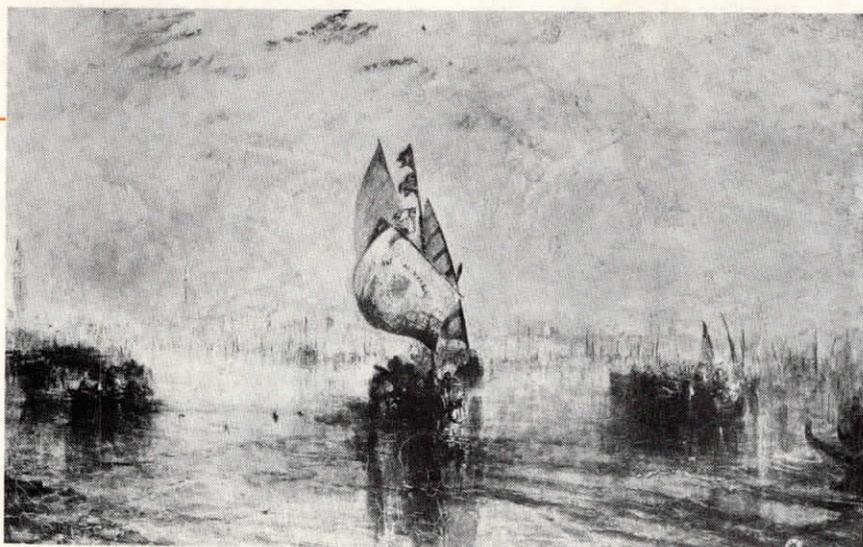
côté de l'éclatant **Waterloo** de Constable, Turner alla promptement chercher sa palette et déposa une tache ronde de minium sur les flots de son **Lancement du Ville d'Utrecht**, ce qui fit dire à Constable soudain décoloré : « *Il est venu et il a tiré un boulet de canon.* »

En 1802, après le Traité d'Amiens, Turner traverse enfin la Manche dans le but d'étudier l'art de Poussin et des maîtres vénitiens au musée du Louvre. L'année d'après le voilà élu membre de l'Académie royale, académie qui eut dans sa vie l'importance symbolique d'une « mère » nourricière et protectrice. En 1804, il décide d'ouvrir sa propre galerie dans sa maison où il s'expose en permanence : son énigmatique fortune vient sans doute de la vente d'innombrables aquarelles en ce lieu. Malgré une vie frugale et négligée de bohème avaré, Turner s'offrira de nombreux voyages, en Suisse et en Italie surtout où les montagnes et la lumière vénitienne marqueront d'un double sceau son art. Professeur de perspective à l'absconse pédagogie, il vivra en solitaire, entouré de rares amis ; parmi ceux-ci le célèbre critique Ruskin, lequel mettra tout son talent à l'imposer en dépit de ses nombreux ennemis, tel ce triste sir George Beaumont qui toute sa vie s'emploiera à le dénigrer, lui ôtant une clientèle au départ attentive.

UN DESSINATEUR HORS PAIR

Devenu vieux, Turner finira ses jours à l'écart, sous une identité d'emprunt, à boire ses deux litres de rhum quotidien. « *Je vais bientôt devenir un non-être* », dit un soir le vieil amiral Booth — c'est ainsi qu'il se nommait —, peu avant le 19 décembre 1851. Son testament stipulait que sa fortune servirait à fonder une société de bienfaisance pour le soutien « *d'artistes mâles, pauvres et malades, enfants légitimes nés en Angleterre et de parents anglais...* », une autre clause léguait son œuvre à la National Gallery, à condition que celle-ci fondât un musée Turner car ses « enfants » ne devaient pas être dispersés : « *Que signifient-ils s'ils ne sont pas réunis ?* » Aucune de ses volontés ne fut respectée.

Pauvre amiral Booth, auteur inachevé d'un poème intitulé « *La nature trompeuse de l'espoir* » ! Toujours en quête d'une mère qui eût reconnu son identité et qui lui eût donné ce *lieu unique* où retrouver un corps de peinture fait de mille toiles splendides ! Avare si dispendieux par crainte de perdre ce qu'il donnait à foison : son multiple génie fait d'amour impossible et de hâte à se perdre dans une identité plus haute, à la mesure des élé-



Soleil sur la mer à Venise

ments déchaînés de cette Nature hostile et pourtant réparatrice un jour, dans la fusion tourbillonnaire de ses orages et de ses tempêtes, de ses jaunes, de ses terres d'ombre, de ses rouges volcaniques et de ses bleus de banquise où un mortel crut fixer le vertige de son désir et de son angoisse dans un rêve enfantin d'immortalité.

L'œuvre de Turner est impressionnante en nombre et en variété. Ce maître de la fluidité des effets atmosphériques, féru de la « Théorie des couleurs » de Goethe, était aussi un dessinateur hors pair : le *liber studiorum* reproduisant plusieurs de ses toiles et l'illustration d'ouvrages littéraires ainsi que l'estampe, qui à l'époque permettait la popularisation d'une œuvre comme le livre d'art aujourd'hui, révèle un artiste au trait subtil et sûr alliant la précision naturaliste des Hollandais à l'harmonie compositionnelle des Italiens. Certaines de ses aquarelles figuratives les plus sobres rappellent le grand art des maîtres lettrés chinois. Comme ces derniers, Turner accompagnait ses œuvres — mais sur catalogue — de vers de son cru ou d'emprunt. Mais son utilisation technique de la peinture à l'huile fut malheureusement déficiente. « Impossible de voir à la perfection une toile de Turner un mois après son élaboration », aimait dire Ruskin. Pourtant, Turner peignait à l'huile de lin sur fond très absorbant ; mais il ne laissait guère

sécher les couches successives et ses couleurs s'écaillaient vite et se ternissaient. Sa façon de retoucher à la hâte ses toiles lors des vernissages est une des causes de ce désastre. Turner lui-même prenait peu de soin de ses « enfants » entassés dans des lieux humides et sales. Il répliquait d'ailleurs aux délicats que « l'objet ne sert qu'à évoquer l'impression. »

UNE STUPÉFIANTE MODERNITÉ

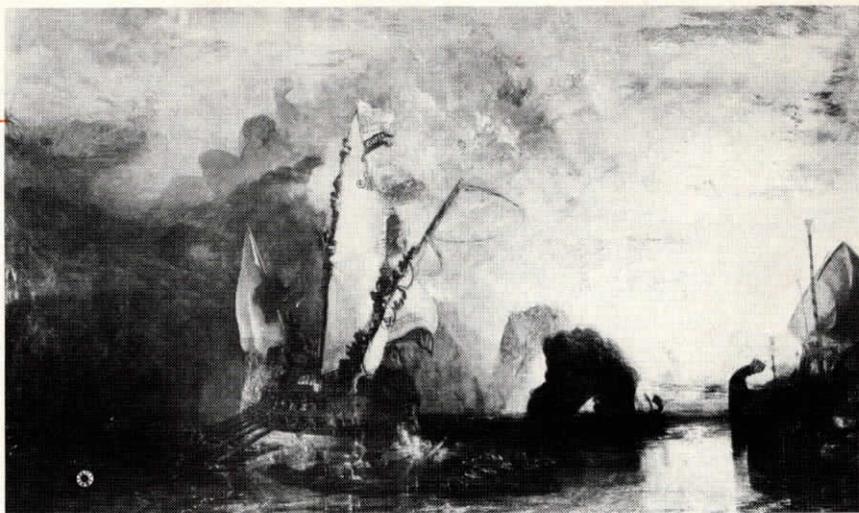
Trois grandes phases se partagent son œuvre. La première, classique, dans la tradition paysagiste de son pays, manifeste continûment sa rivalité quasi œdipienne avec les grands maîtres, rivalité qui frise parfois le dédoublement : son *Didon construisant Carthage* est presque un faux Lorrain. Mais sa sensibilité romantique, pessimiste et orgueilleuse, le sauve de la conformité : une folie déjà l'habite qui voile d'or et secoue de transes ses paysages. Turner et ses disciples seront surnommés les « peintres blancs » pour ce goût des couleurs éclatantes, des mirages architecturaux noyés dans un éther opalescent, des cieux méditerranéens où vibrent ces purs miroirs du songe que sont lesdits « objets », entre deux champs flous de brume. La

quête du sublime passe parfois par la scène historique, si prisée à l'époque, mais Turner n'a besoin que de la violente solitude des espaces pour affirmer sa conception romantique de l'individu aux prises avec la multitude indifférenciée et hostile. Ses vues de montagnes, ses marines, ses perspectives entre vallées et nues sont toutes nimbées de cette étrange lumière, or d'une mémoire solaire où les diffractions se perdent en transparences. Là nous ne sommes dans nulle autre réalité que souvenue et pourtant chaque tableau est nourri de souvenirs visuels d'une acuité passionnée, désespérée peut-être. Turner n'a cessé durant ses voyages de scruter ce qu'il voyait afin d'en voler la vivante émotion, scrupuleusement, jusque dans ses visions les plus vertigineuses. Peintre de la lumière, il multipliait les théâtres de sa gloire, au contraire d'un Lorrain figé dans son décor idéal. Jamais avalanche en montagne ou éveil de volcan ne furent plus spectaculaires que chez ce guetteur d'apocalypses. Sa vision romantique s'illustre par le déchaînement des éléments naturels accablant l'individualité héroïque — serait-ce l'artiste seul face au tourment sans figure de l'œuvre — dans une lutte confuse et tragique où l'identité ne peut que succomber.

Cette menace cyclopéenne des couleurs envers les formes aboutit à la deuxième période de Turner, lequel abandonnera son réalisme à mesure que son art reflue vers sa genèse, dans les secrets de sa création. Turner en effet commence ses toiles par un chaos chromatique révélant une sorte d'ellipse semblable au champ de vision. De cette base, de ce chaos biblique, naîtront peu à

peu les espaces, les perspectives et les contours de l'œuvre, à la façon de l'attention hallucinée devinant des figures dans la contemplation des nuages. La lumière se modèle et s'incarne dans une unité picturale sans plans définis, happée par une force stellaire tourbillonnante. De plus en plus, Turner cessera de donner aux objets qui le hantent des empreintes descriptibles : c'est la mobilité des éléments, la grande marée héraclitienne emportant toute chose qu'il veut nous désigner et, à travers celles-ci, la conquête d'une nouvelle sensibilité, d'un art confié aux seules valeurs picturales aux dépens de tout confort esthétique. **La tempête de neige** (1842) ou **Le soir du Déluge** (1843) rejoignent les démarches les plus démiurgiques d'un Masson ou d'un Pollock.

La vision poétique de Turner atteint une stupéfiante modernité sans pourtant jamais décrocher de l'empire visible : n'a-t-il pas exigé qu'on l'attachât quatre heures durant au mât d'un bateau pris dans une horrible tourmente, tout comme l'aventureux Ulysse, son héros favori ? Mais qu'a-t-il vu vraiment, hormis son vertige de créature bercée par un chant meurtrier de sirène ? La nature dyonisiaque de la quête de Turner éclate dans ces toiles : il voulait connaître les secrets ultimes à l'extrême bord du visible, là où se brise et se dilue toute image — naissance et mort dans la fête primordiale où le Temps n'est plus qu'un éclair de foudre au sein de chaotiques ténèbres. Là, sa peinture s'assombrit, ses couleurs emplissent la toile — on songe parfois à Odilon Redon — et les accents tragiques des opéras wagnériens nous viennent à l'oreille et à l'œil.



La troisième partie concerne l'œuvre posthume, celle qu'il n'osa jamais montrer bien qu'il fût déjà taxé de démente par ses détracteurs : multiples aquarelles et toiles inachevées (quant aux dessins érotiques, Ruskin les brûla en digne sujet de la reine Victoria). Une cinquantaine de ces toiles furent retrouvées un siècle plus tard, roulées comme de vieilles bâches au fond des caves de la National Gallery. Mais étaient-elles inachevées dans l'esprit de Turner, ces œuvres, quand on sait la connaissance intuitive qu'il avait du chaos initial où naît la peinture et le monde dans le rêve progressivement habité de la lumière ! Il faut croire cependant que cette intuition demeurait ambivalente et ne lui permit pas de signer ce que nul dans son siècle n'aurait osé nommer. Cet « inachèvement », de notre point de vue actuel, apparaît comme une révolution dans l'art pictural, un siècle avant l'*action-painting*. Quant aux aquarelles, ces « essais de couleurs », elles sont dignes telles quelles du plus pur Rothko, de certains Wols, de Sam Francis.

HORS DU TEMPS

Ainsi découvre-t-on qu'un artiste essentiel du passé a distraitemment balisé l'avenir sans rompre

avec la culture humaniste de son siècle. La modernité après tout n'est-elle pas cet art de l'inachèvement où des lignes et des couleurs en suggèrent d'autres, plus convenues, pour les oublier aussitôt dans le miracle pictural : quelques touches et tout est dit du silence de la peinture.

L'œil n'a plus besoin de mots pour contempler l'ultime Turner. Car l'avenir est toujours hors du temps.

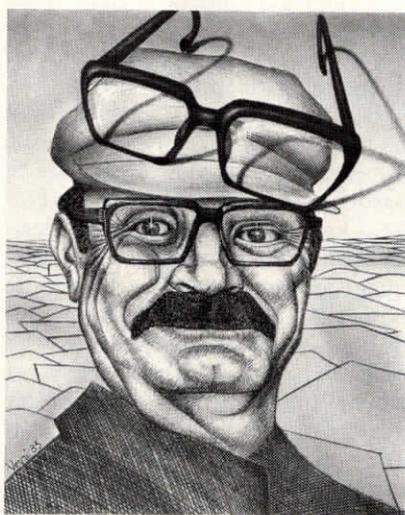
Hubert Haddad

un grand pêcheur devant l'Éternel

René Fallet aura décidément toujours été précocé. Même pour mourir, puisque c'est ce qu'il vient de faire au mois de juillet, à cinquante-cinq ans. Pas même à Jaligny, son village, comme il le souhaitait, ni en suivant la façon de Montherlant, qu'il admirait, simplement à Paris presque au mois d'août.

Tout ce qu'il aura fallu savoir, il l'a appris très rapidement comme s'il se doutait qu'il n'en aurait pas pour trois siècles, et puis aussi parce que la vie l'avait poussé très vite vers les nécessités des pauvres d'avant l'existence de l'allocation-chômage et des bourses d'études. Certificat d'études à treize ans et déjà des poèmes. Pourtant on ne cultivait pas dans sa famille le mythe de l'enfant-génie. Et, dans une interview donnée à l'éducation en 1980, il ne se plaignait pas de n'avoir pas continué ses études ; ses instituteurs, selon lui, lui avaient donné tout ce que l'on peut apprendre : « *Un bon maître d'école ? Celui qui vous a appris à lire, écrire, compter. Après on se débrouille seul.* » Et c'est ce qu'il fit. Avec comme seule excuse de ne pas vouloir travailler. Surtout pas à l'usine. Mais aussi et sans doute avec un goût immodéré des mots, de la vie, des histoires... Alors à dix-sept ans, il sait déjà beaucoup de choses : il a travaillé chez un éditeur, dans un sous-sol qu'il a fui pour aller à l'armée qui représentait des vacances par rapport à cet univers bouché.

Après la guerre, il travaille au journal **Libération** sur la recommandation de Blaise Cendrars mais **Banlieue Sud-Est**, publié à dix-neuf ans, lui permet l'envol qu'il



**« Tout comme la guerre,
qu'il ne faut pas
laisser aux militaires,
la littérature
est affaire trop sérieuse
pour la confier
aux intellectuels.
La littérature, c'est
la vie de A à Z,
l'amour,
le soleil et la mort. »**

René Fallet
(correspondance)

désire. Et, coup sur coup, il quitte le journalisme et le domicile familial. A vingt ans, le paquetage est déjà bien arrimé pour trente-cinq ans d'écriture et de vie, plus de vingt-cinq livres et une dizaine de films.

Il faudrait des heures et des pages pour parler de René Fallet, de ses marottes, de ses lubies, de ses folies, de son caractère qui, somme toute, pétrissent sa vie. Cela a heureusement été fait en 1978 par J.-P. Liégeois dans un livre paru chez Denoël, intitulé **Splendeurs et misères de René Fallet**. Il a eu le temps non seulement d'écrire mais aussi celui de faire parler de lui. Ce qu'il faisait sans fausse honte, en vrai professionnel, soucieux de bien faire son métier, de l'écriture à la « promotion », même s'il lui en coûtait un peu. Dans son cas, en toute connaissance de cause, distinguer l'homme de l'œuvre est impossible, le caractère d'un côté, le style de l'autre comme garçons et filles autrefois sur les bancs de l'église, allons donc... C'est une plaisanterie scolastique, autant dire une vieille bêtise.

L'homme qui écrit, l'homme qui rit, l'homme qui aime, surtout dans le cas de René Fallet, ne sont qu'un même individu. Quand un écrivain arrive à prendre des notes en plein chagrin d'amour pour son prochain bouquin et qu'il pleure à chaudes larmes d'avoir à « tuer » son héroïne à la fin d'un autre livre (**Charleston**), il y a gros à parier que, même après vingt ans de recherches consacrées à deux années de sa vie, les érudits n'arriveront pas à démêler le rêve de la réalité. Et d'ailleurs, personne ne le leur demandera, surtout pas l'auteur en question, qui, pourtant, avouait

un
grand
pêcheur
devant
l'Éternel

qu'il aimait bien qu'on parle de lui, qu'on le lise, qu'on dise du bien de ses livres, qu'on lui écrive. Mais il aimait que cette relation fût spontanée.

On ne peut donc, en si peu de mots, parler de tous ses livres. Mais ils sont connus : les tirages l'attestent. Reste à parler de ce rapport d'élève à maître que j'eus la chance d'avoir avec lui et qui m'apprit bien plus sur l'écriture que toutes mes études n'avaient su le faire. D'abord il y eut le côté magique, ce prestige oublié de la pédagogie. L'apprenti-sorcier s'adresse au poète célèbre et le miracle a lieu : il répond. Il s'adressa à son époque à Cendrars, à Aragon, à Trenet avec la simplicité des gens jeunes. Il y a du baptême et de la cérémonie d'adoubement dans ce processus. Puis, une fois la reconnaissance effectuée, il y eut l'apprentissage. Avec l'oral et l'écrit... L'écrit, bien entendu, c'était la correspondance, que Fallet, après Léautaud, plaçait au sommet de la littérature. L'oral, c'était essentiellement de longues promenades et des « leçons » d'observation. Un jour, aux Pucés, il me demanda de décrire le visage d'un inconnu qui marchait devant nous. Je le fis. Nous le doublâmes. Déçue de voir que je m'étais trompée de profil, je le dis. Il eut un grand éclat de rire : « *Mais je me fous de son visage, c'est l'imagination qui importe...* »

Une autre fois, dans le métro, absorbée par mes pensées, je ne vis pas une scène rapide : un gosse en courant avait jeté tous ses livres de classe dans une poubelle avant de disparaître dans la foule. Fallet bien sûr avait dévoré des yeux toute la scène et il ajouta à mon intention : « *Tes pensées, tout le monde s'en*

fout, c'est la vie qui compte, bonsoir! » Il alla repêcher un manuel dans la poubelle, c'était **Apprendre à écrire** de B. Cognet et M. Janet dans la collection Pierre Clarac, la première partie intitulée « Les sensations » pour les classes de sixième, cinquième et quatrième. Sans mot dire il me dédicença l'opuscule que je garde au sommet de ma bibliothèque.

Dans la catégorie des travaux pratiques, il m'avait un jour confié un exercice des plus difficiles : le pastiche. Surtout le pastiche de Fallet. Que ceux qui le traitent d'écrivain mineur, « populiste », s'y risquent un peu... Voilà qu'aujourd'hui je suis requise pour le plus difficile de tous, l'ultime, la tendre oraison funèbre où tout rédacteur en chef qui se respecte vous prie de ne pas ouvrir les vannes des chagrins intempestifs qui ne concernent que vous. Pas trop d'éloges posthumes, de la tenue ! Alors je me suis reportée à mon petit Fallet illustré, pour voir comment il faisait, le grand Tonton, lorsqu'un de ses amis disparaissait. Impudique pour résoudre le vieux malheur de l'incommunicabilité moderne, il le fut dans la vie, mais lorsque la Camarde saisissait sa faux, cela battait tous les records, il hurlait comme une bête apeurée pour exorciser les démons. Puis il se reprenait. Un bon mot, comme on boit un coup, et un texte comme celui qui vint saluer la mort trop brusque de Vidalie. Il l'ouata comme un écrivain du titre des « Neiges de Vidalie ». Il accompagna Prévert aussi de ses mots chaleureux, et la disparition d'André Hardellet d'un grand coup de gueule (une semaine avant, ils faisaient du vélo ensemble à Jaligny). Il n'y a que pour Gabin,

qu'anesthésié par la tristesse, il ne dit rien, avouant tout de même : « *Pour une fois, je ne l'ai pas crié sur les toits, mais j'ai eu beaucoup de peine.* »

Alors, même sans verser avec excès dans le témoignage intimiste, avouons tout de même que cette disparition nous rend effroyablement triste. Ne pas le dire serait n'avoir rien compris à Fallet qui n'avait pas pris sans tristesse ni sans gravité le parti de rire des choses, ni sans tendre sentimentalisme celui de rudoyer ses amis.

Anne Carpentier

Jean-Louis Comolli

Rédacteur en chef des **Cahiers du cinéma** de 1966 à 1971,

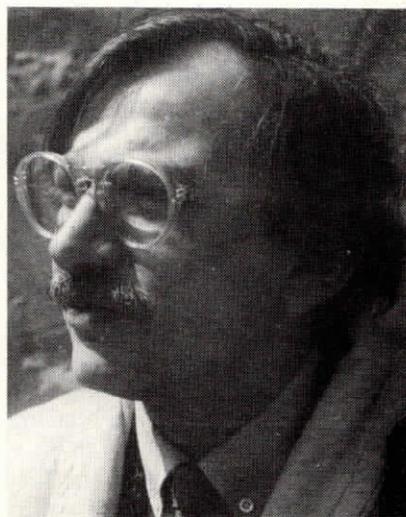
Jean-Louis Comolli a voulu passer de la théorie à la pratique. En plus de nombreux tournages pour la télévision, il nous a donné trois longs métrages très remarquables et très à part de la production française habituelle : **La Cécilia** (1974), **L'ombre rouge** (1980)

et, cette année, **Balles perdues**. Des œuvres dures, sans concession aux modes et pleines d'humour, malgré le sérieux du propos. Comolli a aussi publié, avec

Philippe Carles, un livre sur le jazz,

Free Jazz et Black Power (éditions Champ libre), très vite devenu un classique.

Nous l'avons rencontré pour parler de toutes ses passions.



cinéaste hors normes

- Pour vous, le jazz et le cinéma sont des domaines très voisins.

Au début de ma carrière, j'écrivais en même temps aux **Cahiers du cinéma** et à **Jazz Magazine**, mais n'étant pas musicien, c'est plutôt vers le cinéma que je me suis dirigé... Mais le jazz, qui est une musique superbe, reste très important pour moi et influence ma façon de faire des films : par exemple, dans l'idée d'improvisation.

- Vous avez d'ailleurs avoué que vous dirigiez un film comme un

morceau de musique. Et puis les bandes sonores de vos longs métrages ont toujours été très présentes...

Dans **Balles perdues**, on a improvisé le dialogue avec Serge Valletti. Et puis c'est la première fois qu'il m'arrive de commencer un film sans en connaître la fin. C'est troublant. Dans le scénario, les vingt dernières pages étaient blanches ! On avait trouvé une cinquantaine de fins possibles, mais on n'arrivait pas à se décider. Et plus le film avançait, moins nous sa-

vions où nous allions. Nous avons monté une conclusion dans les tout derniers jours, c'est un exercice dangereux, parce que le cinéma est comme un train, il y a des horaires à respecter, des chefs de gare, des aiguillages et on risque de dérailler si on ne s'en préoccupe pas. Pour ce film-là, il nous fallait donc une production acrobatique, capable de jongler avec horaires, dates et comédiens. Il fallait surtout que les comédiens soient extrêmement disponibles et heureux, sinon ils n'auraient jamais accepté d'avoir leur texte trois minutes avant de jouer.

Jean-Louis Comolli
cinéaste hors normes

Ils risquaient même de changer de rôle au tout dernier moment, ce qui n'arrive jamais au théâtre, et rarement au cinéma.

Il y a toujours eu une part d'improvisation dans mes films. Dans *La Cécilia*, par exemple, comme on avait les acteurs sous la main, on pouvait écrire le film ensemble et rectifier le scénario. Cela dit, le scénario lui-même était écrit. On transformait ce qu'on voulait, mais on n'avancait pas dans le brouillard. Pour *L'ombre rouge*, les conditions de production étaient beaucoup plus lourdes, je n'étais pas maître de mon outil de travail.

• Une méthode que vous réutilisez ?

Ce n'est pas vraiment une méthode, mais quelque chose qui te tombe dessus sans l'avoir cherché. Il arrive inévitablement un moment où je ne peux plus résoudre les problèmes dans l'abstrait et où j'ai besoin d'avoir le décor sous les yeux, les acteurs sous la main. Un film se fait principalement et avant tout pendant qu'on le tourne, c'est là, et non sur le papier, qu'on peut voir sa vraie matière, sa vraie chair.

• Avec « Balles perdues », vous travaillez plutôt dans le cinéma comique...

Ce serait ennuyeux de toujours faire le même film. Il faut essayer les sentiers inconnus, se retrouver chaque fois comme devant son premier film, comme si on n'avait pas toute son expérience derrière soi, histoire de n'être jamais blasé !

J'avais un peu travaillé le comique pour un sketch télévisé et j'avais très envie depuis longtemps

de m'y essayer pour un long métrage, car ce que je préfère dans le cinéma, ce sont peut-être les comédies américaines, elles me touchent et m'apparaissent comme des modèles inaccessibles...

• Comment vous situez-vous par rapport au comique « bien français » ?

Dans l'ensemble, le comique de boulevard ne me fait pas rire, pas plus que le café-théâtre. Par contre, j'aime le comique de situation et de dialogues. J'aime les situations impossibles et bizarres, quand les personnages ont un mal de chien à se débrouiller. Et l'intrigue policière est, bien sûr, un formidable moyen de créer des situations bloquées, des labyrinthes.

• Vous êtes un grand connaisseur de littérature policière, d'ailleurs.

Le film policier, en France, se prend beaucoup trop au sérieux. Les œuvres actuelles, c'est la tragédie grecque à chaque plan ! C'est Melville qui a donné le mauvais exemple. Je n'aime pas son cinéma pompier et rébarbatif, son absolu académisme... Malheureusement, maintenant, tout le monde fait du Melville, comme s'il s'agissait de construire le Parthénon. Et en réalité, on ne produit que des films funèbres, des mausolées érigés autour des figures figées d'un héros ou d'un cadavre. Pour moi, le genre policier, c'est bien autre chose, les situations doivent y être à la limite du vraisemblable. Les personnages qui m'intéressent sont fragiles et échappent à la norme. Tout cela, on l'a perdu dans le po-

lar classique, à cause d'une déification de la star et de l'emphase stylistique. Il est vrai que lorsqu'on n'a rien à dire, on le fait avec emphase.

Cependant, en matière de livres policiers, je suis tout à fait conventionnel, j'aime énormément Chandler et les romans américains un peu drôles, comme ceux de Westlake. J'ai aussi lu Léo Malet, que j'aime bien. Je dois préciser que lorsque je lis un polar, je ne pense pas forcément à une éventuelle adaptation. Je lis d'abord pour le plaisir.

Propos recueillis par
Bernard Blanc



Au Brésil, sur
d'interminables routes,
les camions circulent
et les idées aussi :
nombreux sont
les routiers
qui protestent
de leur identité par
des sentences diverses
grossièrement peintes
en larges lettres
sur l'arrière
de leur véhicule.
En attendant
le sémiologue inspiré,
spécialiste
de la communication,
qui ne manquera pas,
un jour, d'en fonder
la théorie...



LES POIDS LOURDS DE LA SAGESSE

Cette carte du Plan national de voirie a été publiée dans l'ouvrage de géopolitique du général Meira Matteo, paru en 1975. Les routes alors existantes y figurent en trait plein, celles en projet (notamment l'Amazonienne du Nord) en pointillés. On peut constater l'inégale répartition du réseau, mise en relief par le trait de couleur allant de Natal à Cuiabá. Dans le livre, la légende signale : « Au nord et à l'ouest de cette ligne, aucune route n'existait il y a quinze ans » (c'est-à-dire en 1960, lorsque la nouvelle capitale et la route Brasília-Belem furent inaugurées).



Il est difficile de transmettre l'impression d'immensité ressentie dans un Etat tel que le Brésil, même avec des chiffres à l'appui. Je dirai cependant que de la frontière du Venezuela, au nord, à celle de l'Uruguay, au sud, la côte Atlantique mesure 7 400 km. Occupant la moitié du continent latino-américain, le Brésil a un réseau routier inégalement réparti (ainsi que le montre la carte) mais qui possède, de nos jours, des axes importants : par exemple la Limeira Cruzeiro do Sul (4 156 km) ou la Transamazonienne Sud (4 918 km). En Europe occidentale, la plus longue route est celle qui relie Paris à Moscou, ce qui ne représente pourtant que 2 747 km !

Dans ce pays seize fois grand comme la France, roulent 3 millions de poids lourds qui transportent des denrées vivrières d'une région à l'autre ou qui diffusent en profondeur des produits de première nécessité : le sel, par exemple, qui est acheminé par camions de Natal jusqu'à l'intérieur de l'Amazonie, la « gazoline » que les camions citernes viennent chercher aux raffineries de Salvador-Bahia ; les automobiles neuves qui sont chargées sur des convois routiers gigantesques, les « jamantes », pour être livrées au loin...

Qu'ils fassent, au volant de camions de tonnages moyens, une rotation de denrées entre deux régions, ou qu'ils accomplissent dans

d'énormes poids lourds un périple de huit à dix mille kilomètres pour assurer la livraison d'un produit donné — ciment, bois, rouleaux de papier d'imprimerie, machines, etc. —, les routiers brésiliens ont en commun d'être des hommes solitaires attentifs à la route et à leur cargaison, engagés des jours durant dans des réflexions intérieures qui se concrétisent par des formules de leur cru que l'on peut voir peintes sur les pare-chocs arrière de leurs engins.

C'est dans les environs de Sao Paulo que furent relevées, au passage des routiers, une bonne centaine de pensées et maximes parmi lesquelles j'ai puisé. Cet ensemble, qui aurait pu être bien plus ample, m'a paru suffisant pour tenter de dégager, à travers l'examen des thèmes et des formules, les traits dominants de la sagesse populaire brésilienne.

Issus du long brassage de trois races — les « Bandeirantes » portugais, les Indiens autochtones et les Noirs —, les hommes de ce pays ont un caractère et une philosophie témoignant de cette fusion complexe. Ce sont des êtres à la fois positivistes et spiritualistes, croyants et superstitieux, passionnés et cependant tolérants. Ils aiment la musique, la poésie, et pratiquent entre eux des plaisanteries teintées d'humour noir et de désespérance.

Sur les pare-chocs arrière des poids lourds brésiliens, les inscriptions ont d'abord trait à ce qui compte le plus dans la vie du chauffeur : son métier, la route, son camion. Il s'agira de conseils et d'avertissements sur la conduite à tenir, la prudence à conserver :

- *Soyez patient sur la route, pour*

ne pas avoir à l'être à l'hôpital.

● *Bonjour Imprudence! Ceux qui vont mourir te saluent!*

● *Respectez mon travail, afin que je puisse respecter votre promenade.*

● *Traitez-moi convenablement dans la montée, car je pourrais bien vous retrouver dans la descente.*

Le routier peut parfois se livrer à une considération plus globale sur son métier et en extraire un sujet de méditation destiné à tous ceux

Au dos de ce camion immatriculé à Sao Paulo, on ne lit pas moins de six inscriptions diverses! Au centre, de haut en bas: « Paix du Christ » (avec une faute d'orthographe), « Le loup de la route » « Sagittaire » (sans doute le signe zodiacal du chauffeur), « Si vous désirez un câlin, montez dans mon petit Ford »; à gauche, « Merci, Seigneur, pour un jour de plus »; à droite, « Votre jalousie est mon succès ».

qui le suivent: Dieu comme guide, l'espoir comme compagnie!

La femme et l'amour inspirent un second groupe de maximes. Parfois le thème professionnel rencontre celui de la passion:

● *Deux choses délicieuses: un embrayage docile et une femme caressante!*

● *La route est comme une femme: plus elles sont belles, plus elles sont dangereuses!*

● *Un cœur sans amour, c'est comme un camion sans moteur.*

Mais le plus souvent, la femme est évoquée seule et fréquemment sur le mode humoristique:

● *La jeune veuve ressemble au bois vert: elle pleure, mais elle brûle.*

● *J'ai épousé ma belle-sœur pour économiser une belle-mère.*

● *N'aimez pas la femme du prochain quand le prochain est proche!*

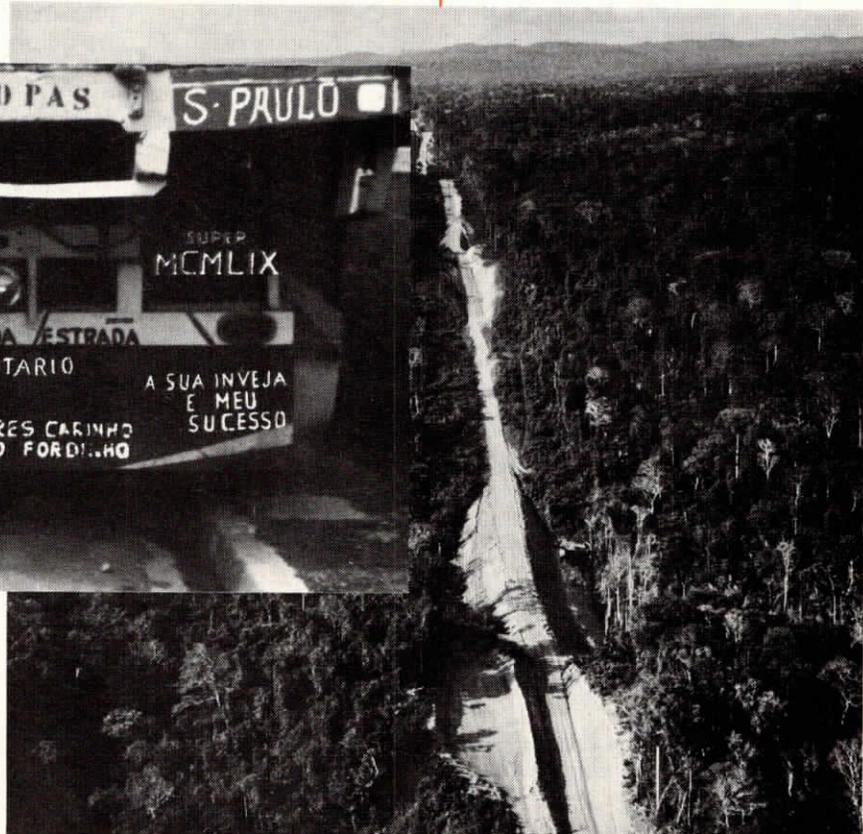
Beaucoup d'inscriptions sur les pare-chocs des camions sont des préceptes moraux à valeur universelle: l'honnêteté, le travail, la tempérance, la modestie des ambitions s'y trouvent célébrées:

● *Etre honnête n'est pas une vertu, c'est un devoir.*

● *Apprenez à gouverner l'argent pour que l'argent ne vous gouverne pas.*

● *Ne désirez pas un château si vous êtes heureux dans une cabane.*

● *Mieux vaut être propriétaire d'une barque que capitaine d'un paquebot.*



1983-1984

Rentrée des Classes



- Activités manuelles
- Théâtre et Musique
- Jeux et Jouets
- Articles pour fêtes

Catalogues gratuits sur demande



LES EDITIONS DU
cep
BEAUJOLAIS
BP 441

69656 VILLEFRANCHE-SUR-SAONE CEDEX
Tél. (74) 65.04.30

JEULIN

éveil scientifique

spécial
cours moyen



- matériel pour éveil scientifique au cours moyen.
- audiovisuel : épiscopes, rétroprojecteurs, duplicateurs sélectionnés pour l'enseignement.

L'EDUCATION 09-83-2

CATALOGUE GRATUIT

M.
Adresse

.....
désire recevoir votre catalogue
«éveil scientifique»

Retourner ce bon à JEULIN
B.P. 3110-27031 ÉVREUX Cédex

Mais les routiers sont constamment confrontés à d'énormes disparités sociales qui ébranlent leurs convictions et font naître le scepticisme. Prenant conscience que la vertu est mal récompensée, ils noteront que les privilégiés profitent de la naïveté et quelquefois de la servilité de la classe laborieuse :

- *Le riche appelle le pauvre seulement à l'heure de la transplantation.* (Epoque du repiquage dans les rizières du nord.)
- *Le pauvre n'a le ventre plein que lorsqu'il meurt noyé.*
- *Les grands sont grands peut-être parce que vous les regardez à genoux !*

Face à cette dureté de la vie, à cette injustice sociale, il ne reste plus au travailleur brésilien qu'à s'abandonner à la résignation, à céder au fatalisme :

- *Sur le quai de la vie, j'espère le train du destin.*
- *Qui a de l'espérance a de la patience.*

Ou bien alors il n'y a plus qu'à attendre une existence future qu'on veut croire meilleure que la présente :

- *La mort ne nous détruit pas, elle nous rend invisible au malheur.*
- *Si je me réveille demain, Dieu sera avec moi. Si je ne me réveille pas, je serai avec Dieu !*

Sur ces innombrables pare-chocs, on rencontre de l'humour, comme en témoigne la plaisante inscription suivante : *Si votre étoile ne brille pas, vous pouvez la rallumer à la mienne !*

On y découvre quelquefois une dédicace au pays, mais énoncée sous une forme qui relève du pathétique : *Le Brésil grandit dans le silence...*

En revanche, ni l'enfance ni l'é-

cole ne s'y trouvent jamais évoquées. L'une est-elle trop courte et l'autre trop sommaire, pour qu'aucun de ces hommes ne puisse y penser encore après les avoir quittées ?

Ainsi, sur des milliers de kilomètres, à travers quarante degrés de latitude et autant de longitude, de Rio Grande à Boa Vista, de Joa Pessoa jusqu'à la frontière péruvienne, quels que soient la saison, le climat, le temps, le degré d'infortune, les routiers brésiliens, assis au volant de modernes poids lourds à turbine ou de vénérables Dodge brinquebalants, transportent-ils absolument de tout, y compris la lumière de leur âme et la sagesse d'une nation.

Pierre Ferran

Je tiens à remercier ici, pour l'aide qu'il m'a fournie, le poète brésilien Jonas Negalha.

P.F.

Quid 84 ça pimente

Le body art?... le body art...
Qu'est-ce que c'est?

REDÉCOUVREZ-LE, PAGE 321 DU QUID 84.

Quel est ce sol-ré-sol
soutenu par Hugo et
Napoléon?

RÉPONSE SURPRENANTE, PAGE 754 DU QUID 84.

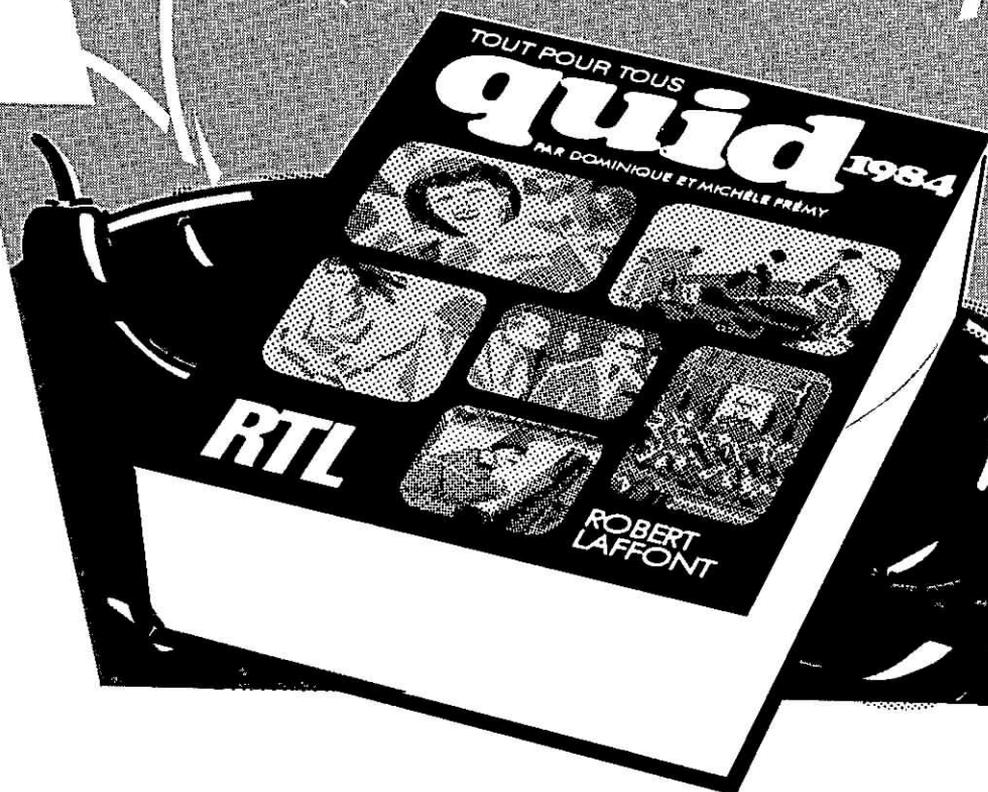
Qu'est-ce que la musique
aléatoire?

DÉFINITION CLAIRE, PAGE 351 DU QUID 84.

QUID 84

L'ENCYCLOPÉDIE QUI PIMENTE
LES CONVERSATIONS

ÉDITIONS ROBERT LAFFONT



écrivez net.

OMM



effacez propre.

OMM



Deux plus chez Omyacolor®

Le porte-craie Omyacolor est pratique, léger et économique. Il tient bien en main, évite irritations et ongles cassants. Existe en plusieurs coloris.

Produit naturel, l'éponge à sec Omyacolor efface le tableau sans eau. Maniable et agréable au toucher, elle glisse sans peine et absorbe la poussière. Son entretien est facile : elle se lave à l'eau ou se secoue.

 **omyacolor**

51240
Saint Germain La Ville

Demande
d'information
à adresser à Omyacolor
51240 Saint Germain La Ville

Nom : _____

Adresse : _____

Et. scolaire : _____

Fournisseur habituel : _____

ED